

DIRECTION ET SUJETS DE MÉDITATION
POUR LES RETRAITES
A L'USAGE DES RELIGIEUSES CHARTREUSES

PAR DOM INNOCENT LE MASSON
PRIEUR DE LA GRANDE CHARTREUSE
ET SUPÉRIEUR DES RELIGIEUX DU MÊME ORDRE

Imprimi Potest
Fr. Anselmus-Maria, Prior Cart.
In festo SS. Simonis et Judae, apostolorum
1890

Imprimatur
Car. Leleux, Vic. Gen.
Atrebat, prima Novembris
1890

Montreuil sur Mer
Imprimerie Notre Dame des Prés
1890

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	3
Chapitre Premier	
Sur la Charité.....	7
Chapitre Deuxième	
sur la manière de vaquer à l'unique nécessaire, à l'exemple de la Très Sainte Vierge.....	13
Chapitre Troisième	
sur les avantages de la solitude, à laquelle notre état nous engage,	
et les moyens qu'elle fournit pour ben vaquer à l'unique nécessaire.....	19
Pour les choses purement raisonnables – Pour les choses qui appartiennent au salut – Pour parvenir à	
l'union avec Dieu – La solitude du cœur – La solitude de L'Esprit – La solitude de l'âme.	
Chapitre Quatrième	
Sur l'estime et la pratique que nous devons faire de ces paroles de Jésus-Christ,	
de se renoncer soy-même, de porter sa croix, et de le suivre.....	31
Se renoncer soy-même – Qu'il porte sa croix – Et qu'il me suive	
Chapitre Cinquième	
sur les paroles et les vœux de notre profession.....	37
Chapitre Sixième	
Sur les obligations et les usages de la pauvreté,	
tels que nous devons les observer en conformité des statuts de l'Ordre.....	41
Chapitre Septième.....	47
Sur le bon usage de la liberté, sur les livres qui sont ouverts sans cesse devant nos yeux,	
et sur l'amour de la correction.....	47
Sur la liberté – Sur les livres ouverts – Sur l'amour de la Correction	
Chapitre Huitième	
Sur la renaissance à laquelle notre Institut dispose les religieux de l'ordre pour représenter,	
chacun dans leur employ, l'enfance, la jeunesse, et l'âge parfait de Jésus-Christ.....	55
Son Enfance – La jeunesse – L'âge parfait	
Chapitre Neuvième	
Sur la cérémonie de la consécration des vierges, et sur les dispositions qu'on y doit apporter.....	62
Dans le Baptême – Dans votre Profession – Dans votre Consécration	
Chapitre Dixième	
sur l'état des âmes du Purgatoire.....	70
Première Méditation.....	70
Seconde Méditation.....	72
Troisième Méditation	73
Quatrième Méditation.....	75
Cinquième Méditation.....	77
Sixième Méditation	79
Septième Méditation.....	81
Fin des Méditations.....	83

Édition numérique
salettensis@gmail.com

disponible sur
<http://www.chartreux.org>

et sur
<http://www.scribd.com/doc/37583035/Direction-Sujets-de-Meditation-Dom-Innocent-Le-Masson>

PRÉFACE

Mes filles en Jésus-Christ

J'ay reçu avec consolation la demande que vous m'avez faite de quelque Direction pour faire chaque année une retraite, dont plusieurs d'entre vous ont déjà pris l'usage, et je viens présentement satisfaire à votre désir ; mais auparavant que de venir au détail de cette Direction, je veux vous remettre devant les yeux les grands principes de conduite que l'Ordre nous donne, et que tous les enfants de l'Ordre doivent estimer et honorer, comme les bons enfants estiment et honorent le testament de la dernière volonté de leur père.

Souvenez-vous de ce que j'ay tâché de vous mettre bien avant dans l'esprit, que tous les religieux doivent considérer les observances des leur Règle comme la tâche et l'espèce d'ouvrage que le céleste Père de famille leur a donné à faire dans sa maison, et que toutes ces observances doivent être pratiquées selon l'esprit de l'Ordre, c'est à dire en ne s'écartant point de la fin et des manières que leur Institut leur prescrit.

La principale fin du nôtre est de nous faire représenter quelque chose de la vie retirée et cachée de Jésus-Christ ; et aussi toutes les règles et les usages ne tendent qu'à nous cacher aux yeux du monde et des créatures, à nous tenir dans le secret de la face du Seigneur, et à ne rien faire au dehors qui tende à nous distinguer, je ne dis pas aux yeux du monde, car nous ne le voyons pas, mais même aux yeux les uns des autres. Il veut que ces paroles du Psalmiste s'accomplissent dans nous à la lettre : *Toute la gloire de cette fille du Roy* (il parle des âmes saintes) *vient du dedans*. C'est ce dedans du cœur qui doit animer le dehors, et qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu : car il est le seul qui connoît le fond des cœurs ; et c'est pour cette raison que nos premiers Pères ont proscrit d'entr'eux tout ce qui ressent la singularité, et nous ont enseigné à le fuir comme une chose opposée à l'esprit de notre Institut.

C'est de quoy nous trouvons de beaux témoignages de paroles et d'exemples dans les premières Règles de l'Ordre, ramassées et composées par notre R. Père Guigues, où non seulement on deffend tout ce qui outre-passeroit la Règle, et s'entreprendroit arbitrairement, mais mesmes on réduit dans les bornes de l'usage commun des choses qu'on pourroit en croire exceptées. Il s'y trouve un exemple remarquable de cecy au chap. 54. où il est parlé des soulagemens en récréation et en nourriture qu'on doit donner aux Frères les jours de saignées qui étoient ordonnées quatre fois l'année en ce temps-là. Il y est donc dit, que le cas arrivant que quelque Frère ne soit point saigné, il ne laisse point de prendre les mesmes soulagemens que les autres, et s'il en fait difficulté, comme disant qu'il n'en a point besoin, le mot latin porte *compellitur*, cela veut dire qu'on le contraint de faire comme les autres.

Dans un endroit il est dit, que les Frères doivent rendre au dépensier le plat de leur pitance, de peur, dit le texte, que quelqu'un n'entreprenne de faire quelque abstinence singulière qui ne luy soit point permise. Cela suffit pour vous faire connoître quel est l'esprit de l'Ordre à l'égard des singularitez ; et si c'est un principe incontestable que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, vous devez être convaincues que l'attachement et le respect rendu à l'esprit de votre Institut, vaut mieux que tout ce que vous pourriez entreprendre par votre propre volonté. Il n'est donc point question dans l'Ordre des Chartreux d'ajouter des choses nouvelles à la Règle ; mais de travailler de jour en jour et sans cesse à l'observer avec plus d'exactitude, plus de fidélité, et plus de charité, et à relever toujours la matière par une plus grande abondance de charité, qui en est l'âme et la vie.

L'esprit de notre Institut demande une conduite fondée sur la discrétion et sur l'obéissance, et l'une et l'autre se trouvent non seulement répandues dans toutes ces premières Règles de l'Ordre, dont ce que nous venons de rapporter touchant la singularité, fait une preuve convaincante ; mais elles y sont recommandées tant aux Supérieurs qu'aux inférieurs. Nous vous en citerons ici seulement quelque chose, qui sera suffisant pour vous faire juger de tout le reste. Il est donc dit au chap. 35. des coutumes de notre R. Père Guigues : *Qu'il n'est licite à aucun de nous de faire aucunes abstinences, des veilles, des disciplines, ou d'autres semblables exercices d'austérité religieuse, sans le sçeu et le consentement du Prieur ; mais au contraire, s'il juge à propos de donner à quelqu'un du soulagement, soit en nourriture, soit en sommeil, soit en quelque autre chose, outre ce que le Statut ordonne, il n'est point permis de luy résister, non plus que s'il ordonnoit quelque chose de plus dur à la nature, de peur qu'en luy résistant, ce ne soit point à luy qu'on résiste, mais à Dieu dont il tient la place à notre égard ; car bien que nous pratiquions dans l'Ordre plusieurs observances différentes, ce n'est que par la seule obéissance que nous espérons quelles nous seront utiles et fructueuses*. Voilà mot à mot ce que dit le R. P. Guigues ; par où vous voyez qu'en imposant aux Supérieurs le soin de prévoir et de prévenir les besoins de leurs inférieurs, et aux inférieurs une soumission entière aux ordres des Supérieurs, il nous enseigne à bannir d'entre nous toutes sortes de choix et d'entêtement sous prétexte de plus grande austérité, et de captiver notre entendement et notre volonté sous la Règle de l'obéissance, et qu'il veut que la discrétion soit la guide de l'austérité pour la faire observer avec proportion et selon les forces des particuliers, en pesant tout à la balance d'une sainte et charitable discrétion. La discrétion et l'obéissance sont donc une partie essentielle de l'esprit de l'Ordre, aussi bien que l'éloignement des singularitez. La simplicité intérieure et extérieure est encore une autre partie essentielle de l'esprit de notre Institut, qui nous sépare du monde, de ses usages et de ses pratiques, pour nous aider à regagner par la simplicité quelque chose de la rectitude du premier homme, que Dieu avoit fait droit, ainsi que parle l'Ecriture, c'est à dire simple et Equitable ; mais cet homme s'étant mêlé dans un nombre innombrable de questions, c'est à dire dans une infinité de pensées, de curiositez, de recherches superflues, de subtilitez, de varietez, et de multiplicité, elles ont tout altéré la rectitude de sa raison, et l'ont rendu moins capable de contempler l'unique nécessaire en la manière qu'il le mérite et qu'on le doit faire.

La simplicité intérieure demande de nous la fuite de tout ce qui peut chatouiller ou occuper la curiosité naturelle de nos esprits, les attirer par la nouveauté, les partager, les embarrasser par des connoissances trop vagues, les arrêter par des choses extraordinaires, dont la variété agréable aux esprits des enfans d'Adam les trompe facilement, et les empêche ainsi de suivre en simplicité de cœur la très-haute et très-sainte simplicité des paroles et des maximes de l'Evangile. C'est ce que nos Regles veulent éloigner de nous, en prescrivant entre autres choses un si exact examen de tous les livres qui entrent dans nos cloîtres ; et vous en trouverez les raisons plus au long expliquées dans les premiers avis du second volume de *L'Introduction à la vie Intérieure*. Pour ce qui est de la simplicité extérieure, vous n'avez qu'à ouvrir vos Statuts, et vous la verrez par tout si bien recommandée dans les paroles, et dans les habits, dans les meubles et dans les manières d'agir et de converser, que tout y parle, tout y prêche la sainte simplicité, qui retranche de ses usages toutes les superfluités, les curiosités, et les nouveautés, et qui nous enseigne à nous réduire à ce qui est simplement nécessaire, à ce qui est humble et éloigné des vanités du siècle, et à ce qui ressent la sainte rusticité.

Ayant donc bien établi dans votre raison ces principes d'esprit de retraite, et d'imitation de la vie cachée de Jésus-Christ, de la fuite des singularités, d'une discrétion obéissante, et de la simplicité sur lesquels doivent rouler toutes nos actions, venons à ce qui regarde ces retraites que vous avez commencé de faire, et que je consens que vous continuiez aux conditions et en la manière que vous trouverez icy exprimées.

Ce n'est point l'usage de l'Ordre que les Religieux fassent des retraites singulières ; car la vie d'un bon Chartreux est une retraite continuelle. On sortiroit des bornes de la discrétion, et on interromproit même le cours réglé de ses exercices qui sont tous de retraite, si on introduisoit quelque chose de nouveau sur cette matière : la solitude lui fait voir sans cesse à quoy il en est de son état intérieur, et elle le met en état de pouvoir dire à Dieu ces paroles de David : *La méditation de mon cœur est toujours devant vos yeux*. Mais comme votre solitude proportionnée à l'état de votre sexe n'est point si grande que celles des Religieux, et que vous avez des colloques et des entretiens de récréations plus fréquens entre vous, et que d'ailleurs vous avez plus besoin de direction, j'en approuve l'usage, et par ce moyen il n'aura rien de cette singularité que l'esprit de notre Institut ne veut point souffrir.

Mais afin que la discrétion et l'obéissance aient dans cette action la part que nos premiers Pères veulent qu'elles aient dans celles que nous faisons, j'ordonne que les Supérieurs locaux ne permettent de la faire qu'à celles de nos Filles qu'ils jugeront avoir force, santé, et capacité pour la faire, sans préjudicier aux autres observances ordinaires de l'Ordre ; car en parlant même humainement, la raison et la prudence veulent que nous nous acquitions bien de nos devoirs avant que d'en venir à des choses de surérogation. La bonne Fille qui voudroit donc faire une retraite, sachant qu'au sortir de là sa santé affoiblie, la mettroit hors d'état de suivre la communauté, et dans la nécessité d'user de relachemens et de délicatesses, ressembleroit à ces personnes qui pour vouloir faire des aumosnes extraordinaires, diffèrent ou se mettent hors d'état de payer leurs dettes.

Il faut considérer que dans l'Ordre nos Offices divins de jour et de nuit sont fort longs et que nos Statuts étant bien observez, ils ne nous laissent guères de temps de reste ny de moyens pour faire des applications d'esprit extraordinaires. La trop grande application d'esprit le lasse et gaste le corps, et la santé du corps étant altérée, l'esprit est mis comme hors de combat. La discrétion doit donc proportionner toutes choses à la portée des esprits et des corps, qu'il ne faut jamais pousser au delà de la mesure, pour pouvoir faire vie qui dure, ainsi que dit le vieux proverbe.

Il n'est point question dans une communauté régulière d'aller comme par bonds et par sauts, de courir un jour pour se reposer en suite quatre, faire un excès d'un mois pour se rendre inhabile une année, et quelquefois même toute la vie aux exercices de communauté. Il n'est point question de cela, mais il s'agit d'aller d'un pas réglé, modéré et proportionné, qu'on puisse continuer avec égalité, et dont je vous ay donné pour modèle ces braves anciennes Filles chartreuses, qui à l'âge de quatre-vingts ans suivoient la communauté et faisoient leur devoir comme de jeunes filles, sans vouloir s'exempter de rien. Un travail modéré et qui est continué d'une même force, est bien meilleur que celui qui est violent, mais qui ne dure guères.

La retraite des Religieuses ne se fera que de dix jours chaque année, et ne s'étendra point plus loin, mais les Supérieurs les pourront fixer à un plus petit nombre de jours aux personnes particulières quand ils le jugeront à propos. Celle des Sœurs données à qui on jugera à propos de l'accorder, ne durera qu'une semaine entière.

La retraite qu'on a coutume de faire pour se préparer au sacre se pourra faire de plus longue étendue, comme aussi celle des novices avant leur profession. Car cela n'arrivant qu'une fois en la vie, on n'a point tant de suite à considérer ; mais la chose demeurera néanmoins toujours soumise à la discrétion des Supérieurs locaux, qui nous consulteront sur ce sujet, afin de tout réduire aux coutumes anciennes de chaque maison, et à un juste milieu autant qu'il se pourra.

Le temps pour les retraites ordinaires se prendra depuis les octaves de l'Assomption de la Sainte Vierge jusqu'à la Toussaints, afin qu'on puisse faire sept bandes, et on divisera ainsi la communauté en diverses bandes, qui feront leur retraite l'une après l'autre ; mais ce sera à la Mère prieure, avec l'avis de D. Vicaire, de régler et de choisir celles qu'elle jugera à propos de mettre dans chaque bande, sans avoir aucun égard à l'ancienneté. Ce temps que nous prescrivons ne sera point tellement limité, que si quelqu'une de nos Filles est empêchée de faire sa retraite dans ce temps-là, on ne puisse lui permettre de la faire dans un autre.

Pour la distribution du temps et des exercices

Votre temps est si bien remply par les assignations de votre Directoire, qu'il y a peu de chose à changer de

votre règlement ordinaire.

Après l'oraison faite en communauté à l'ordinaire, vous retournerez dans vos chambres, où vous continuerez votre oraison et votre lecture spirituelle jusqu'à Sexte, relâchant seulement votre esprit par quelque petit travail de main fait en solitude et en silence. L'office et le réfectoire suivent, où vous agirez comme à l'ordinaire.

On ne prendra point la récréation en communauté pendant le temps de la retraite ; mais la Mère prieure en joindra deux ou trois ensemble, qui prendront leur récréation pendant trois quarts d'heure ou environ, se tenant séparées des autres à l'égard de qui elles garderont le silence, et ne parleront qu'entr'elles. Estant retournées en leur chambre elles feront quelque petit travail de main en silence.

Elles employeront en suite un quart d'heure en oraison, et un autre à commencer un examen sur les fautes principales qu'elles ont commises pendant l'année, en prenant mois par mois, et elles en feront une note sur le papier ; mais tout cet exercice d'après disné se fera suavement et sans contention d'esprit, parce que le grand office du chœur doit suivre incontinent.

Après cette demie heure d'exercice spirituel, qu'elles pourront, si elles veulent, aller faire à l'église devant le S. Sacrement, elles feront quelque petit travail de main en silence et en solitude jusqu'à Vespres.

Après Vespres, c'est à dire dans les maisons où l'on donne un peu de temps entre Vespres et le réfectoire, elles se relâcheront l'esprit par quelque petit ouvrage de main ; elles iront en suite au réfectoire, et de là à la récréation une demie heure durant, qu'elles prendront comme celle de l'après disné.

Elles se retireront après dans leurs chambres, où elles employeront le temps qui leur restera jusqu'à Complies, moitié à l'oraison et à l'examen, et moitié à la lecture spirituelle.

Complies étant sonnées, elles les diront, et se coucheront, ne faisant rien ny après Complies, ny pendant toute la nuit qu'à leur ordinaire.

Elles se serviront des petites notes qu'elles auront faites chaque jour pour faire une reveüe aux pieds de leur confesseur à la fin de la retraite, de toutes les principales fautes de l'année, choisissant les plus notables et les plus humiliantes ; mais ne se faisant point ny une géhenne, ny un mystère, comme si elles étoient obligées de tenir registre, et de rendre compte de tout ; car le solide consiste à concevoir un regret amoureux de ses fautes, et une bonne résolution de se corriger.

Nous conseillons à nos Filles qui seront en retraite, de ne point étendre leurs entretiens avec leurs confesseurs au delà du nécessaire, afin de mieux tenir renfermez dans leur cœurs les bons sentimens que Dieu leur donne ; car on les diminue souvent, ou bien ils s'évaporent par le trop d'entretien et de communication. Souvenez-vous que quand on a mis d'excellent vin dans une bouteille, on la tient bien bouchée, de peur qu'il ne perde sa force et qu'il ne s'aigrisse. Il faut faire le même à l'égard de nos cœurs et de notre langue, si nous voulons bien conserver le vin des impressions de la grâce qui enivre les âmes de la sainte yvresse dont l'Epouse des Cantiques provoque tous ses amis à s'enivrer. La Mère prieure pourra permettre une communion extraordinaire, et une fois la discipline modérée pendant le temps de la retraite.

Pour ce qui regarde le sujet de lecture et d'oraison

Il n'est point question, mes Filles, de chercher en cecy des choses extraordinaires et relevées en spéculation, car cela ne sert souvent à l'âme que comme un ragoût sert aux corps, qui déguise un peu la viande, mais pour être déguisée, elle ne laisse point d'être toujours la mesme chose. Il arrive même quelque fois, que ces déguisemens diminuent les effets de la bonne viande, qui feroit une meilleure nourriture si elle étoit laissée toute simple, qu'étant ainsi déguisée, et ce qui reste de toute cette préparation, n'est qu'un chatouillement d'appétit. Il en arrive souvent de même dans la matière dont nous parlons. Les tournures nouvelles, subtiles, et qui donnent un peu dans le métaphysique, réveillent un certain appétit dans l'esprit par de nouvelles et belles idées, mais cela passe bien vite, et on se trouve au même état qu'auparavant.

Pour s'appliquer donc solidement dans la retraite, mon sentiment est, qu'il faut en former l'idée sur le besoin qu'on a d'examiner et comme développer l'état de son âme pour le bien reconnoître devant Dieu, et pour accomplir cette parole de David, *ut sciam quid desit mihi*, afin que je sache ce qui me manque. Il faut s'y représenter les solides principes de la vie chrestienne, religieuse et Intérieure, afin de s'en pénétrer mieux qu'auparavant, et qu'en y voyant comme dans un miroir ce que nous devons désirer et faire, nous y reconnoissons en même temps ce que nous avons omis de faire, ce que nous devons faire, et qu'elles doivent être d'orénant nos applications et nos occupations. Vous trouverez au 2. volume de votre *Introduction* les douzièmes advis, qui vous expliqueront encore plus au long mes sentimens sur cecy. N'allons donc point chercher d'autres lectures que celles que nous trouvons dans l'*Introduction à la vie Intérieure*, et dans Rodriguez ; mais choisissons-en seulement quelques-unes des plus convenables à notre fin, et faisons-les attentivement devant Dieu plutôt par manière de prière que par manière de simple lecture.

Je vous assigne dix leçons de votre *Introduction* pour les dix jours de votre retraite, qui sont,

1. La quatrième où il est parlé de la purification de l'âme, de limitation de Jésus-Christ, de l'humble sentiment qu'on doit avoir de soy-même, et de la conversation Intérieure avec Dieu.
2. La sixième, où il est parlé des moyens de purifier l'âme, de la componction, etc.
3. La quatorzième, où il est parlé de se purifier de l'affection aux choses inutiles, de fuir les vaines espérances, l'amour de nous-même, etc.

4. La quinziesme, où il est parlé d'examiner et modérer ses désirs, et négliger les créatures, des moyens pour attirer la grâce, et du besoin que nous en avons.
5. La seiziesme, où il est parlé du travail, de se défaire de ses mauvaises inclinations, de la paix, et du zèle pour son avancement, etc.
6. La dix-septiesme, où il est parlé de la vie monastique.
7. La dix-huitiesme, où il est parlé de l'étude de se corriger, etc.
8. La trente-deuxiesme, où il est parlé de la patience.
9. La trente-troisiesme, où il est parlé de l'humilité intérieure et extérieure.
10. Et la quarante-deuxiesme, où il est parlé qu'il faut être fidèle dans les grandes et petites occasions.

Vous pourrez adjoûter à cela la lecture de la cinquantième et de la cinquante-deuxième leçon, où vous apprendrez à faire votre examen dans la retraite. Et si ces leçons ne remplissent point assez votre temps du matin, vous en choisirez vous-même d'autres dans le même livre.

Pour vos lectures d'après le disné, vous prendrez Rodriguez, et vous en lirez les traitez 2, 3, 4, 5, et sixième de la quatrième partie, où il parle des vœux principaux de la religion, et des avantages de la vie religieuse, des vœux de pauvreté, chasteté, et obéissance, et de l'observance des Règles.

Je vous diray en passant, une chose qui est à remarquer au sujet de la lecture de cet excellent livre, c'est que son auteur a dit plusieurs choses par rapport aux Règles de l'Institut des Révérends Pères Jésuites, et comme chaque Institut a son esprit et ses Règles particulières, tout ne convient point à tous, et par conséquent chacun doit s'en tenir aux usages et aux Règles de son propre Institut, comme par exemple les Révérends Pères Jésuites ont des Règles singulières, sur la manière de faire la correction, et sur la perspicuité, qui sont sans doute très-utiles à toutes les personnes de leur Compagnie, occupées aux fonctions extérieures de la charité, et destinées à des emplois qui demandent beaucoup de circonspection et de mesures, et c'est pourquoi Dieu les a ainsi inspirées à leur S. Instituteur. Mais notre vie solitaire n'ayant rien de cela, il faut nous contenter d'en demeurer aux termes généraux de l'Evangile et à ce que nos Statuts et les usages de l'Ordre nous prescrivent sur ces matières et sur d'autres semblables dont traite ce saint auteur par rapport à son Institut. Cet avis vous servira donc pour bien user de la lecture de ce livre, et sans vous jeter dans quelque inquiétude ou indiscrétion.

Pour ce qui est des sujets de méditation, comme il n'est question, ainsi que je vous ay déjà dit, que de vous remettre devant les yeux les solides principes de la vie chrétienne et religieuse, je vay vous en donner un bon nombre, afin qu'ils puissent servir non seulement pour la retraite annuelle des dix jours, et pour plusieurs années, mais aussi pour la retraite des quarante jours, qui se fait dans quelqu'une de vos Maisons pour se préparer au Sacre. Ce qui vous restera de surabondant des sujets de méditation que vous en tirerez, vous servira de lecture, et ainsi vous pourrez vous servir utilement de tout. Nous vous en fournirons donc icy des sujets.

1. Sur la charité, qui est le principe, l'âme et la vie de tout le bien.
2. Sur la manière de bien vaquer à l'unique nécessaire, à l'exemple de la Sainte Vierge.
3. Sur les avantages de la solitude, à laquelle notre Statut nous engage, et sur les moyens qu'elle fournit de bien vaquer à l'unique nécessaire.
4. Sur l'estime et la pratique que nous devons faire de ces paroles de Jésus-Christ, de renoncer à soy-meme, de porter sa croix, et de le suivre.
5. Sur les obligations et les usages de la pauvreté, tels que nous devons les observer, en conformité des Statuts de l'Ordre.
6. Sur les paroles et les vœux de notre profession.
7. Sur le bon usage de la liberté, sur les trois grands livres ouverts sans cesse devant nos yeux ; et sur l'amour de la correction.
8. Sur la renaissance à laquelle notre Institut dispose les Religieux de l'Ordre pour représenter chacun dans leur employ l'enfance, la jeunesse, et l'âge parfait de Jésus-Christ.
9. Sur la cérémonie de la consécration des Vierges, et les dispositions éloignées et prochaines qu'on y doit apporter.
10. Et enfin nous y adjoûterons des sujets de méditations et d'oraisons sur l'état des âmes du Purgatoire, afin de satisfaire à la demande que plusieurs d'entre vous m'ont faite de vous en fournir des sujet pour vous mieux acquitter du devoir des suffrages que vous devez rendre aux trepassez, selon ce qui vous est prescrit par les Statuts, et par le Directoire. Vous vous vservirez aussi, soit au commencement, soit à la fin de votre retraite, des cinq méditations sur l'obligation d'être à Dieu sans réserve, que vous trouverez à la fin des quarante, dans le deuxième volume de votre *Introduction*. Voila tout ce que je croy pouvoir faire de mieux pour vous aider a employer solidement le temps de vos retraites et pour en bien profiter. Je prie l'Auteur et le Principe de tout bien qu'il vous conduise luy-meme dans la solitude, et qu'il vous y parle au cœur ; car c'est luy qui touche et frappe le coup comme la bale du mousquet, et tout ce que nous saurions dire ne ressemble qu'au bruit du canon. A lui soyons-nous à jamais.

Votre très-affectionné Confrère

F. INNOCENT, Prieur de Chartreuse,
Général des Chartreux

En Chartreuse ce 9 Janvier 1691

Sur la Charité

1. Dieu nous a donné la vie et toutes les autres choses avec une libéralité digne de sa grandeur ; mais tout cela n'est rien en comparaison de sa charité, qu'il nous a communiquée en nous aimant et en nous rendant capables de l'aimer.

2. Cette charité est le plus beau caractère que nous ayions de sa ressemblance, et c'est elle qui nous met en état de bien user de toutes choses, de nous mêmes, et des créatures, en recevant de Dieu les effets de son amour, en donnant des témoignages du notre, et en agissant comme Dieu qui fait tout par amour.

3. Tout ce qu'il y a au monde ne nous donneroit aucune satisfaction, si nous ne sçavions aimer, et par conséquent rien ne doit être comparé dans notre estime à la communication que Dieu nous a faite de sa charité qui nous rend capables d'aimer et d'agir avec amour.

4. L'amour est ce que Dieu a luy-même de plus précieux ; et nous pouvons dire que sans l'amour, la Sainte Trinité ne seroit point, puisque c'est l'amour substantiel, qui joint la Personne adorable du Père à celle du Fils, et qui unit les trois Personnes dans une même substance. C'est l'amour qui a fait connotître Dieu ; car si l'amour ne l'avoit porté à tirer du rien les créatures, il seroit demeuré renfermé dans luy même ; et n'y ayant ny hommes, ny anges pour le connottre, il seroit demeuré inconnu.

5. Il ne faut donc pas s'étonner, si S. Jean interrogé de ce que Dieu est, ne nous répond que ces deux paroles, *Deus charitas est*, Dieu est charité. Il l'est à notre égard, l'expérience nous l'apprend, et nous n'en pouvons pas douter ; mais il l'est encore plus à l'égard de luy même, puisque c'est pour luy même qu'il a tout fait. C'est tout ce que nous pouvons dire de l'être de Dieu qui soit proportionné à notre façon de concevoir et de sentir. Il est charité, nous le ressentons par les effets.

6. Si l'amour est ce que Dieu a de plus précieux ; nous pouvons bien dire que c'estoit aussi ce même amour communiqué qui faisoit toute la richesse de l'homme dans son état d'innocence. Tout luy obéissoit, et le servoit dans l'ordre d'une grande tranquillité, lors qu'il avoit cet amour dans l'état de sa création et de la justice origénelle, l'amour étoit cette munière de la face de Dieu, répandue sur l'homme, dont parle David, qui imprimoit le respect et la soumission envers luy dans les animaux les plus farouches ; mais dès qu'ils n'ont plus vu sur la face de cet homme ce rayon d'amour effacé par le péché, tout s'est révolté contre luy.

7. Nous avons donc tout perdu en perdant la charité ; nous avons été rejettez de Dieu, nous sommes devenus troublez dans nous-mêmes, et nous sommes tombez dans le mépris des créatures. Les animaux nous fuyent, la terre ne nous produit que des chardons, et les autres créatures ne nous servent plus que par violence. Depuis que nous avons perdu le beau rayon de cette lumière, ce caractère de charité, elles n'ont plus rien vu dans nous que de vil et de méprisable. Nous avons tout perdu.

8. Dans cet état de disgrâce où la perte de l'amour nous avoit jetés, qu'est ce que l'amour de Dieu pouvoit faire de meilleur pour nous, que de nous rendre un autre amour ? Or, c'est ce que sa sagesse a résolu de faire pour nous ; c'est le dessein qu'elle a pis sur nous ; et pour se rendre plus admirable et plus aimable, elle a voulu comme s'épuiser soy-même dans les règles de sa justice, pour nous redonner une charité plus sublime et plus précieuse que celle que nous avions perdue ; elle a voulu que Jésus-Christ, dans lequel cette sagesse divine s'est incarnée, fût luy-même l'exécuteur de ce dessein.

9. Dieu a voulu montrer icy l'excellence de sa charité, en faisant toute autre chose pour nous réparer, qu'il n'avoit fait pour nous tirer du rien ; son amour n'avoit fait que tirer un souffle de luy-même, et prononcer une parole pour tirer du rien la boue dont il a voulu nous former, pour nous donner la vie, et pour nous faire à sa ressemblance ; mais pour nous réparer, sa parole même et l'image de sa bonté s'est faite à notre ressemblance, en se faisant homme. C'est icy, Seigneur, c'est icy que nous trouvons une admirable preuve de ce qui se dit, que l'amour trouve ses semblables, ou qu'il les fait, *aut pares invenit, out facit*, et que nous voyons qu'il n'y a rien d'impossible à l'amour, puisqu'il a réduit un Dieu à se faire homme.

10. Dieu avait composé le corps de l'homme avec de la boue dans sa création avant que d'y répandre L'Esprit ; et on peut dire qu'il est le seul ouvrage de ses mains, puisqu'il a tiré du rien le reste des créatures, non pas en composant leurs corps, mais en parlant. Jésus-Christ fait homme a voulu aussi composer le corps de son Eglise dans sa réparation par un travail, non pas d'un jour, d'une parole, ou d'un acte ; mais par l'application entière de ses soins, de ses travaux, et de sa vie mortelle.

11. Toute cette composition n'a été qu'une exécution du dessein de sa charité ; et toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'un exercice continué, et comme une officine de charité où il a travaillé incessamment par charité pour nous reformer à la véritable charité, dont son enfance nous montre la douceur et la tendresse, sa vie laborieuse nous en fait voir la force et la diligence, et sa mort nous en montre la persévérance, qui ne peut être surmontée par la mort.

12. Mais quand nous considérons ce sceau de sa charité, qu'il nous a laissé dans le mystère de l'Eucharistie pour le mettre encore sur notre cœur après sa mort, nous sommes contraints de dire que Salomon n'a pas assez dit en faisant l'amour aussi fort que la mort. Car il est ici plus fort que la mort, il l'emporte par-dessus tout, et la foy nous

enseigne qu'il ne peut se résoudre à quitter ceux qu'il aime, qu'ils ne l'aient auparavant quitté et chassé.

13. On peut juger par les œuvres du dessein et de l'intention de l'auteur. Sa charité épuise tout le possible, et le produit pour nous dans son enfance, dans sa vie et dans sa mort. Elle le rend semblable à nous pour nous rendre semblables à lui ; elle lui fait dire qu'il nous veut consommer dans son unité ; et enfin elle le porte à s'engager de parole de ne nous point quitter. Que peut-on désirer de plus ?

14. Toutes ses actions nous prouvent donc assez par l'exercice d'une charité plus admirable que celle de la création, que son auteur nous veut disposer à une charité bien plus sublime que celle que nous avons perdue en péchant ; et que si nous ne correspondons pas à ses desseins, notre ingratitude mérite une punition aussi extraordinaire que sa charité est admirable.

15. La première charité étoit toute tranquille et elle n'avoit pas de contradiction à vaincre. Mais celle que Dieu a voulu nous rendre est une charité forte, et qui fait des victoires par le combat d'une généreuse fidélité. C'est pourquoi cette seconde se préparoit avec plus de travail.

16. Tout le travail de la vie de Jésus-Christ a été employé comme pour former le corps de la nouvelle charité dans l'Eglise ; et nous voyons même qu'après tant de travaux et de paroles qui l'avoient animée, cette animation ne ressembloit encore qu'à celle des enfants qui ont la raison, mais qui n'en ont pas encore l'usage. Nous en avons une preuve dans S. Pierre, qui renie son Maître, et dans les autres disciples qui l'abandonnent à la première attaque.

17. Mais pourquoi la sagesse de Dieu en a-t-elle voulu user ainsi ? Ne pouvoit-elle pas nous rendre la charité sans observer toutes ces mesures ? Il lui a plu de nous conduire par divers degrés d'expérience, afin que notre dureté à bien concevoir les vérités, et à les bien entendre, fut par ce moyen mieux convaincue que tout notre véritable bien, toute notre assurance, et toute notre bonne conduite devoit naître du véritable amour, confirmé et soutenu par la grâce, et que sans lui nous ne pouvions pas avoir de bien qui fut stable, ny de vertu solide.

18. La Sagesse incarnée a voulu ainsi former ce corps, et nous ayant premièrement disposés à faire place à l'esprit de charité par l'humble connoissance de nous-mêmes, elle s'est allée rasseoir à la dextre de son Père, pour de là envoyer le S. Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils ; et l'ayant envoyé, cet corps de l'Eglise a reçu l'usage de cette nouvelle et forte charité, qui a aussi-tôt fait paroître dans les membres de cette Eglise qu'elle étoit capable de tout faire, de tout souffrir, et de tout vaincre, jusqu'à surmonter même la mort et les supplices.

19. Puisque l'Eglise n'étoit qu'un corps imparfait, et comme une raison foible avant l'infusion du Saint-Esprit et de la charité ; puisque le Verbe incarné nous a voulu composer de ses mains avec tant de travail pour nous disposer à recevoir l'Esprit, et à devenir des créatures vivantes de l'Esprit de sa charité ; cela prouve assez que le dessein de Dieu dans l'oeconomie de notre rédemption n'a été que de nous rendre la charité, que son Fils n'a conversé parmi nous que pour nous former par ses actions et par ses paroles à une charité excellente d'œuvres et de pratique ; et que son propre Esprit en nous venant animer de la vie de la charité, nous a voulu faire connoître que hors la charité nos âmes n'auront point de véritable vie.

20. Toute la Sainte Trinité s'est employée dans le dessein de nous rendre la charité. Jugez donc de là, mes filles, l'estime que nous en devons faire. Mais je veux vous faire paroître icy notre bienheureux père S. Bruno comme un fidèle ministre du dessein de la charité de Jésus-Christ. Car il est encore venu à notre secours en nous fournissant des moyens et des exemples pour nous aider à aimer selon ce dessein, en nous éloignant de l'esprit du monde, des intérêts du monde, et de la conversation du monde, qui sont les trois grands écueils de la charité.

21. L'esprit du monde ne tend qu'à se repaître de curiosité et de nouveauté. Il veut pénétrer toutes les actions du prochain pour en juger à sa mode. Il veut se faire des intrigues par tout, et se rendre le maître ou l'arbitre des sentimens des autres. La charité tout au contraire, comme dit l'Apôtre, est patiente et bénigne, elle ne pense pas au mal, elle souffre tout, elle supporte tout. L'esprit du monde étant donc bien contraire à toutes ces précieuses qualités, que l'Apôtre donne à la charité, faut-il s'étonner si l'auteur et le réparateur de la charité les hait comme son ennemi.

22. Notre saint Instituteur nous éloigne de cet écueil par la solitude, qui nous met dans une heureuse nécessité non seulement d'être séparés du monde, mais aussi d'en oublier l'esprit. Car si un solitaire vouloit entretenir dans son esprit l'intrigue, la nouveauté et la curiosité, il se serviroit de tourment à lui-même, et s'il ne s'étudioit à réduire son jugement aux règles de la charité, pour ne point pénétrer plus avant qu'il ne faut dans les actions du prochain, il n'auroit ny repos, ny consolation dans la solitude. Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, ce doit être la devise d'un religieux, et d'une religieuse de l'Ordre de S. Bruno.

23. L'intérêt du monde ne cherche qu'à contenter son ambition et ses inclinations dans les honneurs et dans les plaisirs, sans avoir aucun égard à l'utilité, ou aux intérêts du prochain. Cela est bien contraire à la charité, qui selon S. Paul n'a point de jalousie, n'a point d'ambition, et ne cherche point ses commodités. Mais notre Institut nous éloigne de cet écueil par la vie cachée et pénitente qui ne veut paroître qu'aux yeux de Dieu, et qui considère son corps comme une victime de charité.

24. La conversation du monde ne tend qu'à perdre le temps précieux de la vie par des discours de vanité, par des mensonges et par des détractions. La charité tout au contraire selon S. Paul, ne veut pas tirer sa satisfaction de l'iniquité ; mais elle se réjouit de sa vérité. Notre Institut nous éloigne de cet écueil par le silence qui nous met à couvert des conversations du monde, qui nous préserve des pièges subtils de la langue, et qui nous apprend à transporter avec S. Paul notre conversation dans les cieux.

25. J'ay donc bien raison de vous faire paroître icy S. Bruno comme un fidèle ministre du dessein de Dieu sur nous, en nous fournissant tant de moyens pour vivre en charité et selon la charité, et en éloignant de nous ces trois

écueils de la charité, qui sont la curiosité, le propre intérêt, et la conversation vaine et superflue. Sçachant donc les desseins de la charité de Dieu sur nous ; qu'elle est la fin de la naissance, de la vie, de la mort, et des travaux de Jésus-Christ, quelle estime devons-nous avoir de la charité, puis qu'elle est le principe et la fin de toutes les merveilles de la charité de Dieu sur nous ?

26. Il ne faut pas s'étonner si l'amour de Jésus-Christ le presse si fort de nous provoquer à la charité, c'est qu'il y va de l'intérêt de Dieu son Père, du sien, et de celui de tous les hommes qu'il a rachetés. C'est un sujet de joie aux pères de voir dans leurs enfans la ressemblance des traits de leur visage ; si donc notre Père céleste est amour, il y va de sa satisfaction que nous aimions, puisque nous ne pouvons luy ressembler qu'en aimant ; mais plus nous aimons selon son intention, plus nous donnons d'ouverture aux écoulemens de sa charité.

27. On ne peut mieux, ce me semble, exprimer l'inclination de l'amour de Dieu envers nous, que par la comparaison d'une nourrice abondante en lait. Tant qu'elle a un petit enfant pour le sucer, elle se porte bien ; mais quand l'enfant vient à luy manquer, on est contraint de luy en aller chercher quelqu'autre, ou bien il faut qu'elle se suce elle-même, car autrement son lait l'étoufferoit. Appliquons cette comparaison à Dieu, et soyons persuadés qu'en aimant, nous ouvrons le cours aux mamelles de sa charité pour se répandre sur nous ; nous accomplissons ses desseins, et nous contentons ses desirs. Il y va donc de l'intérêt de Dieu que nous aimions. i

28. Qu'a-t-il coûté à Jésus-Christ pour accomplir sur nous sa charité ? et comment pouvons-nous reconnoître ses travaux qu'en aimant, puis qu'il ne les a soufferts que pour nous apprendre à aimer, et pour nous attirer à aimer ? Il y va donc du grand intérêt de Jésus-Christ que nous aimions.

29. Mais il y va aussi de notre grand intérêt ; car ce ne sera qu'en aimant que nous serons disposés à recevoir les secours de Dieu. He, que deviendrions-nous sans ce secours ?

30. Ce ne sera qu'en aimant bien que nous mettrons l'ordre dans nous-mêmes. Car là où la charité ne se trouve pas honorée, il n'y a que des contradictions à attendre au dedans aussi bien qu'au dehors. Chacun veut être le maistre. Les passions et les inclinations veulent s'ériger en maistresses, et mettent le divorce et la confusion dans nous-mêmes. He, quel repos trouverons-nous parmi cette confusion ?

31. Ce ne sera qu'en aimant selon le dessein de Dieu que nous ressentirons les consolations de la charité, qui sont telles qu'on peut les ressentir, mais non pas les exprimer. Ce sont les consolations véritables et uniques, hors desquelles il ne s'en trouve point. Car celles du monde n'ont que des objets insuffisans pour nous contenter, inconstans, périssables, suivis de mille remords, de mille craintes et de mille inquiétudes, et qui ne frappent que les sens grossiers et extérieurs ; mais les consolations de la charité ont un objet pur, parfait, spirituel, qui pénètre l'âme pour remplir tous ses desirs, qui ne peut changer, qui ne peut périr, et qui ne laisse jamais d'amertume ny de regret. He, quelle joie pouvons-nous donc avoir dans la vie, si nous ne goûtons celle de la charité ?

32. On a souvent regret d'avoir aimé les créatures, mais on n'a jamais eu regret d'avoir aimé Dieu, et d'avoir aimé pour Dieu. N'y va-t-il donc pas de notre grand intérêt d'aimer, puisque sans la charité pratiquée nous n'avons ny secours, ny ordre dans nos inclinations, ny consolation dans notre raison.

33. Il y va du grand intérêt du prochain que nous aimions. Car ce n'est qu'en aimant que nous adoucissons les peines communes de la vie, autant qu'elles peuvent être adoucies en participant aux maux les uns des autres par la compassion, en nous communiquant les secours dans le besoin, et en donnant de ce que nous avons à celui qui n'en a pas.

34. N'est-ce pas en aimant que nous gardons la paix avec le prochain ; et sans la paix qu'est-ce que notre vie ? On peut comparer la paix à la lumière du jour, sans laquelle on ne voit pas ce qu'on tient, quoy qu'on ait des yeux, et on ne jouit pas de ce qu'on possède ; mais en aimant, nous accomplissons le grand dessein de Jésus-Christ sur le prochain, dont les intérêts sont melez avec les siens, et avec les nôtres d'une manière qui les rend inséparables. Tout se trouve uny en luy, parce que tout luy appartient.

35. Son désir et son dessein sont assez exprimez, quand il dit à son Père éternel : *Ut sint unum, sicut et nos*, qu'ils soient unis entr'eux comme je le suis avec vous, il souhaite de nous une union si étroite, que nous représentions celle qu'Il a avec son Père éternel ; et les raisons de ce désir de notre Maistre sont assez évidentes. Ne sommes-nous pas tous sortis d'un même Père céleste ? Ne sommes-nous pas tous les productions d'une même charité ? N'est-ce pas cette même charité qui s'étend sur nous tous, qui nous contient tous, et qui nous donne à tous les secours dont nous avons besoin ? Il ne faut donc pas nous étonner si notre céleste Réparateur nous veut mettre tous en un par la charité pratiquée, puis qu'elle est la seule qui peut faire cette union.

36. Le ressemblance de Dieu que nous portons, le dessein de Dieu, les desirs de Jésus-Christ, et nos propres besoins nous engagent à aimer. Que faisons-nous donc à l'égard de Dieu, si nous n'aimons pas selon son dessein ? Nous luy faisons injure ; nous effaçons dans nous les traits de son image ; nous détruisons les œuvres de Jésus-Christ, nous anéantissons ses travaux ; nous bannissons Dieu de nous. He, que deviendrions-nous si Dieu refermoit aussi à notre égard les entrailles de sa charité, et s'Il nous abandonnoit ?

37. Que faisons nous à notre égard, si nous n'aimons pas ? nous mettons de l'obstacle au cours des grâces de Dieu ; nous entretenons le désordre dans nous-mêmes ; nous nous privons des véritables consolations, n'y ayant rien qui puisse consoler l'âme que ce qui la remplit, et n'y ayant que l'esprit de charité qui puisse la remplir. C'est pourquoy nous disons dans notre prière au Saint-Esprit, qu'il vienne et qu'il remplisse les cœurs de ses fidèles. Car hors de cet Esprit de charité, il n'y a que de la vanité et de la vacuité. Nous demeurons donc sans secours, sans paix, sans ordre et sans consolation, si nous n'avons point l'amour de la charité.

38. Que faisons nous a regard de notre prochain si nous n'aimons pas ? Nous nous accumulons des maux qui servent à s'affliger les uns les autres, à nous tenter, et à nous jeter dans les pièges du démon. He, pourquoy pensez-vous que Dieu a voulu permettre cette grande inégalité de conditions des hommes sur la terre, où nous voyons les uns estre dans les richesses, et les autres dans la pauvreté ? Ce n'a été à mon avis que pour engager les hommes à reconnoître la nécessité de la charité, et à la pratiquer, en ressentant par leurs expériences combien les secours de la charité sont doux et agréables dans les besoins, et envoyant combien de peines et de douleurs on souffre par le manquement de charité.

39. Si nous aimons bien nous avons tout : Dieu, nous-mêmes, et le prochain. Si nous n'aimons pas nous reperdons tout d'une manière plus misérable que nous ne l'avions perdu la première fois ; puisque nous adjoûtons aux premières peines de la perte de l'amour qu'a fait notre premier Père, d'autres peines bien plus grandes, qui nous rendent doublement criminels, et qui naissent de la division.

40. Si nous n'aimons pas, quels supplices pouvons-nous souffrir qui égalent le mépris que nous faisons de l'amour d'un Dieu qui l'a comme anéanti ; qui l'a fait enfant ; qui l'a fait vivre, et qui l'a fait mourir par amour, pour nous rendre l'amour, et pour nous former au nouvel amour de la charité ?

41. Jetez encore icy les yeux sur notre P. S. Bruno qui nous est en cecy un excellent ministre de Jésus-Christ ; car en nous séparant par ses exemples, et par nos Règles des vains amusemens du monde et de ses plaisirs trompeurs, il nous réduits à une heureuse nécessité de rechercher les consolations de la charité, si nous voulons avoir quelque satisfaction au monde ; et d'apprendre par nos expériences que pour goûter les consolations intimes de la charité, il faut aimer comme Jésus-Christ nous a aimez. Comment est-ce que Jésus-Christ nous a aimez ?

42. Jésus-Christ avoit bien raison de dire, que le commandement d'aimer qu'il donnoit étoit nouveau ; car la manière d'aimer qu'il donnoit aux hommes leur étoit toute nouvelle. L'amour qu'ils se portoient les uns aux autres n'étoit plus un amour véritable. Ils avoient perdu le véritable amour en péchant ; et il ne leur en restoit plus qu'une ombre.

43. Il ne faut qu'ouvrir les yeux sur l'expérience pour connoître quel est l'amour du monde, et ce que peut ce vieil amour. S'il aime, ce n'est que ce qui contente ses inclinations, ce qui est dans ses intérêts, et ce qui luy donne du plaisir. Si le plaisir ou l'intérêt se retire, il n'aime plus, et il se retire aussi luy-même. Est-ce aimer, que d'aimer ainsi ? Si c'est aimer, c'est s'aimer soy-même, et non plus aimer Dieu et le prochain.

44. Ce vieil amour ressemble au feu, qui dépend de la matière, et qui s'éteint dès qu'elle luy manque. Il est donc bien différent de celui de la charité que Jésus-Christ nous enseigne ; car celui de la charité est une flamme céleste qui brûle toujours, et qui se nourrit par soy-même ; c'est un buisson ardent qui brûle sans se consumer.

45. Distinguons trois sortes d'amours ; l'amour naturel, l'amour de raison, que nous appellns amitié, et l'amour de la charité, afin que nous connaissions combien ils sont différents les uns des autres, et que nous nous attachions uniquement au bon.

46. L'amour naturel se trouve représenté au naïf dans les animaux. Il se termine à l'intérêt, ou au plaisir ; et sans aucune autre considération, il se sert de l'astuce, ou de la violence pour parvenir à ses fins, ou pour éloigner ce qui luy déplaist, ou ce qui le traverse. De quoy cet amour peut-il servir aux hommes ? Sinon à les faire devenir semblables aux bestes ; à les dérégler ; à se détruire les uns les autres par la jalousie, et par la fureur ; et enfin à changer leur gloire en la ressemblance d'un veau qui broute le foin, ainsi que parle l'Ecriture.

47. L'amour de raison est fondé sur des principes de convenances d'humeur et d'esprit ; sur le mérite des personnes qui sont ou sçavantes, ou vertueuses ; mais comme la raison est fort inconstante dans celui qui aime, et qu'elle est extrêmement défectueuse non seulement dans celui qui aime, mais aussi dans celui qui est aimé : cela ne peut aller loin sans dégoût, sans altération, sans mépris et sans chagrin. A quoy donc nous peut servir cet amour ? Qu'à nous être un sujet d'amusement et d'attache, d'inquiétude et de chagrins, qui se forment à mesure que nous reconnoissons l'inconstance et les défauts du prochain.

48. Mais l'amour de la charité est fondé sur l'unique principe de toutes choses, qui soutient tout et qui ne change point. Cet amour aime, par ce que tout ce qui vient de ce principe est aimable. Celui-ci se soutient par soy-même ; et quand tout manqueroit à la créature, il subsisteroit sans changement ; car son objet qui est Dieu est toujours aimable et immuable.

49. Lequel de ces amours mérite donc notre estime, et notre choix ? N'est-ce pas celui de la charité qui nous est uniquement honorable, parce qu'il nous fait aimer comme Dieu aime ? N'est-ce pas celui-cy qui nous est uniquement utile, puis qu'il nous rend capables de recevoir les bienfaits de Dieu, sans que nos misères y mettent de l'empêchement ? Et n'est-ce pas cet amour de la charité qui nous est uniquement désirable, puis qu'il est le seul qui est capable de nous consoler dans la vie, et de nous rendre heureux dans l'éternité ?

50. Nous pouvons comparer ces trois sortes d'amours à la chair, aux nerfs, et aux os dont est composé le corps humain. Si nous n'avions que de la chair, nous ne pourrions marcher, et nous demeurerions couchés contre terre. C'est ce que fait l'amour naturel. Il est rempant sur la terre, et il ne va pas plus loin que l'intérêt et le plaisir. Si nous n'avions que des nerfs nous n'irions pas loin sans tomber. C'est tout ce que peut faire l'amour de raison. Il ne va guères loin, étant sujet à l'inconstance, et ne s'appuyant que sur l'humain. Mais les os nous mettent en état d'agir, de marcher, et de travailler. Voilà ce que fait l'amour de la charité.

51. C'est de ce noble amour dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans son humanité sacrée, qui nous apprend à aimer par amour, et non pas par intérêt, et qui nous donne par sa bouche divine le commandement le plus aimable que nous puissions souhaiter, puis qu'il contient ce qui nous est le plus honorable, le plus utile, et le plus désirable.

52. Aimons comme Dieu nous a aimez ; car il n'y a rien de plus juste. Il nous a aimez purement ; puisque nous estions dans le rien quand il nous a créés ; il n'y avoit que son pur amour qui le put faire agir. Il nous a aimez sans intérêt ; car que pouvoit-il recevoir de nous, et qu'en pouvoit-il attendre, sinon d'avoir de quoy exercer sa miséricorde et sa patience ? Il nous a aimez de toute éternité et pour l'éternité ; aimons donc aussi purement et sans mélanger notre humain avec le surnaturel ; aimons sans intérêt, en ne considérant que le véritable bien, et le salut les uns des autres ; aimons enfin avec persévérance, sans que les défauts du prochain soient capables de nous faire interrompre le noble exercice de la véritable charité, qui ne consiste pas en paroles, mais en œuvres ; qui ne consiste pas en témoignages d'affections sensibles, mais en exercices utiles et salutaires.

53. Souvenons-nous pour cela de deux choses : l'une, que puisque Dieu nous a voulu rendre le véritable amour que nous avons perdu, et nous rétablir dans un amour qui est tout nouveau et tout admirable, son amour ne peut être content du nôtre, si le notre ne convient avec le sien. L'autre est, que puisque Dieu a voulu répandre dans nous son propre Esprit pour nous faire aimer, il faut que nous aimions comme Dieu aime, et aimer pour Dieu ; autrement nous ferions injure à l'Esprit de la charité.

54. Considérons les effets que ce saint Esprit de charité a produit dans la sainte amante de Jésus-Christ sainte Magdelaine, et dans notre saint Instituteur, afin qu'ayant vu ce qu'il a opéré dans ces saintes âmes, nous aspirions au même bonheur auquel notre saint Instituteur nous attire par son exemple, et nous veut disposer par les Regles de notre Institut.

55. L'éloge de sainte Magdelaine, que Jésus-Christ a fait luy-meme, et qui est compris dans ces deux paroles, *dilexit multum*, elle a aimé beaucoup, convient aussi à S. Bruno. Sainte Magdelaine blessée d'un trait de charité, qui luy donnoit une sainte horreur du péché, comme étant l'ennemy mortel de la charité, a quitté sa maison et ses divertissemens ; elle s'est oubliée de toutes les bienséances du monde et a surmonté toutes les répugnances de la nature, pour aller arroser les pieds de Jésus-Christ par ses larmes, qu'elle répandoit au dehors pendant qu'au dedans la charité brisoit son cœur de la douleur de ses péchez.

56. Saint Bruno blessé d'un coup de charité, qui en luy pénétrant le cœur, avoit aussi transpercé tous ses sentimens de la crainte salutaire des jugemens de Dieu, a quitté sa maison et ses honneurs ; et quoy qu'il n'eut pas mené une vie scandaleuse comme Magdelaine, il s'est séparé du monde et s'est venu retirer dans le désert pour y adorer Dieu dans la solitude, et pour y trouver en le cherchant avec une entière tribulation de son cœur, comme parle le Prophète, et en faisant de ses yeux un torrent de larmes, qu'il versoit sur les pieds de Jésus-Christ. Il ne les voyoit pas des yeux du corps, comme Magdelaine, mais en les regardant seulement des yeux de la foy, sa charité n'en étoit pas moins forte pour être dépouillée du sensible.

57. Magdelaine a suivi Jésus-Christ sans plus s'en séparer ; elle n'a plus pensé au divertissement, ny à la bonne chère ; la parole de Jésus-Christ luy suffisoit pour tout ; elle a même oublié à ses pieds le festin que Marthe sa sœur préparoit. Saint Bruno tout de même a suivi Jésus, et pour ne plus se séparer de luy, il s'est séparé de tout. Il n'a plus eu de goût que pour sa parole ; elle luy a servy de nourriture et de délices ; et en imitant sa vie pénitente ou plutôt en menant une vie morte au monde il a fait connoître que Jésus-Christ étoit sa vie et qu'il trouvoit un grand gain dans la mort à l'imitation de S. Paul.

58. Sainte Magdelaine a accompagné Jésus-Christ jusqu'à la mort, et elle est demeurée ferme, où les hommes ont pris la fuite ; elle a embaumé son corps ; et non contente du témoignage qu'elle avoit reçu de la bouche vivante de son Sauveur, que ses pechez luy étoient remis, parce qu'elle avoit aimé beaucoup, elle s'est retirée dans un désert, pour y continuer une rude pénitence jusqu'à sa mort, ne voulant survivre à son Maistre que dans l'état d'un amour douloureux, après l'avoir vu mourir d'amour dans les douleurs dont nos pechez étoient la cause.

59. Saint Bruno tout de même a suivi Jésus jusqu'à honorer sa mort par une mort entière à soy-meme ; et il n'est pas seulement demeuré ferme dans son entreprise pendant que ses premiers enfans étoient prêts à fuir ; mais même il les a arrêtés par ses paroles. Il a versé dans sa retraite le baume de ses contemplations sur la teste de son Maistre, et celui de ses instructions sur ses membres mystiques. Mais après avoir vu sur ce grand théâtre de Rome, où le service de l'Eglise l'avoit appelé, combien de fois Jésus-Christ étoit recrucifié par les enfans du siècle, il a pris la fuite ; il a renoncé une seconde fois aux honneurs et aux délicatesses ; il s'est rendu inconnu aux hommes et s'est allé cacher dans un désert, afin d'y achever sa carrière dans les gémissemens d'une sainte pénitence.

60. L'éloge de sainte Magdelaine convient donc bien à S. Bruno : et tous les rapports de leur vie, et tout ce qu'on peut dire d'eux est compris dans ces deux paroles : *ils ont aimé beaucoup*. Mais ce saint homme a exercé une grande charité envers nous, en nous ouvrant le chemin d'une charité excellente, en nous formant un genre de vie, où nous avons les moyens les plus avantageux pour entrer dans les sentimens les plus purs de la charité de Jésus-Christ, pour accomplir son précepte nouveau d'aimer comme il a aimé, et pour persévérer dans la charité par l'éloignement de tant d'occasions de tomber dans l'infidélité.

61. C'est Jésus-Christ luy même qui nous a ramassés dans l'Ordre de saint Bruno, comme dans une école de charité, afin de nous l'y enseigner. Il ne nous a séparés des usages du faux amour du monde, que pour accomplir sur nous le dessein de sa charité, en vous faisant connoître et goûter les consolations du véritable amour de la charité. Ne mettons donc pas d'obstacles à de si grands avantages.

62. Vous y sentirez les effets de la promesse de Jésus-Christ, si vous vous étudiez à honorer la charité comme vous le devez. Sa parole y est engagée, *ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus*, nous viendrons à luy, et nous demeurerons chez luy. Toute la Sainte Trinité viendra à vous pour vous secourir, et elle demeurera chez vous pour

vous consoler et pour vous soutenir. Mais si vous n'avez la charité, quand vous auriez toute la science des anges, et toute la foy des martyrs ; et quand même vous pratiqueriez des austeritez, non seulement de veilles, de silence, et de solitude ; mais aussi de macérations du corps autant sensibles que le feu, vous ne serez rien, et tout cela ne sera pas plus estimé devant Dieu que le rien ; c'est de quoy S. Paul vous avertit.

63. Si vous vous étudiez sur toutes choses à la pratique de la charité, vous connoîtrez que tout ce que vous avez quitté au monde n'est rien en comparaison de la charité ; mais si vous ne vous étudiez pas à la charité, n'attendez guère de consolation intérieure en votre vie, et tenez pour certain que la privation des consolations célestes ne procède souvent dans les monastères que des blessures qu'on fait à la charité ; mais quand la véritable pratique de la charité y abonde, la consolation du Ciel y abonde aussi.

64. Puisque l'intérêt de Dieu, le votre et celui du prochain vous engagent à pratiquer la charité, ayez soin de la conserver envers les autres, suivant la parole du saint Apostre : *Solliciti servare unitatem spiritûs*. Car la charité étant une, et tendant à l'unité, il y va de l'intérêt de la votre de contribuer de tout ce que vous pourrez à l'union des cœurs et des esprits, et pour vous y animer souvenez-vous que Jésus-Christ a tout souffert, a quitté tous ses intérêts, et a fait tout le possible pour la charité. Travaillez sur son exemple ; et soyez résolu de tout supporter, de tout excuser, et de tout pardonner ; et par ce moyen vous serez du nombre des vrais enfans de votre Père céleste qui n'est que charité.

65. Quand nous entendons saint Paul qui nous dit, marchez dans la dilection de la même manière que Jésus-Christ nous a aimez, ne disons point que c'est nous mettre comme le soleil dans les yeux, que de nous donner la charité de Jésus-Christ pour modèle. Quoy qu'elle soit toute divine et inimitable dans sa perfection, il y a divers degrez de perfection dans une même espèce de vertu ; et pourvu que vous suiviez les attraits de sa grâce, et que vous ayiez le même objet, et la même fin dans votre amour, vous aimerez comme luy.

66. Mais Jésus-Christ nous dit bien autre chose quand il dit luy-meme, que nous soyions parfaits comme son Père céleste est parfait. Pouvons-nous donc douter que nous ne le puissions imiter dans sa charité ? C'est la Vérité qui parle, la Sagesse de Dieu qui parle, l'Auteur de la grâce qui parle. La Vérité ne dit rien que de vray ; la Sagesse rien que de sage ; et l'Auteur de la grâce sait ce que nous pouvons avec le secours de sa grâce. Il n'y a donc point moyen de s'en excuser.

67. Personne ne peut s'excuser de devenir humble et doux de cœur, ny d'aimer même ses ennemis. Et si nous voulons nous en rapporter au cœur enflammé de saint Augustin, voici ce que nous en a communiqué par sa plume. *Quelqu'un dira, He ! qui pourra imiter les Martyrs ? Et moy je luy répons que nous pouvons non seulement imiter les Martyrs, mais même le Seigneur des Martyrs avec le secours de sa grâce, si nous le voulons. Écoutez non pas moy, mais notre Seigneur luy-meme qui crie à tout le genre humain : Apprenez de moy que je suis doux et humble de cœur. Écoutez aussi l'Apostre S. Pierre, qui nous exhorte, en nous disant : Jésus-Christ a souffert pour nous, et nous a laissé l'exemple, afin que nous suivions ses vestiges. Saint Paul nous crie tout de même : Soyez les imitateurs de Dieu comme des enfans qui luy estes très chers. Que repondrons-nous à cela, mes frères, et quelle excuse pourrons-nous avoir ? Si quelqu'un vous disoit que nous devons imiter la vertu de la puissance de Dieu, pour lors votre excuse seroit juste, parce que Dieu ne donne point à tous le pouvoir de faire des miracles : mais de mener une vie juste et chaste, et de garder la charité avec tous ; la chose est entre vos mains avec le secours de Dieu. Jésus-Christ ne vous dit pas : Apprenez de moy à ressusciter les morts, à marcher à pied sec sur la mer, il ne vous dit point cela. Mais bien d'apprendre de luy à être doux et humbles de cœur. Il vous dit encore : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, de même que votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mechans. Il vous dit encore : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Et quoy qu'il y ait plusieurs autres choses dans lesquelles nous devons imiter Dieu et les Martyrs, ce sont la néanmois les deux choses principales : être humbles et doux de cœur, et aimer nos ennemis de toutes nos forces. C'est ainsi que parle ce saint Docteur de charité ; et si nous devons aimer de toutes nos forces nos ennemis, comment devons-nous aimer nos frères et nos amis.*

68. Dieu ne commande point des choses impossibles. C'est une verité de foy, que le saint concile de Trente nous enseigne. Mais en commandant, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons point, et il nous assistera pour le pouvoir faire. Ô quel secours ne nous donnera-t-il pas pour accomplir son cher commandement de la charité ? Disons donc avec Moïse : Ce commandement n'est pas loin de vous ; mais il est dans votre cœur et dans vous-memes. L'excellence, la justice, la nécessité et la possibilité de la charité, les désirs et les discours du Maître de la charité nous étant connus, et ses secours ne pouvant point manquer, nous sommes inexcusables si nous ne la pratiquons. He, qu'y a-t-il de plus aimable que le précepte d'aimer ?

69. Pour conclusion de tout cecy, considérons ésus-Christ mourant sur la Croix, et consommant le sacrifice de la charité ; il ne donne point seulement sa vie pour ses amis, mais il souffre une mort violente pour l'amour de tous les hommes bons et méchans. Dans cet état il prie pour ses bourreaux, et il tache d'excuser leur crime par des raisons que l'industrie de charité trouvoit dans elle-même. Qu'avons nous donc à dire après cela ? Si pour un petit déplaisir reçu du prochain, pour un ressentiment, pour un chagrin qui procède de quelque action, ou parole mal digérée ; si pour une aversion qui n'a pour fondement qu'une mauvaise humeur, nous balancions sur l'exercice de la charité cordiale et sincère envers le prochain ; si nous écoutions les sentimens de nos pensées et de nos cœurs déréglés, et si nous suivions leurs mouvemens, nous ne mériterions point le nom de Chrétien, et encore moins celui de Religieux.

**sur la manière de vaquer à l'unique nécessaire,
à l'exemple de la Très Sainte Vierge**

Ces paroles de Jésus-Christ : *il n'y a qu'une chose uniquement nécessaire, Marie a choisi la meilleure part, qui ne luy sera point ôtée*, se disent à l'Evangile de la messe de l'Assomption de la Sainte Vierge, et plusieurs croient qu'on a appliqué cet Evangile à ce jour, à cause de la convenance qui se trouve entre Marthe et l'Eglise, laquelle voyant la sainte et triomphante Marie être enlevée au Ciel, et qu'elle l'abandonne, fait la même plainte que Marthe fit à Jésus-Christ lors qu'elle vit sa sœur Marie assise à ses pieds, attentive à sa parole, et mettant en oubly tout ce qui regardoit le matériel. Mais je croy qu'on peut joindre à cette convenance une autre raison qui est d'une vérité indubitable ; c'est que Marie, Mère de Dieu, a pratiqué dans un degré de perfection absolue ce qui est dit icy du choix de la meilleure part, et de l'application à l'unique nécessaire. Jamais personne n'a mieux pratiqué qu'elle les exercices de la vie contemplative, et jamais personne n'a mieux accordé la vie contemplative avec la vie active. S. François de Sales dit agréablement qu'il luy semble qu'il auroit pu mettre d'accord ces deux sœurs Marthe et Marie, en disant que l'une prit un peu la place de l'autre, et qu'elles se relevassent ainsi tour à tour. Mais la Sainte Vierge a si bien accordé l'une avec l'autre, que jamais l'action ne l'a détournée de la contemplation, ny la contemplation ne l'a retirée de l'action, à laquelle les devoirs de son état et de la charité praticable selon son état, l'avoient engagée. Considérons-la donc dans l'un et dans l'autre exercice, afin d'apprendre sur son exemple à vaquer à l'unique nécessaire, soit en priant, soit en agissant, selon les règles de notre état et de notre profession.

1. L'esprit refûit de produire des raisons qui prouvent la sublimité de la contemplation de la très Sainte Vierge, et son application à Dieu, dont la connoissance et l'amour pratique font l'unique nécessaire. Il suffit de penser qu'il s'agit de Marie choisie de Dieu même pour être sa Mère. Dieu se vouloit donner tout à elle d'une manière inconcevable et ineffable, he, comment auroit-elle pu n'être point aussi toute à luy ?

2. C'étoit une créature qui n'avoit rien d'humain et de terrestre que le corps ; le péché n'avoit jamais eu d'entrée chez elle, ny par origine ny par action ; son âme avoit communiqué à son corps la pureté avec laquelle elle étoit sortie des mains de Dieu. C'étoit donc comme une flamme qui s'élevoit toujours vers le Ciel, et qui ne tenoit à ce bas monde que comme le feu tient au bois, et jusqu'à ce que la matière qui le retient soit consumée.

3. Elle étoit un vaisseau d'élection, non seulement comme saint Paul pour porter le Nom de Jésus-Christ devant les roys et les nations du monde ; mais pour porter Dieu même dans son sein. Son âme étoit remplie de grâce, et son corps remply de Dieu. Une âme en cet état que Dieu occupoit entièrement, remplie de la connoissance de l'amour et du goût de la suavité de Dieu, pouvoit-elle être retirée un moment de son attention à Dieu et de son application à l'unique nécessaire.

4. Elle est pleine du Seigneur, elle ne se réjouit qu'au Seigneur, ainsi qu'elle le dit dans son cantique ; elle pouvoit donc dire avec bien plus de raison que saint Paul : *Je vis, mais ce n'est pas moy, c'est Dieu qui vit en moy*. Et si les paroles de Jésus-Christ tenoient Magdelaine si occupée de Dieu, qu'elle oublioit les devoirs les plus pressans de la famille, que pensons-nous que le Verbe divin Jésus-Christ, Dieu et homme, qui occupoit et remplissoit la céleste Marie, opéroit dans elle !

5. Je dis que c'étoit un miracle continuel que la Sainte Vierge ainsi occupée et remplie de Dieu, put vaquer à l'action. N'avons-nous pas veû dans sainte Thérèse, et dans tant d'autres saintes âmes, que les veûes que Dieu leur donnoit dans leur contemplation, les mettoient dans le ravissement, qui les privoit même de l'usage de leurs sens. He, y a-t-il jamais eu sainte qui ait approché de Dieu et qui ait reçu des impressions de grâce comme nôtre céleste Marie ? Dieu dit à Moïse, qu'un homme ne le peut voir, et demeurer en vie ; cela s'est néanmoins accompli en quelque manière dans Marie, et elle n'en est pas morte. C'est donc un miracle.

6. Son état de contemplation est comme un soleil qui nous ébloui ; réjouissons-nous avec elle de ses perfections et de ses grâces. Mais en voyant ce que la grâce de Dieu a opéré dans elle, honorons comme nous devons la vocation de Dieu, qui nous a appelés à la part de Marie, et demandons-luy son secours pour apprendre à y bien vaquer selon son exemple, et accorder nos actions avec l'attention à Dieu, si ce n'est comme elle, du moins d'une manière proportionnée à notre portée.

7. Si nous en voulons croire S. Denis l'Aréopagite qui assista à sa mort, il nous dira que si la foy ne luy eut enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu, il auroit pris cette créature pour une Divinité. He, que pouvoit-il voir pour lors dans cette fille et mère mourante, sinon une contenance modeste et des regards si saints, qu'il sembloit que des rayons de la Divinité sortoient de ses yeux ? Qu'est-ce donc que ce pouvoit être de voir cette sainte et céleste créature faire ses actions pendant sa vie ?

8. Suivons-la dans quelques-unes de ses actions pour la considérer, et commençons par ce quelle fit quand l'Ange luy vint annoncer de la part de Dieu qu'il la choisissoit pour être sa Mère. Pesez mot à mot ce que nous disons tous les jours dans les leçons de ses Matines, et vous y verrez une modestie, et une pudeur virginale qui se trouble à la veûe d'un homme, mais qui dès qu'elle connoît que c'est un ange, revient à soy avec une présence d'esprit et une prudence admirable, qui interroge, qui entend la réponse qu'on luy donne, qui délibère, et qui s'abandonne à la volonté

et aux opérations de Dieu en qualité de sa très-humble servante. Quand vous aurez bien considéré sa conduite et ses paroles dans cette action, vous pourrez vous servir des paroles d'acclamation que le peuple donnoit à Hérode, et dire : *Ce sont les paroles d'un Dieu, et non point d'un homme*, sans crainte d'encourir le même châtement que l'orgueil de cet homme luy attira. Ce n'est point une fille qui parle, c'est Dieu dont elle est remplie, qui parle par sa bouche.

9. Si nous la considérons dans l'exercice de sa visitation au temple, où elle retrouva son Fils ; aux noces de Cana, et partout ailleurs, la modestie, l'humilité, la sagesse, la confiance, la simplicité qu'elle exerce dans ses actions et dans ses paroles nous raviront le cœur, et nous feront dire ces mêmes paroles : *ce sont des paroles divines et non point humaines*.

10. En quelque lieu et en quelque état que nous la considérions, nous trouverons tant de sagesse, tant de prudence, tant d'exactitude, et tant d'éloignement de toute superfluité dans toutes ses actions, qu'il semble qu'elle soit toute appliquée à l'action, tant elle la fait d'une manière accomplie et parfaite. Peut-on donc mieux accomplir ce que Marie pratiquoit aux pieds de notre Seigneur, et ce que Marthe devoit faire ? Et peut-on plus parfaitement accorder la vie active avec la contemplative ?

11. Mais de quels moyens s'est servie cette sainte et admirable créature pour demeurer attachée à Dieu par la contemplation sans en être retirée par l'action ? Elle s'est servie de la séparation du monde dans une vie retirée et cachée, de la solitude et du silence ; en un mot des mêmes moyens que l'institut de l'Ordre vous fournit. Vous la devez donc regarder non seulement comme votre dame, votre protectrice, et votre reine, mais aussi comme votre fondatrice.

12. Elle s'est séparée du monde pour vivre dans la pratique de la solitude et du silence. La fête de la Présentation que nous célébrons, fait une preuve qu'elle fut consacrée à Dieu dès sa tendre enfance, et ce fut plus par son choix, que par la dévotion de ses parens, qu'elle fut mise au nombre de ces vierges qui vivoient pour lors renfermées et comme cachées dans le temple, séparées du monde, et toutes occupées au culte divin.

13. Voilà l'original de votre profession chartreuse, que la céleste Marie vous donne dans elle-même, et sur lequel vous devez former votre copie. L'ange, dit saint Ambroise, l'a trouvée dans sa maison, *in penetralibus sine comite*, cela veut dire non seulement seule, mais dans le lieu le plus retiré de sa maison, de peur que quelqu'un n'interrompit son application et son attention à Dieu. Les entretiens superflus sont autant importuns aux âmes élevées, comme l'étoit celle de Marie, que le bruit l'est à ceux qui ont bien envie de dormir.

14. Elle ne s'estimoit jamais moins seule, que quand elle étoit seule, et l'ange *Gabriel*, dit ce S. Docteur, *la trouva où il avoit coutume de l'aller voir. Si Marie a eu peur en entendant la salutation de l'ange, c'est parce qu'il avoit la figure d'un homme ; mais dès qu'elle s'entendit appeler par son nom, elle le reconnût ; elle s'est effarée de voir un homme, mais non point de voir un ange*.

15. Le silence est le compagnon inséparable de la solitude, mais la Sainte Vierge le gardoit en toutes occasions, ne parlant que peu lors qu'il falloit parler, en sorte que dans tout l'Evangile il n'est fait mention que de sept fois qu'elle a parlé ; deux fois avec l'ange qui luy annonçoit le mystère de l'Incarnation : la première fois en l'interrogeant, la seconde en donnant son consentement. Deux fois avec sainte Elisabeth : la première en la saluant, la seconde en prononçant son *Magnificat*. Sa salutation fut courte, mais son Cantique fut long, car son cœur se dilatoit quand il étoit question de louer Dieu, et sa bouche parloit de l'abondance du cœur. Elle a parlé deux fois à son Fils : une fois dans le temple, en luy faisant un reproche amoureux de l'affliction qu'il luy avoit causée, et une autre fois aux noces de Cana, où elle dit seulement : *ils n'ont point de vin*. Et enfin la septième fois elle parla aux serviteurs de la noce, en disant : *Faites tout ce qu'il vous dira*. Nous ne trouverons que le nécessaire dans toutes ces paroles, et nous verrons la forme du silence vertueux, qui ne parle que quand il faut parler, autant qu'il est nécessaire de parler, et en la manière qu'on doit parler.

16. Notre céleste Marie Mère de Dieu a joint à la solitude et au silence la vie cachée d'une manière admirable. Où trouve-t-on qu'elle ait jamais rien fait qui tendit à la distinguer des autres, à luy attirer de l'estime, ou à faire voir qu'il y avoit quelque chose de grand caché dans elle ? Au contraire elle a taché de cacher tous les miracles qui étoient renfermez dans sa personne ; elle les connoissoit, mais elle ne les a confessés que lors que sainte Elisabeth luy fit connoître que Dieu les luy avoit révélés. S. Joseph étoit dans le soupçon au sujet de sa grossesse, elle a tout abandonné à la Providence, sans déclarer le mystère ; il a fallu qu'un ange fit connoître à S. Joseph sa sainteté en luy déclarant son innocence. Elle étoit une Mère vierge, et elle l'a caché sous le voile de la Purification, qu'elle a observée comme une femme du commun. C'est ainsi que cette sainte âme occupée de Dieu, attentive à cet unique nécessaire, cachoit tout sous le voile de l'humilité, afin que ne se détournant jamais de Dieu le moins du monde pour paroître aux yeux des créatures, son humilité attirât aussi sans discontinuation les regards de Dieu sur elle, et c'est de quoy elle se glorifie saintement dans son Cantique, en disant qu'il a regardé l'humilité de sa servante. Que l'âme est heureuse qui s'étudie à se cacher comme Marie, et qui provoque ainsi Dieu à la regarder des yeux de sa complaisance.

17. Mais qu'a-t-elle fait du vivant de son Fils lors qu'il éclatoit en miracles, qu'il manifestoit ainsi sa gloire, et que chacun la connoissoit pour sa Mère ? On ne dit rien de Marie dans l'Evangile ; elle demeure toujours cachée dans le secret de la face du Seigneur, et on ne parle non plus d'elle, que si elle n'étoit rien. Il luy suffit d'être connue de Dieu, et d'être unie à luy. L'âme qui connoit et aime vraiment Dieu, a répugnance d'être connue des créatures ; pourvu que Dieu son unique bien-aimé et son unique nécessaire soit connu et aimé, il luy suffit.

18. Après la mort et la glorieuse résurrection de son Fils, dit-elle quelque chose des entretiens qu'elle a eus avec ce divin Fils ressuscité ? Fait-on mention d'elle entre les témoins de sa résurrection ? On parle des autres femmes, mais on ne dit mot d'elle. On écrit les actes des Apôtres, parle-t-on des actions de Marie ? On en parle une seule fois, et on dit seulement que les Apôtres et les fidèles étoient persévérans dans l'oraison avec Marie Mère de Jésus ; on dit son nom et

sa qualité, et voilà tout. Ô sainte vie cachée, que vous trouvez d'attraits à demeurer cachée dans Dieu avec Jésus-Christ, puisque vous choisissez plutôt d'être estimée comme morte, que de vous montrer aux yeux des hommes ! Vous avez bien raison, puisque de se détourner de Dieu pour regarder l'humain, c'est quitter tout pour prendre le rien.

19. Et pourquoi le S. Esprit qui étoit l'époux de Marie, a-t-il permis que son épouse ait été ainsi traitée ? hé, pourquoi cette sainte épouse s'est-elle ainsi gouvernée ? L'humain n'est point comparable au divin. L'épouse honoroit ainsi son divin époux ; elle entroit dans ses intentions, et le divin époux nous vouloit faire connoître par là que l'union de Marie avec lui, et l'exercice de sa contemplation étoient si relevés et si continuels, qu'elle eut voulu pouvoir se rendre invisible aux yeux des créatures mortelles, comme Dieu l'est, et il vouloit aussi enseigner à toutes les filles de l'école de Marie, que c'est par la vie cachée et humble qu'on s'élève à Dieu, et qu'on s'unit à lui ; qu'on s'applique bien à vaquer à l'unique nécessaire, et qu'on apprend à faire ses actions avec sagesse et sans dissipation, à l'exemple de Marie Mère de Dieu.

20. Ô si nous pouvions voir de quelle manière cette sainte Mère de Dieu se comportoit dans toutes ses actions, faisant tout le petit ménage de sa famille de ses propres mains ; étant elle-même la maîtresse et la servante ; étant dans le voyage et dans l'étable de Bethléem où elle fit ses couches, et dans celui de la fuite en Égypte ! Si nous la voyions dans l'occupation de la nourriture et l'éducation du Fils de Dieu, des soins qu'elle prenoit de saint Joseph, et de tout le nécessaire de la famille, nous serions ravis en admiration, de voir cette sainte Mère vierge, femme et fille tout ensemble, agir comme si la Divinité s'étoit déguisée sous la forme d'une fille ; et aussi son dévot S. Ambroise dit, que sa manière d'agir étoit si sainte et si sage, qu'elle ne faisoit point une démarche de son corps qu'elle ne montât d'un degré dans la vertu, *ita ut non gradum figeret quin potius gradum virtutis attolleret*.

21. Il n'y a que vos grands dévots, ô sainte Mère de Dieu, et des âmes épurées qui méritent d'avoir part à ces merveilles ; et la seule impression qui s'en fait dans leurs esprits les ravit en admiration. Faut-il donc s'étonner si les anges et les filles de la céleste Jérusalem, c'est à dire toutes les âmes bienheureuses, expriment trois fois leur étonnement et leur admiration dans le Cantique des Cantiques par des paroles mystérieuses qui conviennent à la naissance, à la vie, et à la mort de la très-sainte Mère de Dieu. C'est elle que l'Epoux appelle la bien-aimée, l'immaculée, la toute belle, la colombe, la parfaite, l'épouse, la sœur, et l'unique aimée pardessus toutes les autres ; car ce sont les termes dont son Epoux et son Fils se servent dans ce Cantique.

22. Dans les premières paroles de leur admiration, ils disent : *Qui est celle-là qui se lève comme l'aurore naissante, belle comme la lune, choisie comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille ?* Ils considèrent icy cette incomparable Vierge dans sa naissance, où elle a paru comme une aurore, puis qu'elle a été comme la fin de la nuit qui avoit précédée, et le commencement du jour éternel qu'elle devoit concevoir et enfanter au monde. Belle comme la lune, puis qu'elle sert à tempérer et à rendre agréable aux pauvres enfants d'Adam l'obscurité de la nuit de cette vie, à consoler et réjouir ceux qui marchent dans les ténèbres. Comparée à bon droit à la lune, qui recevant sa lumière du soleil, nous le représente dans la nuit, nous communique ses influences, et nous rend ses rayons supportables. Elle est choisie comme le soleil ; car de même que cet astre excelle par dessus tous les autres, tout de même Marie a été choisie de Dieu pour être unique en son espèce et élevée par dessus toutes les créatures. Enfin elle paroît aux Filles de Jérusalem comme une armée rangée en bataille. Sa naissance immaculée, ses grâces, ses vertus et ses mérites sont icy représentés comme des escadrons bien rangez, qui donnent de la terreur au Prince des ténèbres, dont la domination devoit être détruite par l'entremise de Marie. Joignons nos congratulations aux admirations de ces saintes âmes ; regardons cette Aurore qui nous conduit au jour et au Soleil ; suivons-là en la prenant pour la guide de notre vie, et mettons nous sous la protection de celle qui est ainsi terrible à nos ennemis.

23. Dans la seconde parole d'admiration, ces filles de Jérusalem disent : *Qui est celle-là qui monte dans le désert comme une petite verge de fumée qui sort de la myrrhe, de l'encens, et de toutes les poudres de senteur dont se servent les parfumeurs.* Elles voient icy Marie dans sa vie, pendant laquelle sa sainte âme a fait monter vers le ciel sans aucune interruption, la douce exhalaison de ses vertus, qui composoit cette verge de fumée, de sa pureté dont la myrrhe est le symbole, de sa dévotion représentée par l'encens, et de toutes ses autres vertus qui répandoient partout la suavité du bon exemple, comme les poudres de senteur répandent leur odeur quand elles sont allumées par le feu. La charité incomparable du cœur de Marie étoit le feu qui enflamoit les parfums de ses vertus et de ses oraisons, dont la fumée montoit jusqu'au trône de Dieu, et on peut dire, d'une manière qui lui a ravi le cœur, puis qu'il est venu habiter dans son sein. Mais remarquons que c'est du désert et par le désert que ces filles de Jérusalem voient sortir toutes ces merveilles ; ce qui nous marque l'abstraction des créatures, la solitude, le silence, et la vie cachée de la céleste Marie, qui s'étoit ainsi fait du monde un désert pour vaquer à Dieu et à l'unique nécessaire. Joignons aux admirations de ces saintes âmes nos désirs et nos résolutions, de suivre Marie, et de nous servir des moyens que notre état nous fournit pour l'imiter, en nous composant comme elle un désert intérieur qu'elle portoit partout, et l'imiter dans son application à l'unique nécessaire. Que nous considérions le monde comme une prison, et la solitude comme un Paradis.

24. Enfin dans leurs troisièmes paroles d'admiration elles disent : *Qui est celle-là qui monte par le désert comblée de délices, et appuyée sur son Bien-Aimé ;* elles voient icy Marie Mère de Dieu dans sa mort, et dans sa glorieuse Assomption. Ce bien-aimé est son propre Fils, qui lui sert icy comme de chevalier d'honneur dans son triomphe. Ce Fils est Dieu tout puissant. Nous ne pouvons point douter qu'un si bon et si puissant Fils n'ait honoré le triomphe de sa Mère d'une manière convenable à sa puissance, à son amour envers sa Mère, et au mérite de sa Mère, et par conséquent il faut dire avec S. Bernard : *Qui pourra expliquer la génération du Verbe divin, et l'Assomption de Marie ? personne ; car l'une et l'autre sont ineffables.* Remarquez que c'est du désert qu'on voit monter en triomphe la

céleste Marie ; ce qui nous fait connoître que le monde a été toujours un désert pour elle jusqu'à la mort, et que ny le triomphe, ny les trophées de la Résurrection de son Fils qu'elle voyoit éclater de son vivant par tant de miracles et par tant de conversions, n'ont été capables de la retirer de son désert, de sa vie cachée, humble, modeste, séparée du commerce du monde, où elle ne vivoit que de la contemplation des choses divines, ou pour mieux dire, elle ne vivoit point, mais c'étoit Dieu qui vivoit dans elle.

25. Joignons à l'admiration de ces saintes âmes nos soupirs et nos désirs de voir un jour cette admirable Reine du ciel dans sa gloire. Mais appliquons nous à considérer ce qui nous regarde et ce que nous avons à faire pour y parvenir. Disons luy ces paroles du Cantique : *Tirez-nous après vous* ; mais proposons-nous en même temps de mettre en pratique les paroles qui suivent : *Nous courrons après l'odeur de vos parfums*, c'est à dire, nous imiterons les exemples de votre vie.

26. Les règles de notre profession, et l'esprit de notre Institut nous y engagent, et ils nous en fournissent les moyens les plus convenables. N'y sommes-nous point appelez, reçus et instruits pour vaquer aux exercices de Marie ? Mais bien plus nous pouvons dire que la vie de la très sainte Mère de Dieu est le modèle sur lequel S. Bruno a formé les règles de la nôtre.

27. Notre S. Instituteur n'a fuy le monde ne s'est retiré dans sa solitude, que pour mieux écouter parler Dieu dans son intérieur, en s'éloignant du bruit des créatures à l'exemple de la céleste Marie. C'est là où il a appris à éloigner de son esprit le tumulte des impressions que les objets de vanité y forment ; c'est là où il s'est disposé à recevoir les connoissances et les impressions de la grâce par le détachement des choses de la terre ; c'est là où il s'est mis en état d'être plus attentif à Dieu, et de contempler les choses célestes, en s'étudiant à jeter dans l'oubli les terrestres ; et c'est sur l'exemple de la Maistresse et du Disciple que nous devons former notre conduite dans l'état de séparation du monde et de solitude que nous avons embrassé.

28. C'est sur l'exemple de Marie que nous devons former nos intentions et notre étude au détachement des créatures, pour nous attacher uniquement à Dieu, et à l'oubly des choses du monde, pour pouvoir n'appliquer nos soins et nos pensées qu'à l'unique nécessaire. Hé, de quoy nous serviroit notre retraite, si nous y laissions occuper nos esprits des désirs et des pensées des choses du monde ? Ce seroit être de corps sur le chemin de la terre promise, et être de cœur en Egypte. L'âme ne peut jouir d'aucun repos ny d'aucun contentement, se trouvant entre deux choses si opposées l'une à l'autre.

29. C'est sur le silence de Marie que S. Bruno a formé le sien, afin d'apprendre à ne parler que comme elle, c'est à dire, quand il est besoin, autant qu'il est besoin, et en la manière qu'il faut parler, et afin de se disposer à son exemple à écouter parler Jésus-Christ pour se remplir de ses célestes instructions. C'est aussi sur le silence de la Maistresse et du Disciple que nous devons former la fin et la pratique du nôtre, afin de nous disposer comme Marie à goûter combien Dieu est suave, et combien sa parole intérieure est vive et efficace, pénétrante et consolante. Ce seroit peu de chose de garder le silence par la nécessité où nous engage notre état, il ne nous serviroit qu'à éviter des paroles oyseuses ; mais si nous avons en veüe de nous servir du silence afin de nous rendre plus attentifs à la parole intérieure de Dieu, de nous élever et de nous unir à luy, nous participerons par notre silence au trésor de Marie où étoit son cœur.

30. C'est enfin sur la vie humble et cachée de Marie que notre S. Instituteur a formé la sienne, et qu'il a renoncé à tout ce qui peut attirer après soy de l'éclat et l'applaudissement des hommes, pour ne vivre qu'à Dieu seul. C'est d'elle qu'il a appris la manière de se cacher dans le secret de la face du Seigneur, pour ne quitter jamais le respect de sa présence, et pour être préservé des impressions du mauvais air de la vanité. Ayions donc toujours devant les yeux l'exemple de Marie, qui a voulu même que les secrétaires de son Fils la missent comme en oubly dans les Actes des Apostres, et ne souhaitons point de nous attirer l'estime ou l'attache d'aucune créature. Suivons les règles que son fidèle Disciple nous a données, qui ne tendent qu'à nous faire bien chercher et trouver le secret de la face du Seigneur, et qu'a nous y tenir renfermez, afin de ne point éprouver les dangers et les pertes qui se rencontrent en sortant de ce divin secret pour respirer si peu que ce soit l'air de la vanité du monde.

31. Puisqu'il n'y a au ciel et en la terre, dans la vie, dans la mort, dans l'éternité qu'un unique nécessaire ; puisque c'est Marie la très sainte Mère de Dieu qui est la souveraine Maistresse dans l'art d'y bien vaquer ; attachez-vous à ses exemples et aux instructions de votre Instituteur, qui a appris d'elle tout ce qu'il vous enseigne ; et moyennant cela vous chercherez bien, et vous trouverez heureusement cet unique uniquement nécessaire.

32. Adressez vous donc à la très sainte Vierge non seulement comme à votre protectrice, mais comme à votre institutrice, et dites luy du fond du cœur ces paroles du Cantique : *Ô très sainte Mère de Dieu, tirez nous après vous*. Ce sont vos enfants, vos disciples, vos sujètes, vos Religieuses qui crient à vous et qui vous prient de les tirer après vous par les liens de votre incomparable charité, et par le pouvoir que vous avez auprès de Dieu, qui s'estan fait votre Fils, vous a rendu obéissance comme un bon fils à sa chère mère. C'est l'odeur de vos parfums qui luy a ravy le Cœur et qui l'a attiré dans votre sein, afin de se faire à votre image et ressemblance, et cette même odeur nous ravit en admiration, etc.

33. Dites luy que c'est elle qui vous a fait Chartreuse, puisque c'est sous ses auspices, et sur ses exemples que votre Institut a esté formé, soutenu, conservé, et qu'il luy plaise de vous tirer après elle d'une manière à ne souffrir jamais que vous vous en écartiez. Que l'odeur du bon exemple que vous devez donner à l'Eglise de son Fils ne dégénère jamais de celui de ses vertus, et ne soit jamais déshonoré par quelque mauvais exemple de dérèglement ou de relâchement dans votre conduite.

34. Priez-la de se souvenir de ce que dit son grand dévot saint Bernard en la considérant couverte du soleil et

ayant la lune sous ses pieds, qu'elle ouvre son sein de miséricorde à tous, et que chacun reçoit des bienfaits de sa plénitude de grâce : le captif la délivrance, le malade la guérison, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste l'accroissement de grâce, et l'Ange de la joye ; bref la Sainte Trinité une grande gloire, et la Personne du Fils la substance de notre chair humaine ; en sorte que tout se ressent de la chaleur de sa charité.

35. Demandez et espérez d'elle les secours de sa singulière protection, pour honorer comme vous le devez, la part de Marie que vous avez choisie, pour bien vaquer, à son exemple, à l'unique nécessaire, et pour jouir avec Marie de ce que possède Marie, qui ne luy sera jamais ôté.

**sur les avantages de la solitude, à laquelle notre état nous engage,
et les moyens qu'elle fournit pour ben vaquer à l'unique nécessaire**

Rien ne se peut dire de plus touchant sur ce sujet, que ce que nous en dit notre Révérend P. Guigues. C'est pourquoi je commencerai par vous rapporter icy mot à mot ses paroles. C'est donc ainsi qu'il parle.

1. « Vous voyez dans le vieux Testament, et surtout dans le Nouveau, que Dieu a révélé presque tous ses secrets les plus grands et les plus particuliers à ses serviteurs lorsqu'il étoient seuls, et non pas au milieu de la foule et du bruit ; et que s'ils ont voulu méditer plus subtilement, ou prier avec plus de liberté ou s'élever en esprit au dessus des choses de la terre, ils ont presque tous évité les empêchemens que donne la compagnie des hommes, et recherché les commodités de la solitude.

2. « Et afin de prouver par quelques exemples ce que nous venons d'avancer ; c'est par ces motifs qu'Isaac alla seul méditer dans un champ ; car il faut croire que ce fut moins par hasard que par coutume qu'il le fit ; et que Jacob ayant envoyé tous les siens devant lui, et étant demeuré seul, a eu le bonheur de voir Dieu face à face, lequel après avoir changé son nom en un plus glorieux, lui donna encore sa divine bénédiction. De sorte qu'il gagna plus en un moment étant seul, qu'il n'avoit fait pendant toute sa vie étant accompagné.

3. « L'Ecriture nous apprend aussi, quel amour eurent pour la solitude Moïse, Elie et Elisée ; combien ils entrèrent avant par ce moyen dans la communication des secrets de Dieu, et en combien de manières ils furent exposez à de continuel dangers parmi les hommes, et comment au contraire ils furent visitez de Dieu dans la retraite.

4. « Jérémie pénétré des menaces de Dieu, étoit seul lorsqu'il le prioit de donner à sa teste une source d'eau, et de faire couler de ses yeux une fontaine de larmes pour pleurer les morts de son peuple, et qu'il lui demandoit un lieu propre à se dévoiler tout entier à une si sainte occupation : Qui me donnera dans la solitude, disoit-il, une retraite de voyageurs ? comme s'il n'avoit pas eû la liberty de pleurer au milieu d'une ville ; mais il vouloit montrer par là combien la société des hommes met d'empêchement au don des larmes. Le même Jérémie après avoir dit qu'il est avantageux d'attendre le salut de Dieu dans le silence, à quoy la solitude peut extrêmement contribuer, dit aussitôt : Qu'heureux est l'homme qui dès sa tendre jeunesse a porté le joug du Seigneur ! et c'est en cela qu'il nous console extrêmement nous qui avons presque tous embrassé cet état dès notre jeunesse. Mais il ajoute encore par dessus toutes ces choses, et dit qu'il demeurera solitaire et se taira, parce qu'il s'élèvera au dessus de lui-même ; exprimant par le repos, la solitude, le silence, et l'amour des choses célestes, presque tous les avantages de notre profession.

5. « Il découvre ensuite les effets que l'amour de ces choses produit dans celui qui s'y applique, lorsqu'il dit : Il tendra la joue à celui qui le frappera, il sera rassasié d'opprobres ; nous proposant dans le premier de ces effets, l'exemple d'une extrême patience ; et dans l'autre un modèle d'une parfaite humilité.

6. « Saint Jean-Baptiste même, a qui le Sauveur a donné cet éloge, qu'entre les enfans des femmes il n'y en a point eu de plus grand que lui, nous montre évidemment ce que la solitude donne d'assistance, et apporte d'utilité. Il ne se repose pas sur les divins oracles qui avoient prédit qu'il seroit remply du Saint Esprit dès le ventre de sa mère, et qu'il devoit marcher devant notre Seigneur Jésus-Christ dans l'esprit et dans la vertu d'Elie : il ne se repose ny sur les miracles de sa naissance, ny sur la sainteté de ses parents ; il fuit la compagnie des hommes, parce qu'il la croit dangereuse ; il recherche les lieux inhabitez et solitaires, les estimant plus sûrs ; et il n'est point exposé à la mort, ny aux périls tandis qu'il demeure seul dans un désert. Or combien il y acquit de mérite et de vertu ; c'est ce que le baptême de Jésus-Christ, et une généreuse mort endurée pour la justice ont fait assez connoître ; car ce fut dans la solitude qu'il devint digne de laver seul dans les eaux du baptême Celui qui a lavé tous les hommes dans son Sang, et qu'il apprit à ne fuir ny les prisons, ny la mort même pour la défense de la vérité.

7. « Enfin Jésus-Christ notre Dieu et notre Seigneur, dont la vertu ne pouvoit trouver de secours dans la solitude, ny d'obstacles parmi le monde, a voulu pour nous instruire par son exemple, être éprouvé dans le désert par des tentations, et par des jeunes avant que de commencer à prêcher. L'Ecriture rapporte que s'étant séparé de ses Disciples, il alla seul prier sur une montagne ; et que le moment de sa Passion approchant, il quitta ses Apôtres pour aller seul faire oraison ; nous insinuant principalement par cet exemple, combien la solitude est favorable à la prière, puis qu'il ne veut pas prier en compagnie même de ses Apôtres. Et pour ne passer pas icy sous silence un mystère qui mérite toute notre attention ; ce même Seigneur et Sauveur des hommes a daigné nous donner en sa Personne un vivant et illustre modèle de notre Institut, en s'occupant à l'oraison et à des exercices intérieurs pendant qu'il étoit seul dans le désert, en y mortifiant son corps par le jeûne, les veilles, et les autres fruits de la pénitence ; et y demeurant victorieux des tentations, et du démon avec des armes spirituelles.

8. « Après cela considérez vous-mêmes combien ces saints et vénérables PP. Paul, Antoine, Hilarion, Benoit, et tant d'autres dont il seroit impossible de rapporter le nombre, ont fait progrez dans les choses de l'esprit au milieu de la solitude, et vous trouverez que rien ne peut faire plus facilement goûter la douceur des psalmodies, l'amour de la lecture, la ferveur de la prière, la subtilité des méditations, les ravissements des contemplations, l'épanchement et l'abondance des larmes, que la pratique de la solitude. »

Ce sont jusqu'icy les paroles du R. P. Guigues. Mais nous allons considérer encore la même chose, en la

prenant de plus haut et dans son principe.

9. On a pris l'usage de mettre en bas de l'image de SI Bruno ces paroles de David : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* ; voilà que je me suis éloigné en fuyant, et j'ay demeuré dans la solitude. Ces paroles sont devenues comme sa devise, et elle luy est convenablement appliquée ; car les attraites de la grâce, et les exemples que le R. P. Guignes rapporte dans l'usage de la vie solitaire l'avoient pressé de les mettre en pratique, en s'éloignant des mauvais exemples et des affections du monde, en fuyant les conversations inutiles des hommes, et en établissant sa demeure dans la solitude du désert de Chartreuse. C'est là où il a fait une prédication d'exemple pour attirer de bonnes âmes à se retirer des dangers de perdre leur salut, par le moyen du secret de la solitude. Nous devons donc le considérer comme un guide que Dieu nous a donné pour nous conduire dans la solitude.

10. Il y est devenu un sage et expérimenté directeur de la vie solitaire ; et si nous voulons bien apprendre de luy la manière de pratiquer la vie solitaire, de soutenir celle que nous avons embrassée dans son Ordre, et d'en bien profiter, comme il a profité de la sienne, jusqu'à devenir saint, pensons que ce grand Saint nous prononce de sa bouche les paroles de David qui se lisent au bas de son image, et qu'il s'en sert pour nous montrer en peu de mots tout le secret de notre conduite dans la vie solitaire, qui consiste :

1. à s'éloigner encore plus de cœur, que de corps de toutes les vanitez du monde ;
2. à fuir l'oisiveté et les entretiens superflus des hommes ;
3. et à demeurer en solitude selon les règles de notre profession, afin de nous en former une sainte habitude par

l'usage.

11. Dieu est le premier solitaire ; car il est seul en toutes manières. Il est seul par nature ; et l'impossibilité qu'il y ait plusieurs Dieux est si évidente, qu'on ne peut rien alléguer au contraire sans blasphémer contre la foy, et sans faire violence à la raison. L'existence des trois adorables Personnes de la très Sainte Trinité n'empêche pas cette solitude ; au contraire elle nous montre qu'elle est son occupation par la génération du Fils, et la procession du Saint Esprit, dont la première se fait par l'action de l'entendement ; et la seconde par celle de la volonté. Cette production est très intime et très solitaire, puisque les créatures n'y ont aucune part, et qu'il est impossible qu'elles y participent, y ayant une disproportion infinie entre le créé et l'incrée. Nous trouverons donc dans l'Essence divine le modèle de la solitude que le Prophète David a proposée et que S. Bruno a réduite en pratique habituelle par l'éloignement, par la fuite, et par la demeure dans la solitude. Car dans celle de Dieu ces trois choses s'y rencontrent.

l'éloignement des créatures, qui considérée en elles-mêmes, sont absolument séparées de sa nature.

la fuite de l'oisiveté, par la production d'un acte continue, qui ne finira jamais, qui ne sera jamais interrompu dans sa génération du Fils et dans la procession du S. Esprit, et qui sera pendant toute l'éternité l'occupation de la solitude divine.

et la demeure dans cette solitude sans jamais en sortir. Car tout ce que Dieu fait au dehors, il le fait sans sortir hors de luy, et sans désister un moment de son application solitaire.

12. Il est seul dans la domination et dans la puissance, et rien ne peut interrompre cette solitude par résistance ou par violence. Il est seul par opération ; puisque rien ne se fait au ciel et en la terre qu'il ne le fasse, *operator omnia in omnibus*. Et enfin il est seul dans ses secours, sans que pas une des créatures en puisse trouver dans elle-même hors de luy. *Sans moy*, dit le Fils de Dieu, *vous ne pouvez rien faire*. Ouy, mon Dieu, il est vrai, sans aucune exception, je le confesse ; et si au lieu de chercher tout auprès de vous, et d'attendre tout de vous j'ai recours à moy-même, la faiblesse que j'y rencontreray servira de punition à ma superbe, en me faisant tomber plus bas qu'auparavant. et la convaincra d'extravagance. Vous estes le seul qui gouvernez tout, qui opérez tout, et qui disposez de tout selon le conseil de votre volonté : et j'avoue que si ma conduite et ma volonté ne dépendent absolument de la vôtre pour recevoir avec respect et fidélité les impressions de ses mouvements, et pour luy être entièrement soumis, je prendray insensiblement le chemin de l'aveuglement dans mes pensées et dans mes désirs, et je ne mériteray pas que vous me préserviez de tomber dans le précipice de mes passions, où il me conduira.

13. Vous estes le solitaire par excellence, et votre solitude m'est bien avantageuse, puisque c'est d'elle que je reçois toutes choses, et que vous m'apprenez par L'exercice de votre adorable solitude, et par votre état solitaire, à aimer celui auquel vous m'avez fait la grâce de m'appeler, et à vous imiter par une fêdèle application à bien entendre, et à bien vouloir. Mais pour cela, ô mon Dieu, il faut donc que mon entendement et ma volonté soient attentifs à vous et qu'ils vous soient soumis, comme un écolier l'est à son maître. Faites m'en la grâce, etc.

14. je dis de plus qu'il est aisé de connoître que c'est une nécessité à Dieu d'être solitaire ; car s'il ne peut changer étant Dieu ; s'il agit dans un degré de perfection infinie ; s'il est le seul incrée sans que les créatures puissent jamais participer à cette qualité, il ne peut jamais agir que comme solitaire.

15 De là nous pouvons découvrir un petit mystère de l'état de l'homme, et connoître d'où vient qu'il a tant besoin de solitude pour pouvoir se bien servir de sa raison. Je dis que cette nécessité est un des caractères de la ressemblance de Dieu, un moyen qu'il a voulu établir pour engager l'homme à rentrer dans soy-même, afin d'imiter la façon d'opérer de Dieu, et de produire devant ses yeux des exercices de solitude qui ayent du rapport avec ceux qu'il fait luy-même dans la sienne. Ô Seigneur mon Dieu, si je pouvois bien vous ressembler en cela, et me trouver seul comme vous et avec vous sans mélange d'attache et d'affections à autre chose, que je serois heureux !

16. C'est donc une nécessité à Dieu d'être solitaire, et d'agir en solitaire. Mais Il est aisé de nous convaincre, que la solitude nous est aussi fort nécessaire pour trois choses qui renferment tout ; à savoir :

1. Pour apprendre à bien user de notre raison.

2. Pour bien travailler à notre salut qui est l'unique moyen de vaquer à l'unique nécessaire.

3. et enfin pour parvenir dès cette vie à la sainte union de nos âmes avec Dieu qui est l'unique nécessaire.

Si cela est ainsi et que nous voulions nous attacher à l'unique nécessaire, et le désirer comme nous le devons : combien devons-nous aimer et honorer les saintes pratiques de la vie solitaire ? combien devons-nous nous servir volontiers de la nécessité de la pratiquer, à laquelle nous nous sommes engagés par état, puisque la nécessité est heureuse qui nous pousse à quelque chose de meilleur, et que celle-ci nous fournit un puissant moyen pour paroître agréablement devant les yeux de notre Père céleste avec la ressemblance de solitaire et pour mieux converser avec lui. Venons-en à présent à la preuve.

Pour les choses purement raisonnables

17. La solitude est nécessaire: La nécessité de l'usage de la solitude en ceci le prouve incessamment par l'expérience. De quoy est capable la raison d'un homme qui a demeuré tout répandu au dehors par les fenestres de ses sens et qui a employé tout son temps en regards, en promenades, en divertissemens, et en entretiens ? Hélas! de peu de choses. Et ce seroit se tromper que d'attendre de lui quelque connoissance solide, quelque meure délibération, quelque conseil ou raisonnement prudent, qui put donner du secours dans les affaires importantes, et le retirer luy-même ou son prochain des peines et des misères de la vie. Au contraire tout ce qu'on en pourroit espérer, ce seroit des productions imparfaites, ou ridicules, ou misérables, qui seroient non-seulement inutiles, mais souvent fort préjudiciables.

18. Si on veut apprendre les sciences, il faut de la retraite et de la solitude : si on veut faire quelque production d'esprit, il faut de la solitude pour la former et pour la préparer : si on veut prendre des résolutions et faire des projets sur des affaires d'importance d'où dépende le repos et l'utilité des autres, il faut de la solitude ; bref il semble que la raison demeureroit brute, qu'elle ne pourroit se connoître et se servir d'elle-même sans l'usage de la solitude, nous la pouvons donc appeler à bon droit la pierre qui sert à aiguiser la raison, et la disposer à connoître et à pénétrer la vérité, à séparer le vrai et le raisonnable d'avec le faux et le déraisonnable, puisque sans son secours on ne pourroit point se mieux servir de la raison, que d'un couteau sans tranchant et sans pointe. Cette vérité se prouve par l'expérience commune de tous les hommes qui se retirent de la conversation, et demeurent seuls quand ils ont besoin d'application et de travail d'esprit. C'est pourquoy passons à l'autre nécessité de la solitude.

Pour les choses qui appartiennent au salut

19. La foi nous enseigne l'état auquel le péché a réduit la nature. Il l'a rendue rebelle à la raison, et passionnée pour les créatures, peu sensible sur l'avenir, et ingrate envers Dieu. Mais nous le sentons par expérience, quand nous entrons dans le commerce des hommes et du monde ; car on y encourt des dangers, on s'y endort facilement, et on s'y endurecit au mal par des habitudes ; d'où il arrive qu'étant devenus comme des pilotes de navire enyvrez, on brise son vaisseau contre les écueils du péché, ou la tromperie des passions le jette, et le vent de ces commerces du monde le pousse. Ces malheurs se rencontrent hors de la solitude, qu'on auroit souvent évités, si on y étoit demeuré. Si peu de gens deviennent sages à leurs dépens, au moins sont-ils contraints d'avouer, que s'ils étoient demeurés seuls, ils ne seraient pas tombés dans de tels malheurs.

20. L'affaire du salut mérite une bien plus grande application que celles qui ne sont que purement raisonnables. Il y a beaucoup de mesures à prendre pour éviter et combattre tout ce qui s'y oppose, qu'on trouve et qu'on sent assez dans soy-même, sans qu'il soit besoin d'en aller encore chercher ailleurs dans le commerce des hommes et du monde. Elle demande des occupations sérieuses et raisonnables pour rendre ce qu'on doit à Dieu et à soy-même ; et par conséquent cette grande affaire du salut a beaucoup plus besoin de la solitude que les autres. Mais pour vous faire toucher au doigt cette vérité, rappelons dans notre idée ce que font quatre sortes de personnes : un ecolier, un marchand, un avocat, et un juge.

21. Que fait l'écolier qui a sa leçon à apprendre ? Il se sépare de ses compagnons, il quitte le jeu et les champs pour se retirer seul dans un petit coin ; car sans cela il ne pourrait pas apprendre sa leçon, ny éviter la punition de la fêrule du maistre. Il y demeure autant de temps qu'il en est besoin jusqu'à ce qu'il la sache ; car s'il interrompoit son application pour retourner avec ses compagnon et pour jouer, il oublieroit ce qu'il auroit appris, il ne pourroit apprendre le reste, et ce seroit presque toujours à recommencer.

22. Nous sommes des écoliers qui avons Jésus-Christ pour Maistre. Ses leçons sont contenues dans l'Evangile. Elles sont admirables, capables de remplir les âmes de sagesse et de consolation ; elles sont naturelles à l'âme puis qu'elles luy enseignent la connoissance et l'amour de Dieu, qui sont son pain et sa nourriture ; elles sont capables de convertir les cœurs. Bref, ce sont des leçons qui méritent que Dieu s'en soit rendu luy-même le pédagogue, et qu'il n'y ait que lui seul qui les puisse efficacement enseigner. *Apprenez de moy*, dit Jésus-Christ ; ouy mon Seigneur, il n'est rien de plus vrai. C'est par vous seul que nous pouvons être instruits ; et c'est à vous que nous devons avoir recours pour bien apprendre les leçons de notre salut. Car la parole du Docteur sonneroit en vain à nos oreilles, si vous ne nous ouvriez les sens et le cœur pour la faire pénétrer.

23. Ô mon Dieu si je vous avois toujours considéré comme mon unique Maistre, je serois bien plus avancée que je ne suis dans vos leçons divines, et j'aurois évité bien des erreurs et des fautes, etc.

24. Entrons icy dans les sentiments des écoliers qui ont fâché leur maistre, et qui tachent de se remettre bien

avec luy ; car nous avons bien fait les méchants écoliers à l'égard de Jésus-Christ.

25. Si donc un écolier a besoin de retraite, et d'une solitude autant étendue qu'il est nécessaire pour apprendre une leçon du Donet ; combien devons-nous l'estimer nécessaire pour apprendre une science si haute, si excellente, si nécessaire que celle du salut que l'Evangile nous enseigne ; une science qui nous engage à monter au-dessus des sens, des créatures, et de nous-mêmes, pour mieux connoître Dieu, et satisfaire à l'obligation que nous avons de l'aimer sous peine d'un châtement éternel.

26. Combien devons-nous estimer la solitude avantageuse, puisqu'elle nous retire de mille occasions de transgresser ce que ces saintes leçons nous enseignent ? Combien devons-nous volontiers en pratiquer l'usage toute notre vie, puisque dans ces leçons du salut il y a toujours à apprendre, et que ce sera un grand coup si nous les savons bien en mourant ; et puisque nous ne saurions sortir de la solitude sans encourir quelque danger d'oubliance ou de chûte par infirmité ou par malice.

27. Ô mon Dieu, il n'y a que vous seul qui voyez de combien de périls la solitude me délivre. Combien en connoissez-vous que je ne connois pas, qui m'auroient fait faire des chutes, si je m'étois trouvée dans les conversations des hommes, et dans plusieurs occasions que vous savez, puisque les choses possibles vous sont connues aussi bien que les autres, et que tout est à découvert à vos yeux ? Je vous en doit des actions de grâce, et j'en dois être plus fidèle à demeurer à vos pieds comme Marie, puisque la grâce de ma vocation m'y ayant attirée, m'y fait trouver non seulement de la facilité à bien entendre et comprendre vos leçons ; mais aussi m'y fait trouver la préservation de beaucoup de maux, qui seroient cause de la perte de mon salut.

28. Que fait le marchand qui a des comptes à dresser, où il y va de tout son bien et de toute sa fortune ? Il s'enferme dans son cabinet sans vouloir recevoir de visites de personne ; il dit qu'on lui rompt la tête si quelqu'un de sa famille approche pour luy parler de quelqu'autre affaire. Il faut même qu'il en use de cette manière ; parce que s'il étoit interrompu dans son calcul, il courroit risque de se tromper ; ou à tout le moins d'être obligé de recommencer plusieurs fois les discussions et les calculs d'un compte qu'on le pressera peut-être de rendre tout incontinent. Il est de la dernière importance que ce compte se trouve tout prest et sans erreur : car on doit conclure sur l'état ou il sera, sans que l'on puisse obtenir du temps pour le refaire.

29. Nous sommes des marchands entre les mains de qui Dieu a mis ses biens pour en faire un bon négoce. Il nous en donne la qualité et l'office quand il dit dans l'Evangile : *Négotiez en attendant que je sois de retour*. Et il nous marque dans la parabole des talens d'une façon terrible le profit qu'il veut que nous en retirions, le compte que nous luy en devons rendre, et la punition qui doit servir de châtement au serviteur s'il ne trouve ses comptes en bon estat.

30. Si donc ce marchand pour dresser un compte où il ne s'agit que d'un bien passable, se rend volontiers solitaire, et ne fait point d'état des conversations des hommes, combien devons-nous estimer la solitude, qui nous est beaucoup plus nécessaire pour tenir toujours prêts ceux de nos âmes, où il s'agit de notre salut éternel ? Combien devons-nous prendre à cœur d'en bien continuer l'usage toute notre vie, puisque chaque jour et à tous moments il y a des choses à marquer et à régler sur les registres de nos consciences.

31. Disons à Dieu sur cet article : Ô Seigneur, je suis redevable à vos bontez infinies de beaucoup de reconnoissances pour les avantages que je reçois de ma solitude ; et je confesse que je dois faire une fidèle application pour ne rien perdre de l'usure qui vous en est due. Mais mes comptes ont besoin d'une bonté aussi grande qu'est la votre pour pouvoir prétendre d'en sortir sans condamnation. Car je say que si vous voulez entrer en débat avec moy, à peine pourrai-je vous rendre une bonne réponse sur mille articles. Et si vous voulez examiner à la rigueur toutes les iniquitez, qui est-ce qui pourroit se soutenir devant vous ? Je me souviens de l'ouverture que votre miséricorde m'a donnée dans la parabole du serviteur qui devoit à son maistre dix mille talens, et je ferai à votre égard la même chose qu'il a faite ; mais ce sera avec un ferme propos, ô mon Dieu, de ne plus abuser insolemment de votre clémence, et de me servir du temps et des moyens que vous me mettez entre les mains pour augmenter le plus que je pourray l'usure que je vous dois de toutes vos grâces, et pour me tenir prest à obéir à votre voix quand elle m'appellera pour luy présenter le compte de ma négociation.

32. Que fait un avocat qui a une cause d'importance à instruire dans un procez qu'il a en son nom où il y va de tout son bien ? Il se retire dans son étude pour remuer tous ses mémoires, et consulter ses livres de droit, afin d'en tirer des conclusions à son avantage. Il se fâche quand quelqu'un le va interrompre ; et s'il arrive qu'il soit interrompu, il regagne le temps sur son repos ; il prend sur luy-même, et renferme plus avant dans la solitude pour réparer le temps perdu, et pour se tenir prest à plaider cette cause, qui s'appellera peut-être dès le lendemain. Hé, que seroit-ce s'il ne se trouvoit pas préparé ? Il perdrait son procez, et ce seroit un homme ruiné.

33. Nous ne pouvons pas douter que nous n'ayions l'exercice d'avocat à pratiquer pour nous-mêmes, puisque nous avons une cause d'importance à instruire, où il y va de notre salut éternel ; et il est aisé de connoître par la qualité de la cause, combien la solitude nous est plus nécessaire pour nous préparer à la bien soutenir, qu'a celui qui n'a qu'un intérêt temporel à défendre. Combien devons-nous estimer la solitude avantageuse, puis qu'elle nous fournit de grands moyens pour apprendre à parler à Dieu, et pour marcher en sa présence, dont l'exercice nous dispose à paroître plus facilement devant lui. Combien devons-nous volontiers en continuer l'usage toute notre vie, puisque chaque jour il y a quelque chose à augmenter ou à diminuer à l'état de notre cause, et qu'à tout moment nous devons être prêts à la plaider.

34. Ô mon Sauveur, ma cause seroit bien foible et bien mal défendue si je ne vous avois pour protecteur et pour Avocat Général. Votre éloquence parle par autant de bouches que vous avez souffert de playes pour mon salut : vous

pouvez exiger par vos mérites le gain de ma cause ; et c'est ce qui fait que bien loin d'en désespérer, j'en ay une bonne espérance, par la confiance que j'ay en votre protection et en vos mérites, qui se feront paroître avec plus d'éclat en délivrant des pécheurs, qu'en sauvant des justes.

35. Que fait le juge qui a une cause de la dernière importance à juger, dont les parties sont très puissantes, et où il est menacé d'être pris à partie, s'il ne juge bien ? Il se resserre dans le cabinet et y demeure jusqu'à ce qu'il ait examiné les sacs et les pièces pour proférer un jugement équitable en faveur de celui qui a le bon droit. Il étudie bien son affaire, et la tient bien imprimée dans son esprit, jusqu'à ce qu'il ait fait son rapport ; car autrement il seroit en danger d'encourir le blâme, et les dommages d'un mauvais jugement.

36. Nous sommes aussi des juges, puisque Dieu a la bonté de mettre entre nos mains le jugement de notre propre cause. C'est une vérité que l'Ecriture sainte nous apprend, lorsque David dit hardiment : *J'ai fait jugement et justice, ne me livrez pas à mes calomniateurs* ; et quand saint Paul nous assure, *que si nous nous jugions nous-mêmes, Dieu ne nous jugeroit pas*. Si nous comparons le jugement de la cause de notre salut éternel avec celui d'un procez temporel, nous trouverons une disproportion presque infinie ; et delà nous connoissons combien la solitude nous est plus nécessaire qu'à ce juge temporel, et combien elle nous est avantageuse pour éviter la prise à partie qui nous feroit passer par le rigoureux jugement de Dieu. Mais nous trouverons de plus que la solitude nous servira de matière pour faire bonne justice aussi bien que bon jugement. Car puisque pour un bon jugement, il faut se servir de la solitude, ainsi que nous venons de dire, il faut aussi que pour faire bonne justice nous nous condamnions nous-mêmes à bien garder la solitude, puisque ce que nous trouvons qui mérite le plus de punition dans notre cause, ce sont les péchez auxquels le commerce des hommes et du monde nous a attirés.

37. Ô mon Dieu, je me condamne moy-même, et je m'estimeray trop heureux si en me livrant à votre correction paternelle, j'évite le châtement de votre rigoureuse justice. Je dois volontiers demeurer solitaire et me taire, pour m'élever au-dessus de moy-même ; puisque les conversations et les paroles m'ont fait commettre contre vous tant de pechez, qui m'ont mis au dessous des créatures. Je passe condamnation non seulement pour cela, mais aussi pour toute autre chose ; sauf mon recours sur votre miséricorde qui accompagne toujours votre jugement pour le tourner à l'avantage de ceux, qui en se condamnant eux-mêmes lui font un sacrifice de pénitence.

38. La nécessité de la solitude pour bien vaquer à l'unique nécessaire de notre salut, vous est icy mise en évidence. Mais l'exemple des saints solitaires nous en rend l'entreprise plus facile, et nous pouvons dire avec vérité que celui de notre Père saint Bruno a frayé le chemin d'une solitude qui est très prudente et très discrète. Car elle éloigne les pièges de la propre volonté par la vie commune, et les désavantages de la conversation par une solitude régulière qui s'observe dans la communauté. L'une et l'autre font un tempérament qui est très avantageux par les secours et les exemples qu'on se fournit l'un à l'autre, et qui est très discret par les dangers de la propre volonté qu'on en éloigne, par l'obéissance qu'on doit rendre à un Supérieur.

Pour parvenir à l'union avec Dieu

39. C'est à cette solitude que la grâce de la vocation appelle les enfants de l'Ordre ; car ils n'y sont pas attirés pour apprendre simplement à se bien servir de leur raison, puisque c'est une obligation commune à tous les hommes ; ny pour satisfaire seulement aux nécessités de leur salut, puisqu'ils y sont obligés en tant que chrétiens. C'est donc pour quelque chose de plus relevé que Dieu demande de nous dans notre état, à savoir l'union intime de nos âmes avec luy, à laquelle le renoncement que nous faisons à toutes choses, et la promesse de nous perfectionner dans les vertus nous engagent d'aspirer.

40. Si la nécessité de la solitude est grande dans les deux autres choses, elle l'est encore bien davantage pour parvenir au bonheur de cette union, qui fait ressentir dès cette vie un avant-gout de la béatitude éternelle par la liberté qu'elle donne à l'âme, par la paix et par l'unique désir de Dieu, qu'elle regarde comme l'unique objet de son amour. Mais c'est icy où il faut imiter Moïse, qui mena son troupeau bien avant dans le désert de la solitude, où étant seul et éloigné de tout, Dieu luy apparût dans le buisson ardent et luy parla. Car il faut pousser notre solitude jusques dans nous-mêmes, comme pour en faire un désert par l'éloignement de tout ce qui pourroit partager ou interrompre la résolution d'une volonté désireuse d'être seule à seule avec Dieu, sans rien nourrir de volontaire qui puisse être entre Dieu et elle.

41. C'est cette résolution qui fait la première démarche nécessaire pour parvenir à cette union ; et cette solitude intérieure doit être considérée comme l'âme de l'extérieure. Car sans elle l'extérieure est quelque chose de sec, qui se sent de la dureté de la nécessité, et qui n'a d'onction, ny de paix, spécialement dans ceux qui ont entrepris d'être entièrement à Dieu, qui ont choisi la solitude pour état, et qui se sont réduits par le renoncement volontaire qu'ils ont fait aux choses du monde à n'attendre de joie et de consolation que de la part de Dieu.

42. Ces sortes de personnes peuvent être comparés à des soldats qui ont rompu le pont après eux, afin de s'engager à poursuivre l'ennemi sans avoir moyen de fuir, et sans pouvoir retourner en arrière qu'en se noyant. Car tout de même elles ont rompu le pont des consolations du monde après elles, pour n'en avoir plus que de la part de Dieu. Elles ne peuvent même retourner à celles du monde qu'en se perdant misérablement, comme un homme qui se jette dans un fleuve profond sans avoir de quoy s'en retirer. De quoy leur serviroit donc la solitude extérieure sans l'intérieure ?

43. La solitude intérieure est à l'extérieure ce que les roues de l'horloge sont à la montre, qui ne peut marcher qu'à tour de bras, d'une façon inégale et avec beaucoup de peine, si les roues ne vont bien au dedans, et que le poids ne soit remonté. Si la solitude intérieure ne marche comme il faut, et que le poids de l'amour et la crainte de Dieu ne soit

fidèlement remonté par le moyen de l'exercice de l'oraison, l'extérieure n'est que comme une montre d'horloge qui ne marche qu'à la main, avec peine, avec travail et sans égalité. Ô mon Dieu, qui êtes le parfait solitaire intérieur, les chemins de cette solitude sont fort inconnus à la grossièreté de mes sens ; et mon âme, qui s'est si fort enveloppée dans leurs usages, a grand besoin de votre secours et de votre conduite pour y avancer.

44. Nous y avancerons beaucoup, et nous parviendrons à celle dont il est question, qui nous met dans l'union avec Dieu, si nous nous servons bien de la solitude extérieure comme d'un moyen pour avancer dans la pratique de trois sortes de solitudes que je vais vous expliquer, qui sont : celle du cœur, celle de l'esprit, et celle de l'âme. C'est par ce moyen que nous irons au profond du désert, comme Moïse, et que nous verrons Dieu dans le buisson ardent de la charité, qui brule sans se consumer. C'est là que nous l'entendrons parler à nos cœurs, et que nous trouverons le détachement des créatures, qui nous disposera à tout quitter avec autant de facilité que Moïse en eût de quitter ses souliers, quand Dieu le lui commanda.

La solitude du cœur

45. Celle-ci se peut facilement comprendre en se servant de la comparaison de celle du corps. La solitude du corps est un éloignement volontaire de la conversation des hommes ; celle du cœur n'est aussi rien autre chose qu'un éloignement volontaire du commerce et de l'entretien de ses affections sensibles. Sans celle du cœur, celle du corps sera toujours imparfaite et troublée. Car pour quelle fin se sert-on de la solitude du corps, si ce n'est pour disposer l'âme par la séparation des objets et des compagnies à se recueillir, afin de pouvoir se mieux servir de ses puissances, et mieux faire son application à Dieu ? Si elle veut donc nourrir un tumulte d'affection dans son cœur, la séparation des conversations lui servira de peu, puisque les affections qui sont au dedans seront plus importunes à son repos, que les conversations qui ne sont qu'au dehors. De même que le bruit qui se fait chez nous, nous importune bien plus que celui qui se fait dans la rue.

46. Nous connaissons assez par expérience l'état pitoyable où le péché a mis les mouvements de nos affections sensibles. Elles sont dans une inconstance presque continuelle, dont nous pouvons tirer un exemple de l'état d'un enfant qui appète et demande souvent sans jugement et sans raison aussi bien l'impossible que le possible ; qui désire une chose avec empressement, et puis qui la rejette quand il l'a ; qui se chagrine pour avoir ce qu'on lui refuse, et qui pleure sur ce qu'on lui ôte, sans considérer si on a raison, ou non ; bref qui se rendroit insupportable, si on ne se servoit de la verge pour arrêter ses importunités par le châtiment. Mais ce qui est de plus fâcheux, c'est que ses sentiments d'affection ne s'arrêtent souvent que par le succès d'un autre ; et ce n'est que la douleur d'un châtiment qui empêche l'enfant de poursuivre ses premières affections.

47. Voilà ce qui nous représente l'état des affections du cœur humain ; et il ne faut point alléguer le resserrement et la correction que fait un homme raisonnable de plusieurs puerilités qu'il commettoit quand il étoit enfant, et qu'il ne commet plus étant homme. Car le fond de cette misère lui demeure toujours. Il est même certain, que le mauvais usage qu'on a fait des affections y ajoute le poids de la mauvaise habitude, qui ne fait souvent que changer l'objet de la puerilité. Car si on n'en vient pas à l'exécution de ces mouvements puérils, qui naissent du dérèglement et de l'inconstance des affections du cœur, ce n'est qu'à l'égard des hommes dont on s'attireroit le mépris, si on se laissoit aller à faire l'enfant ; mais à l'égard de Dieu et de l'unique affaire du salut, on demeure toujours enfant à proportion qu'on écoute ses affections sensibles au préjudice des règles de l'Evangile, et de la droite raison. Il est donc vrai de dire qu'on ne fait que changer l'objet. Car si on s'empêche de paroître enfant aux yeux des hommes, on l'est toujours aux yeux de Dieu.

48. Il est facile de connoître de là l'incompatibilité qui se rencontre entre ces affections du cœur humain quand elles sont nourries et entretenues, et le repos de l'âme qui est si nécessaire pour s'avancer dans l'union avec Dieu. Il est aisé de voir que c'est une nécessité de travailler à mettre le cœur en solitude pour pouvoir parvenir à ce repos, puisque la société de ces affections nous sera une inquiétude continuelle qui nous rendra inhabiles à jouir du repos intérieur, et empêchera par conséquent le profit de notre solitude extérieure. Il faut donc se former une volonté bien résolue de ne nourrir pas une de ces affections qui ait la moindre opposition à la pureté de l'amour de Dieu.

49. Mais comment parvenir à cette solitude puisqu'on n'est pas maître des mouvements des affections du cœur et qu'on les ressent malgré soi ? C'est en ceci même que nous pouvons rendre notre solitude du cœur plus volontaire, et par conséquent, plus méritoire. Ces mouvements s'excitent dans tous les hommes, et paroissent aux yeux des âmes les plus solitaires, il est néanmoins vrai que l'éloignement des objets fait qu'on ne les ressent point si vivement que quand ils sont présents. Mais ce qui attaque l'âme de cette manière et qui l'engage à vaincre, lui sert d'occasion favorable pour faire un agréable spectacle aux yeux de Dieu en demeurant volontairement et généreusement solitaire par le rejet qu'elle fait de la compagnie de ces affections qui voudroient être bien reçues chez elle, mais qui ne le sont pas.

50. Elle demeure solitaire tant qu'elle se défend contre ces ennemis de la solitude de son cœur, et qu'elle les combat pour les vaincre ; et il arrive que par sa généreuse persévérance dans ce combat, la pointe de ces mouvements s'émousse, en sorte que si elle ne peut éviter de les sentir, leur piqueure n'est plus si sensible, ny capable d'interrompre son repos. Elle mène ces sentiments par tout, la verge de la mortification à la main pour les réduire à la raison, comme on réduit les enfants quand ils veulent crier ou pleurer.

51. Si ces affections font toujours du bruit chez elle, il n'est point capable de l'empêcher ny d'entendre, ny de se faire entendre, ny d'agir librement ; non plus que les cris d'un petit chien qu'on a coutume d'entendre japper dans la cour

du logis n'interrompt plus ceux qui y sont habituez. Mais pour faire progrez dans cette solitude, revenez toujours à ces trois principes de la devise de S. Bruno.

Éloignez-vous volontairement de ce qui peut nourrir la pente de vos affections.

Fuyez ce qui vous cherche pour captiver votre cœur par le chatouillement de ses affections naturelles.

Et demeurez ferme dans votre solitude volontaire, malgré les mouvements d'affections, et les ennemis qui l'attaquent, et vous ferez tout ce que doit faire une âme qui veut s'avancer dans la solitude du cœur.

52. Ô mon Dieu, qu'est-ce que le cœur cherche en courant de toutes parts pour y trouver quelque contentement ? Il cherche et trouve de l'inquiétude et de la dissipation qui le rend onéreux à luy-même, parce qu'il ne peut presque plus demeurer avec soy-même. Que trouve-t-il en exerçant ses affections comme pour s'en faire une compagnie, sinon de la douleur et de la servitude ? Ce qu'il cherche et ce qu'il trouve est donc bien éloigné de ce qu'il souhaite. Ha ! que je seray donc délivré de beaucoup de peines et de dangers en retirant mon cœur dans la solitude, puisque je l'empêcheray d'être trompé dans ses recherches et dans ses desirs, et de se servir à luy-même de supplice. Je seray heureux, puisque je seray dans l'état que vous voulez qu'on soit pour vous entendre parler au cœur. Car vous dites par votre Prophète : *Je la meneray dans la solitude, et la je luy parleray au cœur*. C'est vous qui êtes la guide qui conduisez dans cette solitude, où l'on vous entend parler au cœur par des impressions qui se font dans l'âme ; et ces impressions luy font entendre, sans qu'il soit besoin d'autres paroles, tout ce que vous luy voulez dire, luy faire connoître, et luy faire ressentir. C'est donc aussi de votre sainte grâce que j'attends le secours pour accomplir les résolutions que je fais de vous suivre dans cette sainte solitude où vous voulez mener l'âme ; et c'est sur cette infime grâce que je fonde mon espérance d'y avancer beaucoup sous la protection de votre conduite.

La solitude de l'esprit

53. Cette solitude d'esprit demande de nous que nous retranchions à l'esprit humain ce qui luy sert ordinairement de compagnie, et que nous n'entretenions point volontairement ce qui s'y retrouve malgré nous ; de même que nous l'avons dit des affections du cœur : et nous mettrons par ce moyen notre esprit en solitude aussi bien que le cœur, autant que nous le pouvons.

54. Cette compagnie qu'il traîne après luy est une multiplicité de pensées et de réflexions superflûes ; ce sont des sollicitudes qui s'étendent souvent jusques sur les choses qui ne dépendent pas de luy, sur les choses cachées, et sur les futures ; et on peut l'appeler à bon droit un misérable reste de la fausse divinité que notre premier Père a désirée. Ce pauvre esprit veut contrefaire la Providence divine ; et le surprendrons comme un voleur qu'on prend le larcin à la main, si nous voulons le suivre de près. Car nous le trouverons qui regarde les succès de ses entreprises comme si elles dépendoient de ses soins ; qui veut s'appliquer sur les choses cachées comme s'il pouvoit les rendre évidentes ; et qui voudroit agir sur les choses futures, comme si elles étoient en son pouvoir. C'est en cela que la parole de Salomon est vérifiée, qui dit qu'il y a un nombre infiny d'insensez, parce que tous les enfants d'Adam sont compris dans cette maladie d'esprit, qu'ils ont héritée de leur Père ; et il n'y a que ceux qui travaillent généreusement à corriger cette folie qui en sont exceptez. Il n'y a pas d'autre moyen pour la corriger que de s'étudier à mettre cet esprit dans la solitude, qui ne nourrisse point volontairement les pensées superflûes ; mais qui les méprise sans s'étonner du bruit qu'elles font à la porte ; qui retranche les affections inutiles, et qui rejette les sollicitudes, sachant bien qu'on ne peut rien ajoûter, ny changer dans l'ordre de la Providence, à qui seule appartient d'avoir soin de tout. Elle se contente de s'appliquer à ce que cette sainte Providence luy met entre les mains, et pour le reste elle met toute son espérance en sa sainte conduite.

55. La nécessité de cette solitude pour avancer dans l'union avec Dieu, est aussi grande que celle du cœur. Car quel repos peut avoir l'âme dans la solitude du corps, si elle nourrit volontairement dans son esprit le tumulte des pensées, des réflexions, et des sollicitudes ?

56. C'est dans la paix que Dieu fait sa demeure ; et par conséquent ce tumulte est incompatible avec l'union de l'âme avec luy. Ce tumulte ressemble au vent qui agite l'eau de la fontaine, où le soleil n'imprime pas sa figure qu'elle ne soit reposée ; et c'est d'où nous pouvons tirer une comparaison qui nous représente naïvement l'estat où l'âme doit être pour recevoir les impressions divines. Elle ne sera jamais dans cet état tant qu'elle nourrira volontairement ses pensées inutiles, ses réflexions superflûes, et ses sollicitudes. Car elles seront comme un vent qui rendra son eau trouble, et qui excitera incessamment des tempêtes.

57. Ô Seigneur, c'est en cecy que j'apprens très particulièrement que le péché m'a mis en état de ne me pouvoir tenir que fort mauvaise compagnie à moy-même, puisque mon esprit se forme des tempêtes et des querelles, qui ne se peuvent apaiser que par l'éloignement des entretiens qu'il cherche à trouver chez soy. Je reconnois le grand avantage que j'aurois s'il étoit bien séparé de ces importunes compagnies, et le besoin que j'ai de le former à la solitude. Mais, mon Sauveur, il faut pour cela que j'aie recours à cette même puissance, qui commanda au vent et à la mer de s'apaiser, et qui délivra vos Disciples de toute leur crainte, lorsqu'ils qu'ils croyoient qu'ils alloient périr dans les flots, pendant que vous dormiez. Car pour bien arrêter les vents des pensées qui excitent les tempêtes de mon esprit, il faut que vous parliez. Mais le reproche que vous fistes à vos disciples de leur peu de foy, me doit enseigner à me tenir ferme auprès de vous sans sortir volontairement de la solitude de l'esprit par des pensées superflûes, des réflexions inutiles, et des sollicitudes déréglées, et sans m'épouvanter de leur bruit.

58. Souvenons-nous que pour avancer dans la solitude de l'esprit, il faut combattre généreusement et se défendre contre la multiplicité qui l'attaque ; il faut rejeter les pensées superflûes qui l'environnent, non pas par une

résistance formée par d'autres pensées ; car ce seroit ajouter pensée sur pensée, et allumer son flambeau par les deux bouts ; mais par le mépris et l'inapplication à ces pensées. Il faut retrancher les réflexions inutiles sur des choses qui sont suffisamment connues, ou qu'il est inutile de connaître, en leur refusant notre attention, et en se détournant d'elles. Il faut étouffer les sollicitudes par le recours à la Vérité qui nous enseigne à transporter toute notre sollicitude dans le sein de Dieu, demeurant fermes dans la confiance en sa Providence, qui demande seulement de nous une application simple et diligente sur ce qu'elle nous met entre les mains ; et nous abandonnant entièrement à elle pour tout le reste.

59. Nous trouverons la pratique de cette solitude de l'esprit comprise dans ces trois mots : éloignons-nous de la compagnie des pensées superflues volontaires ; fuyons les réflexions inutiles volontaires ; demeurons fermes dans la confiance en Dieu, en la considérant comme une mer dans laquelle nous devons jeter toute notre sollicitude.

Il reste la solitude de l'âme

60. C'est celle-ci qui la mène jusqu'au buisson ardent de la charité de Dieu : c'est celle-ci qui est la plus conforme à ses désirs, et aux desseins qu'il a sur nous, qui ne tendent qu'à l'union avec lui. C'est ce qu'il a fait paroître dans toutes ses œuvres ; et même sa charité y a voulu ajouter les actions et les paroles de son Verbe incarné pour nous faire connaître qu'il nous veut consommer dans cette sainte union.

61. Pour parvenir à cette heureuse union, il faut que l'âme se puisse trouver seule à seule avec lui, nue et séparée de tout, sans qu'il y reste rien entre Dieu et elle. Car nous voyons même dans les choses corporelles qu'une main ne peut être unie à une autre main qu'elle ne soit nue et seule à seule ; et s'il y avoit seulement un gand entre-deux, ce ne seroit plus la main qu'on toucheroit, ce seroit le gand. Il en est de même de l'âme à l'égard de Dieu ; et si elle ne se met dans la solitude et dans la nudité, son union avec Dieu ne peut jamais être entière, mais seulement imparfaite et interrompue.

62. Cette solitude demande donc le retranchement de tout attachement, en sorte que l'âme demeure dépouillée par volonté non seulement de ses affections, de ses désirs, et de ses sollicitudes ; mais aussi qu'elle demeure dépouillée d'elle-même : de manière qu'elle ne regarde ny sa consolation, ny son profit, ny son bonheur, mais Dieu tout seul, dont la gloire soit son seul objet, demeurant comme anéantie pour tout le reste.

63. Voilà quelle doit être la solitude de l'âme pour être entière et parfaite, et elle y trouvera l'union avec Dieu. Car il n'y a plus d'obstacle qui l'empêche ; son cœur n'est plus partagé ; son esprit est abîmé dans la confiance ; et elle se trouve comme anéantie.

64. A mesure qu'elle s'approche de cette solitude, elle se sent aussi approcher de l'union avec Dieu ; et à mesure qu'elle s'en éloigne par quelque attachement à soy-même, ou aux créatures, elle ressent aussi qu'elle s'en éloigne ; car cette attache fait à l'âme ce que la boue fait à la plume qu'elle retient, et empêche de voler en l'air.

65. Considérez ces trois solitudes du cœur, de l'esprit et de l'âme, comme le chemin des trois jours que Moïse disoit à Pharaon qu'il falloit faire pour offrir le sacrifice au Seigneur. Nous ferons, disoit-il, le chemin de trois journées dans la solitude, et là nous sacrifierons au Seigneur.

66. La première sera celle, que nous irons à la solitude du cœur ; la seconde à celle de l'esprit, et la troisième à celle de l'âme, qui est le lieu où se fait la consommation du sacrifice que Dieu reçoit en odeur de suavité. Heureuse solitude, qui n'ayant plus rien que Dieu, n'a plus rien à perdre ny dans les créatures, ny dans elle-même ; car Dieu tout seul lui est toute chose. Qu'est-ce donc qui la peut troubler ? Solitude heureuse, qui met l'âme en état de ressembler à son Père céleste, et d'imiter sa solitude, dans laquelle l'amour de ce Père la rencontrant, l'unit à soy pour demeurer seul à seule avec elle. Qu'est-ce qui peut lui nuire ?

67. C'est icy où l'amour de notre Père céleste nous attend pour nous unir à lui ; ou la grâce nous appelle, et à laquelle notre profession nous engage d'aspirer. Mais tout le mystère de notre progrès dans cette solitude, et les moyens d'y parvenir sont contenus dans ces trois paroles ; *Je me suis éloigné* : Eloignons-nous de tout ce qui ne tend pas à Dieu ; *En fuyant* : Fuyons tout ce qui n'est pas de Dieu ; *j'ay demeuré dans la solitude* : Demeurons dans la solitude du détachement de toutes choses et de nous-mêmes pour Dieu, et nous serons de ceux qui ayant heureusement perdu leur âme, la retrouvent dans Dieu.

68. Ô Seigneur mon Dieu, que vous me feriez une singulière grâce, s'il vous plaisoit de me mener si avant dans cette solitude, que j'y fusse heureusement perdue, sans pouvoir retrouver le chemin pour retourner dans le commerce des créatures et de moy-même ! Je seray trop riche mon Seigneur, si je peux perdre tout pour avoir l'avantage de rester seule auprès de vous, et de n'avoir que vous. Si la mère de Tobie se reprochoit à soy-même, qu'ayant toutes choses dans la seule personne de son fils, elle ne devoit pas le laisser aller ; avec combien de justice, et de vérité ne dois-je pas dire que vous ayant seul, j'auray tout, puisque vous estes la vraie et l'unique source de toutes choses et de tout bien ? Et avec quelle ardeur dois-je désirer de vous avoir seul ? Mais pour vous avoir seul il faut que je quitte de cœur et de volonté toutes les autres choses. Car s'il me restoit quelque chose outre vous, je ne vous aurois pas seul, et mon cœur doit être solitaire, puisque c'est par cette solitude que vous me serez tout en toutes choses. Conduisez-moy, Seigneur, à cette solitude heureuse, et donnez-moy la grâce de suivre fidèlement les pas que vous me marquez pour y parvenir.

69. Adressez-vous aussi à ces esprits bienheureux des saints Solitaires, qui sont à présent abîmés dans la solitude de Dieu, et qui y demeurent stables, sans que rien ne puisse jamais interrompre la jouissance qu'ils ont de leur Seigneur, qui les enivre pour jamais du torrent de sa volupté. Dites-leur en les congratulant, que si leur éloignement, leur fuite, et leur demeure dans la solitude pour bien vaquer à l'unique nécessaire, et pour s'unir à lui, nous a servy d'un

exemple avantageux pour notre salut ; nous a aidés à nous éloigner des fictions de la vanité du monde qui séduit tant de gens ; nous a attirés à fuir les conversations dangereuses du siècle, qui enveniment les cœurs, et à demeurer appliqués à Dieu et à notre salut dans la solitude ; les mêmes choses leur ont servi pour acquérir la gloire du Paradis, et la jouissance éternelle de l'unique nécessaire. Conjurons-les par la béatitude dont ils jouissent, qu'ils nous aident sans cesse de leurs intercessions pour marcher courageusement dans le chemin de la solitude qui conduit à l'union avec Dieu, qui est notre centre et notre principe, notre fin et notre tout.

70. Demandons à Dieu que nos pratiques de solitude soient animées d'esprit, et qu'elles ne demeurent pas seulement dans l'écorce d'un éloignement corporel, d'une fuite et d'une demeure dans la solitude extérieure ; mais qu'elles nous servent d'un moyen pour parvenir à l'effet pour lequel elles sont destinées, qui est :

Le redressement de nos cœurs et de nos esprits, que le péché a rempli d'un si grand dérèglement d'affections, de désirs et de pensées.

La fidélité à travailler à l'œuvre uniquement nécessaire de notre salut, et à ne désirer rechercher que l'unique nécessaire

Et l'union avec Dieu, à laquelle la solitude extérieure dispose heureusement quand on s'étudie à parvenir à celle du cœur, de l'esprit et de l'âme.

71. Plus nous nous appliquerons en cette vie à entrer bien avant dans cette solitude intérieure pendant que nous vivons sur la terre, où nos cœurs, nos esprits et nos âmes seront devenus tout à Dieu ; plus il nous fera ressentir ce que vaut l'avantage d'avoir Dieu pour toutes choses, et de n'avoir que lui ; de pouvoir dire avec l'épouse du Cantique : Mon bien-aimé est à moi, et je suis toute à lui, et de le ressentir par effet.

Cet exercice se fera en se levant le matin d'une manière courte, intime et affective ; et le sujet en sera pris sur la solitude de Dieu, et sur celle de Jésus-Christ son Fils unique.

Le premier jour

72. Considérez où Dieu étoit avant qu'il tirât toutes les créatures du rien. Il étoit dans luy-même comme il est à présent, heureux dans luy-même ; suffisant à luy-même, n'ayant besoin d'aucune créature. C'est le pur amour qui l'a porté à vous aller chercher dans le rien et à vous tirer du rien pour vous rendre participante de son estre, de sa charité et de sa félicité.

Adorez-le dans sa solitude en vous réjouissant de ses perfections ; de ce qu'il est tout et que le reste n'est rien. Anéantissez-vous devant luy.

Remerciez-le de ce qu'il vous a tiré du rien pour le connoître, pour l'aimer et pour vous faire du bien.

Demandez-luy la grâce d'imiter sa charité ; et proposez-vous pour vertu l'exercice de la charité envers tous selon l'esprit et les règles de votre profession.

Le second jour

73. Considérez Jésus-Christ en tant que Dieu dans le sein du Père éternel, où il délibère sur tout ce qu'il doit faire pour votre Rédemption, votre naissance, votre vocation au christianisme, votre vocation à l'état religieux, sur les grâces qu'il veut vous faire, et sur votre sanctification.

Adorez Jésus-Christ dans sa gloire dans le sein de son Père, égal à luy. Admirez la bonté qui l'a porté à sortir de là pour l'amour de vous.

Remerciez-le de ce qu'il a pensé à vous de toute éternité et de ce qu'il a été toujours dans la résolution de sortir comme hors de luy-même pour vous venir chercher, et faire à votre égard les fonctions du bon Pasteur, qui va chercher la brebis égarée, qui la reporte sur ses épaules dans la bergerie, et qui veille sur elle pour la garder.

Demandez-luy la grâce de bien entendre ses inspirations et proposez-vous pour vertu, la conformité à sa sainte volonté, et la parfaite soumission de la votre à la sienne.

La troisième jour

74. Considérez le Fils de Dieu dans le sein de la très Sainte Vierge, où il vit dans une étroite solitude et dans un silence parfait : où il est toujours le Verbe de son Père, et où il fait des entretiens d'esprit avec sa Mère, d'esprit à esprit, de cœur à cœur, qui ravisoient l'âme de Marie, et c'estoit là où les mystérieuses paroles du Cantique des cantiques se disoient cœur à cœur.

Adorez Jésus-Christ caché et reposant dans le sein de la très pure et immaculée Vierge. Congratulez cette sainte Mère de son bonheur, d'avoir attiré dans son sein celui qui remplit tout. Jetez une œillade de cœur sur l'entretien intime et cordial du Fils avec la Mère ; et pensez à ces paroles du Cantique : *Mon âme s'est fondue dès aussitôt que mon bien aimé a parlé*, et pensez combien ce bien-aimé en disoit à sa Mère étant jour et nuit dans son sein ; se nourrissant de son sang ; dormant et veillant avec elle. Il y a icy de quoy ravir une âme dévote.

Remerciez sa grandeur adorable de s'être ainsi racourcy et rendu comme prisonnier pour l'amour de vous.

Demandez luy qu'il luy plaise de visiter votre cœur, et de luy parler seulement une parole ; et proposez-vous pour pratique de vertu l'humilité que la Sainte Vierge marque, comme la cause de sa béatitude.

Le quatrième jour

75. Considérez le Fils de Dieu inconnu et caché, retiré dans l'étable de Bethléem. Jetez une œillade de cœur sur la grandeur de cet Enfant, cachée sous le voile de la sainte Enfance, de l'anéantissement, et de l'humilité ; et sur le spectacle que cette retraite du Fils de Dieu fait aux yeux de la cour céleste, qui est en admiration.

Adorez Jésus-Christ qui s'est ainsi anéanti pour l'amour de vous ; un Dieu tout-puissant caché sous la forme d'un serviteur, qui se met en cet état pour vous rendre participante de son royaume éternel. Voyez de quelle manière il se sépare du monde.

Remerciez-le de ce qu'il s'est comme oublié de luy-même, et de qu'il étoit, pour vous venir chercher dans le rien du péché, afin de vous en retirer.

Demandez-luy qu'il luy plaise d'anéantir votre volonté, pour ne plus vouloir que comme par la sienne ; et proposez-vous pour vertu la pauvreté d'esprit qui se pratique au dedans par le renoncement à soy-même, et au dehors par l'amour et l'estime de la pauvreté dans tout ce qui est à notre usage, ainsi que l'esprit de notre Institut nous le recommande.

Le cinquième jour

76. Considérez Jésus-Christ dans sa retraite en Egypte. Il se rend un exilé ; il fuit le monde, et le monde le persécute. Jetez une œillade de cœur sur la Sainte Vierge et sur S. Joseph, qui quittent de nuit leur maison, sans dire adieu à personne, qui s'en vont souffrir l'exil avec Jésus-Christ, et partent comme des gens abandonnés à la Providence.

Adorez Jésus-Christ qui étant le Créateur et le maître de tout, a voulu se réduire à souffrir la persécution de ses créatures pour l'amour de vous.

Remerciez-le de ce qu'il a voulu vous apprendre par son exemple à fuir le monde, et à ne faire aucun cas de ses caresses meurtrières.

Demandez-lui la grâce de haïr le monde, et tout ce qui ressent son esprit et ses pratiques ; et proposez-vous pour vertu la patience dans vos infirmités et dans celles du prochain qui vous font souffrir quelque chose.

Le sixième jour

77. Considérez Jésus-Christ dans sa retraite pendant les trois jours qu'il fut perdu en Jérusalem ; il se sépare et y demeure pour faire l'œuvre de son Père céleste, sans avoir égard aux larmes et aux peines de sa sainte Mère, vivant d'aumône, se retirant parmi les pauvres, etc. Ô quel spectacle !

Adorez Jésus-Christ qui vous a enseigné à quitter père et mère pour servir Dieu et travailler à votre salut.

Remerciez-le de ce qu'il a voulu vous donner de si admirables exemples, sans épargner sa très sainte Mère et son cher père nourricier S. Joseph.

Demandez-lui la grâce d'être fidèle à votre vocation, et proposez-vous pour vertu le détachement des créatures pour n'estre qu'à Dieu seul.

Le septième jour

78. Considérez Jésus-Christ dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, de sa grandeur et de sa puissance, menant une vie cachée pendant les trente premières années de sa vie, travaillant avec S. Joseph, lui obéissant, et à la Sainte Vierge, passant pour un artisan comme son père, et ne faisant paroître aucune marque d'érudition. Il arriva aussi que dès qu'on le vit prêcher, on se mit à dire avec étonnement : Hé, où cet homme a-t-il appris les lettres ?

Adorez la Sagesse de Dieu, qui a voulu ainsi se couvrir des apparences de l'ignorance, et se réduire à l'obéissance pour l'amour de vous.

Remerciez-le de ce qu'il a voulu vous enseigner par ces admirables exemples la mortification de votre jugement, et celle de votre volonté par la soumission d'esprit, et par son obéissance.

Demandez-lui la grâce de mépriser votre propre jugement, et de bien accomplir votre vœu d'obéissance, et proposez-vous pour vertu l'obéissance.

Le huitième jour

79. Considérez Jésus-Christ dans sa retraite du désert, où il jeûne quarante jours, et souffre que le démon le tente. Il y est dans une solitude si éloignée de la compagnie des hommes, qu'un Evangéliste dit qu'il étoit avec les bêtes. C'est par la solitude et par le jeûne qu'il se dispose à vaincre les tentations, et à paroître au monde ; afin que cette disposition nous serve d'exemple. Jetez un coup d'œil de cœur sur la sainte Vierge, qui durant l'absence de son bien-aimé étoit de son côté dans une grande retraite.

Adorez Jésus-Christ dans sa solitude, qui a voulu vous y instruire des moyens dont il faut se servir pour vaincre le démon et la concupiscence, et pour devenir utile à soy-même, et aux autres.

Remerciez-le de ce qu'il a comme jeté les fondements de la vie solitaire par la pratique qu'il en a voulu faire lui-même, et nous nousmontrer par là le besoin que nous avons de retraite.

Demandez-lui l'esprit de pénitence et de retraite, et proposez-vous pour vertu l'exactitude à l'observance de vos Règles.

Le neuvième jour

80. Considérez Jésus-Christ retiré dans le jardin des Oliviers avant sa mort, où il souffre l'agonie, et la sueur de Sang : où il reçoit de la consolation d'un Ange, lui qui est le Dieu des Anges ; et où il se prépare à consommer l'œuvre de notre Rédemption. Jetez une œillade de cœur sur la Sainte Vierge retirée dans le secret de la solitude pendant que son Fils étoit dans l'exercice de sa Passion, elle qui savoit tout ce qu'il souffroit, et devoit souffrir.

Adorez Jésus-Christ dans l'état d'affliction où sa charité envers nous l'a mis.

Remerciez-le de ce qu'il a voulu pourvoir à votre consolation dans la vie et dans la mort, en vous instruisant par son exemple, et en vous la méritant par sa désolation.

Demandez-lui la grâce de ne chercher votre consolation qu'en lui, et de ne l'attendre que de lui ; et proposez-

vous pour vertu la fidélité à la prière, et l'attachement à la volonté de Dieu dans les sécheresses.

Le dixième jour

81. Considérez Jésus-Christ retire dans le Saint Sacrement de l'autel, ou il paroît toujours devant son Père éternel en état de victime, et où il luy rend de secrètes adorations, et une gloire continuelle.

Adorez Jésus-Christ dans cet état où la charité l'a mis, afin de pouvoir recommencer jusqu'à la fin du monde à mourir mystérieusement pour le salut des hommes.

Remerciez-le de ce qu'il s'est mis dans cette retraite, comme pour servir d'ostage pour vous à la justice de Dieu, et pour se mettre souvent comme un sceau sur votre cœur, en vous servant en même temps de nourriture et de vie.

Demandez-luy la grâce de ne vivre que pour luy, puisque vous ne vivez que par luy ; et proposez-vous pour vertu de mourir à vous même, par l'acceptation et la victoire des contradictions et des répugnances, afin de ne vivre qu'à Dieu seul.

**Sur l'estime et la pratique que nous devons faire de ces paroles de Jésus-Christ,
de se renoncer soy-même, de porter sa croix, et de le suivre**

Se renoncer soy-même

1. On ne peut point douter de la nécessité de se renoncer soy-même dans quelque état qu'on se trouve, puisque tous les Chrétiens sont compris dans ces paroles de Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il se renonce soy-même*. Ny le pauvre, ny le riche, ny le séculier, ny le religieux ne peuvent être receus à sa suite, qu'ils n'accomplissent cette condition. Il faut donc s'y résoudre, et estimer le genre de vie qui nous en fournit le plus de moyens, et qui nous en facilite l'usage comme le plus avantageux. Le monde et ses engage-mens font beaucoup d'obstacle à ce renonce-ment. Ô qu'il faut donc que ceux qui y sont engagez par état se fassent de violence pour le bien accomplir !

2. Quoy que cette nécessité soit absolue, Jésus-Christ veut néanmoins laisser la liberté dans son entier ; et il nous montre que l'amour de Dieu envers l'homme ayant résolu de recevoir de l'homme un retour d'amour qui fût entièrement libre, il ne veut ny commander, ny contraindre ; mais nous attirer après luy par des liens de charité et de liberté. Tout ce qui semble donc rude dans cette condition, doit être bien adoucy par la charité du Maître, qui nous veut attirer à sa suite et à ses biens éternels d'une manière si suave.

3. Si la condition de ce renoncement paroît dure, (car qu'est-ce que se renoncer soy-même, si ce n'est ne vouloir non plus avoir d'égard à notre propre volonté, à nos désirs et à nos affections, que si nous cessions d'être nous-mêmes ?) elle ne peut être imputée ny à aucun caprice, ny à aucun chagrin du Maître qui la propose. La vie laborieuse et destituée de toute consolation humaine, les travaux et les souffrances qu'il a embrassés en font foy, et en se renonçant soy-même le premier, il a fait comme le bon médecin, qui prend luy-même la médecine, toute amère qu'elle est, pour attirer son malade à en faire autant. Ce n'est que pour le guérir et le tirer de la mort, qu'il en use ainsi. Après cela qui peut douter des bonnes intentions du médecin, et de la nécessité de ce qu'il ordonne ?

4. En effet, si nous considérons de près ce *nous-mêmes*, auquel il faut renoncer, nous trouverons que ce qui le compose et le nourrit n'est qu'un ramas d'humeurs peccantes, d'affections dépravées, de connoissances erronées, de désirs déréglés, et de mauvaises habitudes, qui mettroient la désolation et la mort partout, si on n'avoit soin de les purger. Si donc ce nous-mêmes est devenu tel par le venin du péché qui a corrompu la nature, et est par conséquent devenu si contraire à Dieu, à la raison et à la justice, faut-il s'étonner si la nécessité de se renoncer soy-même est si pressante ?

5. Pour vivre chrétiennement, il faut éviter le mal et faire le bien. Le *nous-mêmes* dans l'état de la nature corrompte a son inclination vers le mal, comme la pierre à se porter en bas ; et ses difficultés vers le bien surnaturel, comme la pierre à s'élever en haut. Le renoncement à nous-mêmes étant ce qui retient l'un et qui pousse l'autre, est donc absolument nécessaire au salut. Mais on ne pourra jamais vivre même en homme raisonnable qu'en y renonçant, puisque l'homme animal qui se trouve dans ce *nous-mêmes*, est révolté contre la raison, et l'entraîne après soy, à moins quelle n'y renonce. Où trouver donc le salut et le remède, sinon dans ce renoncement que Jésus-Christ propose ?

6. Si nous voulons nous plaindre et nous étonner de l'amertume du remède, auquel la nature corrompue a tant de répugnance, nous n'aurons pas plus de raison que le malade qui se plaint du médecin, parce que les remèdes sont désagréables au gout. Le médecin luy repondroit : les maux ne se guérissent que par leur contraire, les chauds par les froids, et les froids par les chauds. Les remèdes propres à guérir les corps sont presque tous amers et dégoutans : et c'est la Providence divine qui en a ainsi disposé. Ce n'est donc pas moy qui suis la cause de l'amertume que vous ressentirez en prenant le remède ; c'est votre maladie.

7. Mais Jésus-Christ le céleste Médecin nous dira avec bien plus de raison et de vérité : la maladie de votre âme ne vient que de la volupté, et du désir de jouir des plaisirs des sens ; faut-il donc vous étonner si je vous ordonne ce qui luy est opposé ? Vous devez vous consoler de ce que j'y joins le baume de ma grâce qui a la vertu de faire trouver des délices à votre âme toute infirme qu'elle est, dans ce qui est le plus amer à votre nature corrompue. Que peut-on répliquer à une ordonnance du céleste Médecin, qui est si sage, si charitable et si nécessaire ?

8. Si le renoncement à nous-mêmes que Jésus-Christ enseigne, est un remède divin qui guérit l'âme et ses maux, qui la préserve de la rechute, et qui luy donne beaucoup de paix intérieure ; combien devons-nous estimer ce qui nous met dans la bienheureuse nécessité de nous en servir, et qui éloigne de nous ce qui peut relever et fortifier ce *nous-mêmes*, qui revit et se reproduit si facilement ? Notre état et nos Règles nous fournissent cet avantage.

9. C'est un grand avantage, pour ne pas interrompre l'usage du divin remède du renoncement à nous-mêmes, que d'avoir abandonné le monde, d'en demeurer séparée ; et d'être exempte des sollicitudes des choses de la terre. C'est ce que vous trouvez dans votre état et dans vos Règles d'une manière très singulière.

10. C'est un grand avantage pour ne point interrompre l'usage de ce divin remède, que d'être dans la pratique continuée et jamais interrompue des mêmes exercices de piété, et sans même retirer la nature de ses usages ordinaires sous prétexte de récréation. La terre que nous foulons aux pieds travaille à reproduire ses chardons et ses mauvaises

herbes dès aussitôt qu'on cesse de la remuer, et qu'on la laisse reposer. Le cœur humain fait le même quand il cesse d'être cultivé par ses exercices ordinaires. La poutre que l'ouvrier a élevée en l'air avec bien du travail, ne luy pèse presque plus sur l'épaule, quand après l'avoir élevée, il a mis dessous un morceau de bois de travers ; mais pour peu qu'on retire ce bois sur lequel la poutre est retenue, le fardeau retourne sur ses épaules, et s'il ne le remplace promptement, la pesanteur du fardeau le met en danger de tout laisser tomber par terre, et de se voir contraint de reprendre une seconde fois la peine et le travail que luy avoit coûté l'élévation de cette poutre. La même chose arrive souvent à la personne religieuse qui a interrompu, ou relâché l'habitude de ses observances ordinaires. Car cette habitude est comme ce bois mis de travers ; elle soutient le fardeau tant qu'elle demeure dans sa place ; mais le fardeau retombe sur la personne, et elle le ressent à proportion que son habitude se diminue par l'interruption. Vous trouvez cet avantage dans votre état et dans vos Règles ; car tout y tend à mettre la stabilité et à l'y entretenir dans toutes ses pratiques religieuses.

11. Il y est dit, que la cellule deviendra bientôt ennuyeuse à celui qui prendra l'usage d'en sortir pour des causes légères. Ce qu'elles disent de la cellule et du silence, doit s'appliquer à tous les autres exercices de l'Ordre, et vous fait assez connoître ce que produit la continuation d'une bonne habitude et son interruption.

12. C'est un grand avantage, que de trouver dans le saint renoncement qu'on a embrassé par état, les moyens d'être exempt des soins, des chagrins, et des travaux de la vie, et de joindre la tranquillité de la raison et de la conscience. Chacun convient que ces deux choses sont nécessaires pour être heureux dans la vie autant qu'on le peut être. Vous devez donc bien honorer votre état et les Règles de votre Ordre ; car vous y trouvez ces avantages.

13. Vous y êtes exempt de toute sollicitude pour vos besoins corporels que vous trouvez aussi facilement que s'ils croissoient dans vos jardins ; exempt des adversitez qui naissent de ce qu'on appelle jeux de la fortune ; et exempt en fin des durs travaux de la vie que les enfants du siècle sont engagez de souffrir par les nécessitez et par les cupiditez. Mais pour ce qui est de la tranquillité de la raison qui naît de la bonne conscience, vous l'y pouvez trouver autant qu'il est possible, puisque toutes vos Règles ne tendent qu'à vous éloigner des occasions de pécher, et de tous les objets qui émeuvent et attirent la concupiscence, pour luy faire recevoir et en suite enfanter le péché.

14. Nous serons donc les plus heureux de tous les hommes, si nous sommes fidèles à bien user du remède du saint renoncement que Jésus-Christ nous a ordonné, et que l'Ordre des Chartreux nous a préparé ; mais nous serons aussi les moins heureux de tous, si nous nous en écartons en voulant reprendre quelque chose de nous-mêmes. Car notre état nous privant de tout ce qui peut le plus flatter les sens, nous nous trouverons priver des consolations spirituelles aussi bien que des corporelles.

Qu'il porte sa croix

15. C'est un grand honneur au patriarche Isaac d'avoir représenté en figure Jésus-Christ portant sa Croix ; mais depuis que Jésus-Christ l'a portée luy-même sur le Calvaire, et qu'il est mort sur la Croix, nous avons l'avantage de pouvoir l'imiter par effet, en obéissant à sa voix qui nous invite à porter notre croix après luy. Ce nous doit être un grand honneur de pouvoir faire en, cela ce que Dieu a fait luy-même.

16. Nous ne pouvons point douter de la Divinité de Celui qui nous appelle à cet honneur, non plus que de sa charité, puisqu'elle l'a porté jusqu'à donner sa vie pour nous. Sa sagesse est celle de Dieu même. Si nous sommes donc convaincus de la Divinité, de la charité, et de la sagesse de celui qui nous appelle, nous devons reconnoître que d'obéir à Jésus-Christ en portant notre croix après luy, c'est une chose très-sage, très-aimable, et qui tient du divin.

17. Nous ne pouvons point douter que ce ne fut un décret éternel de Dieu que son Fils bien-aimé consumma sa vie sur la Croix, puisque ny sa prière dans le jardin, ny l'agonie qui luy fit découler jusqu'à terre une sueur de Sang, ne purent l'en exempter. Ses exemples et ses paroles nous doivent donc rendre convaincus que la nécessité de porter sa croix après luy est indispensable à tous ceux qui prétendent avoir part à sa gloire.

18. La Croix est un abrégé du mystère de Dieu ; et si on le veut trouver, il faut le chercher où Jésus-Christ, qui est sa vertu et sa sagesse a été attaché. Car c'est là où on le trouve ; mais elle contient aussi le mystère de notre consolation, de notre délivrance du mal, et de la guérison des mauvaises habitudes que nous avons contractées en suivant les mouvements de la nature corrompue. Faut-il donc s'étonner si les Saints ne se sont point contentez des adversitez ordinaires de la vie, dont est composé ce qui s'appelle croix ; mais qu'ils ont appliquée leur industrie à se composer des croix volontaires d'austeritez et de privations, pour y crucifier leur chair avec ses vices et ses cupiditez. Ils ont reconnu les pièges et les dangers de cette vie mortelle, et s'y voyant exposez, ils se sont composés des croix volontaires, afin de se mettre plus en sûreté, en se mettant comme à l'abry sous ces croix.

19. La matière commune des croix de la vie vient ou de la disposition immédiate de la Providence, comme sont les peines du corps ou de L'Esprit ; ou de la malice du Démon, et des hommes ; ou bien de la rébellion de la nature corrompue. La première doit être reçue avec beaucoup de respect, comme venant de la main de Dieu, qui nous la présente luy-même ; la seconde doit être considérée comme une chose qu'il permet pour exercer notre foy et notre fidélité à suivre ses loix ; pour nous engager à recourir à son secours ; et pour nous détacher des créatures ; et la troisième doit être regardée comme un moyen de reconnoître notre misère et le besoin que nous avons de la grâce de Dieu ; et comme un moyen de faire de dignes fruits de pénitence, en combattant et surmontant les vices et les concupiscences, qui nous ont vaincus nous-mêmes en nous faisant offenser Dieu.

20. Mais toutes ces croix étant communes à tous les chrétiens, considérons et embrassons celles que notre saint Instituteur s'est fabriquées pour luy et pour nous. Car c'est par leur moyen qu'il s'est mis en sûreté contre les dangers où

sont au monde plusieurs Chrétiens, ou de fuir la croix, ou de la laisser trainer par terre, ou de la laisser tomber, ou bien de la quitter tout à fait.

21. On place la Croix dans les endroits d'où l'on veut chasser le Démon, et on luy oppose le signe de la Croix partout, comme ayant la force de le chasser. Notre bienheureux Père a voulu faire le même, et ayant reconnu que les plus dangereux endroits par où le démon peut entrer dans nos âmes, sont l'entendement, la volonté, et les sens, il s'est ingénié à leur fabriquer des croix, pour y être appliquées, et nous mettre plus en sûreté contre ces ennemis de notre salut, qui cherchent nos âmes pour les enlever. Combien devons-nous donc honorer ces croix, que la charité a inventées et composées pour assurer notre salut ?

22. La croix qu'il a préparée pour notre entendement, est composée de la vie cachée et comme ensevelie aux yeux du monde, qui s'oppose au démon de la vaine complaisance de passer pour gens d'esprit ; de l'amour de la rusticité et de l'abjection, qui s'oppose au démon de vouloir plaire au monde ; et de l'amour de la correction, qui s'oppose au démon de la présomption et de l'aveuglement de la raison. Les paroles de nos premiers Statuts nous disent sur cela, que celui à qui on a fait une correction ne doit point s'excuser pour lors, quand même la chose qu'on luy a imputé ne seroit point véritable, mais se prosterner et se reconnoître coupable. Ce qui y est dit de la vie cachée, de la sainte rusticité, et de l'abjection, est de la même force. Un entendement qui est donc muni de semblables croix, et qui s'y tient fidèlement attaché, chasse bien loin le démon, et y est à couvert de ses pièges et de ses insultes.

23. La croix qu'il a préparée pour notre volonté est un genre d'obéissance, qui nous engage à ne faire aucune chose, pour bonne qu'elle nous paroisse, qu'elle n'ait été auparavant approuvée par le Supérieur. Cette croix est opposée au Démon de la présomption, de l'indiscrétion, et de l'excez qui trompe la volonté, ou en luy persuadant de changer la croix de son observance en une autre que l'amour propre qui l'a fabriquée luy fait paroître meilleure ; ou en la poussant à des extrémités dont elle se lasse bientôt après ; ou bien en luy faisant entreprendre des choses, qui ayant ruiné la santé du corps, rendent un homme incapable de toute observance régulière. D'où il arrive que cet homme devient occupé à caresser son corps au lieu de le mortifier, et plus attaché à suivre les ordonnances du médecin, que les règles de la sobriété religieuse.

24. Pesez sur cecy ces paroles du livre incomparable de l'Imitation de Jésus-Christ. « Il y a des personnes imprudentes qui se sont servy de la grâce de la dévotion pour se détruire eux-mêmes, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvoient, et que, ne considérant point assez combien ce qu'ils entreprenoient étoit disproportionné à leur foiblesse, ils ont plutôt suivy dans leur conduite le zèle de leur cœur, que le jugement de la droite raison ; et parce qu'ils ont eu la présomption d'entreprendre plus que Dieu ne demandoit d'eux, ils ont bientôt perdu cette grâce qu'ils avoient reçue. Ils sont tombez tout d'un coup dans la pauvreté et dans la bassesse, eux qui comme des aigles avoient voulu mettre leur nid jusque dans le Ciel, afin qu'étant humiliés et abaissés, ils apprissent à ne point penser voler, comme s'ils avoient des aisles ; mais qu'ils doivent mettre toute leur espérance sous l'ombre et la protection de mes aisles. Ceux qui sont encore nouveaux et inexpérimentés dans la voye de Dieu seront facilement trompez et en danger de se perdre, s'ils ne se laissent conduire par ceux qui ont de l'expérience et de la discrétion. Que s'ils croient plutôt leur propre sens, que les avis des personnes qui ont de l'expérience, les suites leur en seront fort dangereuses, à moins qu'ils ne renoncent à cette attache à leur sentiment. » Une volonté qui est donc munie de la croix de ce genre d'obéissance, et qui s'y tient fidèlement attachée, est préservée du danger d'être trompée par ce Démon, qui est d'autant plus dangereux, qu'il se transfigure en ange de lumière.

25. Il a enfin préparé plusieurs croix à nos sens, parce qu'ils sont comme autant de fenêtres par où le Démon peut faire entrer la mort chez nous ; et ces croix sont composées de la séparation de tout commerce avec le monde, qui est un grand moyen pour n'être point ensorcelé par la vanité ; de l'abstinence de chair qui préserve de beaucoup de tentations et de relachemens ; de demeure fixe dans le cloître ; de l'éloignement de ce qui peut exciter et nourrir la curiosité ; et de plusieurs autres semblables choses, qui sont autant de préservatifs contre les pièges du Démon,

26. Il s'est contenté de garder seulement pour les sectateurs de son Institut ce qui est suffisant pour leur conserver la santé du corps et de l'esprit, et y a établi tout dans un milieu qui retranche aux sens ce qui peut nuire à l'âme, et dont on peut se passer ; mais qui évite les excès. Afin que tout nous serve ainsi par une juste proportion pour bien continuer à porter notre croix sans interrompre l'exercice et sans la laisser tomber par terre.

27. Avec combien de respect et de courage devons-nous donc embrasser ces croix, puis qu'elles nous sont si utiles, si saintement. et si sagement composées, et avec une proportion si juste, qu'en accordant le nécessaire, elles retranchent tout le superflu ; et en rejetant les excès, elles mettent tout dans un juste tempérament. C'est ce qui donne le moyen de les bien porter avec persévérance ; au lieu que l'entreprise d'une vie austère sans ce tempérament, ressemble souvent à ces fusées volantes, qui s'élèvent en l'air en faisant un beau feu ; mais dès que la matière est consumée, il n'en reste qu'un morceau de bois brûlé par le bout, qui retombe à terre.

28. Ce n'est point assez que de commencer une bonne vie, il faut la continuer, et y persévérer jusqu'à la fin. C'est de quoy la composition de notre croix cartusienne nous fournit les moyens, si nous la tenons bien sans la quitter, ou la changer ; et si nous la portons après Jésus-Christ en la manière que notre Institut nous l'enseigne.

29. Si nos croix paroissent dures à la nature et aux yeux du monde, elles deviennent douces aux âmes à mesure qu'elles se rendent fidèles à les bien porter. La grâce de Dieu y met une onction que les enfants du siècle ne connoissent point, et s'ils disent que ce qui est amer au goût est souvent bon au cœur ; nous leur dirons aussi que ce qui est pénible au corps, est souvent suave à l'esprit. Si nos croix leur font peur à voir, c'est qu'ils n'en voyent point l'onction ; mais nous la sentons, et si nous nous étudions bien à correspondre à la grâce de notre vocation, nous ressentirons

l'accomplissement de ce que Dieu promet par son Prophète : *Que le jonc se pourrira par l'abondance de l'huile* ; un bois pourry n'a plus de dureté, ny presque de pesanteur. L'onction de la grâce sera le même à l'égard de toutes les croix qui paroissent les plus dures et les plus pesantes à la nature. Elles les rendra douces et légères et remplira nos âmes de célestes consolations.

30. Après cela pouvons-nous nous plaindre de l'engagement où Jésus-Christ met tous les chrétiens de porter leur croix après luy, s'ils veulent avoir part à sa gloire ? pouvons-nous sans renoncer à la consolation de nos âmes, et à l'assurance de notre salut, négliger de bien porter celles que notre Institut nous a présentées et que nous avons embrassées volontairement, puisque ce sont des croix d'honneur, des croix bénites, et des croix ointes de l'huile du Paradis ?

Et qu'il me suive

31. Pour parvenir à la gloire de Jésus-Christ, il faut le suivre, et on n'y peut entrer qu'en le suivant. La nécessité en est évidente. Il n'est question que de la manière de le suivre, qui consiste en trois choses. 1. A marcher comme luy en la sainte dilection. 2. A nous hâter de marcher par quelque chemin que ce soit, qu'il luy plaira de nous conduire. 3. Et à ne point cesser de marcher sans regarder derrière nous. C'est luy-même qui nous l'enseigne ainsi par ses paroles et par celles de ses apôtres. *Marchez dans la dilection, tout de même que Jésus-Christ qui vous a aimez* ; c'est son Apôtre S. Paul qui parle. *Personne n'est propre pour le royaume de Dieu, qui ayant une fois mis la main à la charrue, regarde derrière soy* ; c'est Jésus-Christ qui parle. Enfin il répond à celui qui luy demandoit permission d'ensevelir son père : *Laissez les morts ensevelir leurs morts, mais vous suivez-moy*.

32. La nécessité est heureuse qui nous engage à chercher, et à trouver notre bonheur éternel ; et la manière en est si sainte, qu'elle mérite tous nos respects, et tout notre acquiescement. Où irions-nous et que deviendrions-nous pour toute l'éternité, si nous ne suivions Jésus-Christ, puisque c'est luy qui est la voye, la vérité et la vie ?

33. Marcher dans la dilection, à l'exemple de Jésus-Christ, rien n'est plus saint, rien n'est plus juste, rien n'est plus raisonnable. C'est aimer comme Dieu, c'est aimer par l'Esprit de Dieu. Mais comme l'Esprit de Dieu veut mettre la liberté dans l'âme ; et que là où il est, là est la liberté, ainsi que l'Apôtre nous l'assure ; il faut donc, pour marcher dans cette sainte dilection, détacher son cœur de l'affection des créatures, puis qu'en nous y attachant, nous engageons notre liberté, et nous mettons ainsi de l'obstacle aux desseins de l'Esprit de Dieu.

34. Que penserions-nous d'un voyageur qui ayant un long et difficile chemin à faire, se chargeroit d'un bagage superflu ? Que dirions-nous si outre ce bagage, il se chargeoit encore en chemin de tout ce qu'il rencontreroit d'agréable à ses yeux ? Nous dirions sans doute que ce voyageur n'ira pas loin, qu'il faudra qu'il jette en chemin ce qu'il porte, ne pouvant sans cela suivre ses compagnons qui ne sont chargez de rien, et qui vont bien vite ; ou bien qu'il demeurera en chemin, qu'il s'assiera à terre pour se reposer, et cessera de les vouloir suivre. La même chose arrivera à celui qui s'étant mis à la suite de Jésus-Christ, voudra porter avec soy un gros bagage d'affection aux créatures, et autant de fois qu'il mettra ses affections aux choses agréables à ses sens qu'il rencontre en son chemin, ce seront autant de nouveaux fardeaux dont il se chargera. Quelle folie est-ce de se vouloir ainsi charger en son chemin des choses qu'il faut quitter, ou quitter Dieu en cessant de suivre Jésus-Christ !

35. Ne sommes nous point déjà assez chargez de ce pesant fardeau dont l'Ecriture parle, lorsqu'elle nous apprend, que *le corps qui se corrompt surcharge l'âme*, et que *cette maison composée de terre appesantit l'esprit dont les pensées s'étendent loin*. Qu'est-il donc besoin d'ajouter à cette pesante charge de nouveaux fardeaux composez de la terre qu'on trouve en son chemin ?

36. C'est à quoy notre saint Instituteur a voulu pourvoir dans nos Règles, en nous y établissant les moyens les plus propres pour retirer nos affections des choses créées. Nous n'avons qu'à voir ce qu'elles disent à ceux qui viennent de faire profession chez nous: Qu'ils se doivent considérer comme n'étant plus à eux, ny même maîtres du bâton sur lequel ils s'appuyent. Nous n'avons qu'à voir ce qu'elles disent sur ce que nous pouvons avoir dans nos chambres et ailleurs pour nos besoins. On ne nous en accorde que le simple usage, avec la condition de nous lôter quand le Supérieur le jugera à propos, sans que nous puissions nous en plaindre, ny en murmurer. Nous n'avons qu'à voir ce qu'elles disent des entretiens des séculiers, des visites, et des affections des parents qu'elles ordonnent d'éviter ; ce qu'elles disent des récréations extraordinaires, et de tant d'autres choses, qui chatouillent naturellement les affections, et nous serons convaincus que tout y tend à nous retirer de ce qui engage le cœur et la liberté d'esprit. Hé, pourquoy l'ordonnent-elles ainsi ? C'est pour nous disposer à ne mettre point d'obstacle à la pure dilection, et à cette sainte liberté que le Saint Esprit veut donner aux âmes qui veulent efficacement suivre Jésus-Christ.

37. Il faut nous hâter pour le suivre, puisque tout nous y engage et nous le prêche ; le temps qui passe si vite, la brièveté de la vie, le moment incertain de notre mort, les avertissements que nous donne le Maître que nous suivons, qui sont répandus dans tout l'Evangile, et les paroles de ses Apôtres. *Marchez*, dit Jésus-Christ, *pendant que vous avez du jour, de peur que les ténèbres de la nuit ne vous surprennent*. Hé, qui sçait quand ces ténèbres viendront puisque personne ne sait ny le jour, ny l'heure de sa mort. *Hâtons-nous de marcher*, dit saint Paul, *afin d'entrer dans ce repos, pendant qu'on peut l'appeler aujourd'huy*. Hé, qui sait qu'il aura le lendemain ? C'est pour cela que notre saint Instituteur en composant nos Règles, a retranché ce qui pourroit nous amuser, ou nous occuper inutilement, ou nous faire prendre le change ou bien nous retarder sur le chemin par lequel Jésus-Christ nous veut mener à sa suite. Tout nous presse, il ne faut donc point nous amuser. 1

38. La femme de Loth convertie en statue de sel pour avoir regardé derrière elle, et pour n'avoir point obéi à la voix d'un ange, devoit déjà être une suffisante leçon pour ne point regarder derrière soy, quand Dieu luy-même nous dit de le suivre ; mais Jésus-Christ s'en étant expliqué nettement, et ayant dit que celui qui regarderait derrière soy ne seroit point propre au royaume des Cieux, on ne peut point douter que cette condition ne soit nécessaire.

39. Qu'est-ce que regarder derrière soy ? C'est permettre à la nature de faire des retours sur ce qui a rapport avec ses affections corrompues ; c'est se mettre en danger par ce moyen de perdre Jésus-Christ de veüe ; c'est se mettre indiscrètement dans l'occasion d'être tenté par les objets, et s'attirer les moyens qui nous peuvent faire retourner en arrière. Hé, que sçavons-nous si ces objets en nous tentant, ne nous feront point périr ?

40. Ecoutons sur cecy les sentiments de saint Jean Chrysostome. « Pourquoi, dit-il, celui qui a fait le commandement d'honorer ses parents, qui a tant recommandé les œuvres de miséricorde, a-t-il répondu à ce fils, à qui il avoit dit, suivez moy, et qui lui avoit demandé seulement la permission d'aller auparavant ensevelir son père : *Laissez les morts ensevelir les morts, mais vous, allez*, etc. ? Les religieux, dit ce saint Père, doivent être les imitateurs des Apôtres, et nous ne pouvons imiter les Apôtres qu'en faisant comme eux. Que personne de vous, mes très chers, ne dise donc : J'ay mon père, j'ay ma mère ou d'autres personnes qui portent les noms de parentage. Vous avez icy Jésus. Hé, que cherchiez-vous dans ces personnes, ou qui sont peut-être déjà mortes, ou qui mourront bien-tôt ? Celui qui a Jésus, a son père, a sa mère, a ses enfants, et tous ses parents. Pourquoi cherchez-vous les morts ? suivez celui qui est vivant, et laissez les morts ensevelir les morts. Un de ses disciples luy dit : laissez-moy aller pour ensevelir mon père ; il ne dit point pour demeurer avec luy, mais seulement, laissez-moy aller pour une heure. Que répond à cela le Seigneur : *Laissez les morts ensevelir leurs morts*. Vous pourriez périr en une heure, et en voulant ensevelir un mort, vous mourriez vous-même. Voila comme parle ce saint homme ; n'a-t-il point raison ?

41. Si Jésus-Christ est notre teste, et nous ses membres, il faut que nous le suivions, à moins que de vouloir être séparés de luy. Si pendant qu'il court nous nous arrêtons, ce n'est point le moyen de nous approcher de luy, mais de nous en éloigner. Il faut donc toujours avancer, et reconnoître que de ne point avancer dans la voye de Dieu, c'est reculer, puisqu'on perd le temps et les moyens de s'approcher de luy.

42. Souvenons-nous de ce qui est arrivé à saint Pierre, qui ne suivoit Jésus-Christ que de loin ; il renia son Maistre bientôt après ; et si Jésus-Christ ne l'eut regardé de son œil de miséricorde, il seroit péry. Hé, de quoy nous serviroit de suivre Jésus-Christ, si nous ne parvenions à le rejoindre et être avec luy ?

43. Ces trois conditions, de se renoncer soy-même, de porter sa croix, et de suivre Jésus-Christ, sont inséparables l'une de l'autre ; sans elles on ne peut parvenir au royaume de Dieu. Leur pratique nous doit donc être autant à cœur, que notre salut éternel. Rien ne peut nous être plus utile, que ce qui peut nous assurer dans une matière de cette conséquence. Les Règles de notre Institut nous en fournissent les moyens les plus assurés. Honorons-les donc comme nous le devons, en les considérant comme une escorte qui nous garantira des insultes des ennemis, qui sont si dangereux sur les chemins de cette vie mortelle, et qui nous conduira par la bonne voye à la vérité et à la vie.

Ainsi soit-il.

sur les paroles et les vœux de notre profession

1. L'usage de faire des vœux a pris son origine des sacrifices que Dieu a voulu qu'on luy offrit, en reconnaissance du souverain domaine qu'il a sur les hommes, et sur toutes les créatures. Les hommes voyant de là que Dieu agréait les offrandes, ont jugé que ce luy seroit aussi une chose agréable de s'engager par promesses à luy en faire de volontaires, c'est à dire par leur propre liberté, sans y être obligés par aucun commandement de Dieu. Ces promesses qui se font à Dieu librement, sont ce que nous appelons vœu. Puisque le vœu est une promesse libre, qu'on n'a point exigée de nous, l'honneur naturel demande tout seul, qu'on soit exact à l'accomplir d'une manière généreuse ; et on en est si convaincu, qu'un homme qui manque à sa promesse et même à sa parole, ne passe plus pour honnête homme. Quelle estime mériterons-nous donc que Dieu fasse de nous, si nous ne tenons pas les promesses que nous luy avons faites ?

2. Il a témoigné depuis par ses loix combien l'usage de faire des vœux lui étoit agréable, puis qu'il a fait tant d'ordonnances qui concernent la fidélité à les accomplir, et la manière exacte qu'on doit y observer. Il y a fait connoître combien il se tenoit offensé d'une personne qui luy ayant fait des vœux manque à les accomplir. Les menaces et les peines qu'il impose à l'infidélité des vœux, fait assez connoître la grandeur de l'offense. Sa parole écrite nous avertit que c'est une chose abominable devant Dieu qu'une folle promesse ; ce qui ne veut dire autre chose qu'une promesse qu'on manque d'accomplir. Après cela pouvons-nous douter du respect que nous devons avoir pour les vœux, et combien c'est une grande offense, de les transgresser en chose considérable ?

3. Plus la matière de la promesse qu'on fait à Dieu est relevée et luy est honorable, plus l'injure qu'il reçoit de celui qui ne l'accomplit point est considérable. Toutes celles qu'on luy faisoit dans l'ancienne Loy étoient peu considérables en comparaison de celles qu'on luy fait dans la nouvelle par les vœux solennels de la Religion. Il ne s'agissoit pour lors que des choses extérieures, de quelques abstinences, de quelques services, de quelques sacrifices, et tout n'y étoit point de durée ; mais dans les vœux de la Religion, il s'agit d'un engagement intérieur et extérieur, par lequel une personne devient toute dévouée à Dieu, non point pour un temps, mais pour toute sa vie. Les promesses que nous faisons donc à Dieu par nos vœux solennels, étant d'un prix bien plus relevé, que celles de l'ancienne Loy, nous ne pouvons point douter qu'elles ne soient plus agréables à Dieu ; mais nous ne pouvons point aussi douter qu'il ne se tienne beaucoup plus offensé de celui qui est à présent infidèle à les lui rendre. Il eut mieux valu ne luy rien promettre, puis qu'on étoit en liberté de ne le point faire, que de manquer à sa promesse après l'avoir faite de son plein gré et librement.

4. Que dirions-nous d'un homme qui ayant invité de son plein gré un honnête homme d'aller diner chez luy, le renverrait en sa maison lorsqu'il vient pour satisfaire à l'invitation qu'on lui a faite ? Nous dirions que celui qui l'a invité a fait une action indigne d'un homme d'honneur, et de bon sens ; qu'il a fait une injure considérable à cet honnête homme, et qu'il ne l'avait invité que pour lui faire affront. Appliquons cet exemple à l'injure que fait à Dieu celui qui, après lui avoir fait des promesses solennelles, refuse de les accomplir ; et jugeons de là ce qu'une âme religieuse infidèle, négligente, ou qui cherche à faire des rapines considérables sur ce qu'elle a promis à Dieu, mérite de mépris, de condamnation et de punition.

5. Souvenons-nous de ce qui arriva à Ananie et à Saphire, à qui saint Pierre fit ce reproche avant que de prononcer une sentence de mort sur eux : *Ce champ*, dit-il, *n'étoit-il point en votre pouvoir, et n'en étiez-vous point le maître, pourquoi avez-vous donc menti au Saint Esprit ?* Ne peut-on point dire encore avec bien plus de raison la même chose, et craindre une punition rigoureuse sur celui qui étant en pleine liberté de ne point faire de vœux solennels ; à qui Dieu n'en a fait aucun commandement ; et qui s'est porté de luy-même et de sa franche et pure volonté à les faire, s'il refuse d'accomplir sa promesse ? Ne peut-on point luy dire : votre liberté n'étoit-elle pas pleine et entière, et n'en étiez-vous pas le maître ? Pourquoi avez-vous donc menti à Dieu en luy promettant ce que vous ne voulez point tenir ?

6. L'importance et l'obligation des vœux de la Religion sont bien à examiner et à considérer avant que de les faire, puis qu'il s'agit d'un engagement d'où dépend un grand honneur, ou une grande injure faite à Dieu. Ceux qui sont proposés pour examiner l'état et la vocation des personnes qui se présentent pour faire cet engagement, sont obligés d'employer fidèlement leurs soins et leur industrie pour en faire connoître l'importance et l'étendue ; et pour aider les prétendants à se bien éprouver, et s'ils y manquent, ils se rendent responsables à Dieu de toutes les mauvaises suites d'un semblable engagement. Ceux qui par artifices ou par menaces font en sorte qu'une personne prend cet engagement par faiblesse, ou sans considération, ou par une espèce de nécessité, commettent un péché très énorme, en sacrifiant l'honneur de Dieu et la liberté d'une âme à leur passion. Mais il faut convenir que ceux qui l'ont embrassé librement et avec connoissance de cause, n'ont aucune excuse, ny raison qui les exempte d'un grand péché d'infidélité à Dieu autant de fois qu'ils manquent à leur promesse dans une matière considérable.

7. C'est pour cette raison, et pour nous empêcher de manquer dans une affaire de cette importance, que nos Statuts nous prescrivent avec tant de zèle, de remonter et de faire connoître aux prétendants l'étendue et l'importance de cet engagement, jusqu'à tacher de leur faire peur, au lieu de se servir de caresses pour les y attirer. Ils nous prescrivent

de leur exagérer les jeûnes, les veilles, les abstinences, et les autres pratiques de l'Ordre, en les leur montrant par les endroits les plus âpres ; et ne veulent point qu'on les admette, qu'après avoir vû si au lieu de s'effrayer de tout cela, ils persistent à le demander avec insistance. Tout cecy ayant donc été si prudemment ordonné, et exactement observé à notre égard, pouvons-nous trouver quelque prétexte raisonnable pour nous excuser, si nous manquons à nos vœux ?

8. *Je promets la stabilité, l'obéissance, et la conversion de mes mœurs, etc.* voilà les paroles essentielles de notre profession, qui expriment et qui contiennent notre engagement solennel ; et s'il n'y est point fait mention de la chasteté, ny de la pauvreté, c'est que l'une et l'autre sont essentiellement annexées à l'état religieux que nous embrassons, et qu'elles sont renfermées dans celui d'obéissance. Ces paroles contiennent notre engagement, et ce que nous devons faire pour y satisfaire. Il est donc important que nous les pesions et que nous les entendions bien, afin que nous ne manquions en rien au respect, et à la fidélité que nous devons à Celui, à qui nous avons fait les promesses qu'elles renferment.

9. Il n'y a que Dieu seul qui est stable. Que voulons-nous donc dire en promettant la stabilité ? Il est vrai qu'il n'y a que Dieu qui soit stable ; que tout le reste change et périt, et le caractère de l'homme dans l'état de la nature corrompue, est bien marqué dans ces paroles de Job : *L'homme né d'une femme, vit peu de temps, et est rempli de beaucoup de misères. Il paroît au jour comme une fleur, qui est en suite foulée aux pieds, et il ne demeure jamais dans un même état.* Mais S. Paul nous dit, *qu'il est très bon de stabiliser le cœur par la grâce.* Il parle icy de l'âme et non point du corps. Nos âmes peuvent donc participer en quelque manière à la stabilité de Dieu par le moyen de sa grâce.

10. Nous pouvons demeurer fermes dans la justification qu'il nous a une fois donnée. Car il ne quitte jamais ceux qu'il a une fois justifiés, qu'ils ne l'ayent quitté auparavant. C'est icy la principale stabilité qui est nécessaire à tous, et sans laquelle il n'y a point de salut. C'est Dieu qui la donne et qui la rend quand une âme l'a malheureusement perdue. C'est la pure miséricorde qui la prévient pour la luy rendre ; et si l'homme y rentre par le libre choix de sa volonté, c'est au secours de la grâce qu'il en doit donner toute la gloire.

11. La stabilité que nous prononçons dans notre profession, et que nous promettons, concerne le dehors de notre état. Elle veut dire qu'il n'est plus en notre pouvoir de changer d'état ; que nous nous engageons dans l'Ordre des Chartreux d'une manière ferme et stable, sans pouvoir passer dans un autre, et même que nous ne devons point nous porter à changer de maison, que par nécessité et par obéissance : mais elle nous veut insinuer que bien éloignez de vouloir altérer l'Institut de l'Ordre par des relâchements qui pourroient s'être glissés furtivement et avoir été tolerez pendant quelque temps par la négligence ou la pusillanimité de quelque Supérieur, nous sommes obligez de coopérer de toutes nos forces à maintenir notre observance dans la stabilité où elle s'est maintenue jusqu'à présent par une grâce spéciale de Dieu.

12. l'obéissance est une vertu d'une excellence et d'une nécessité qui sont si reconnues qu'il seroit inutile de vous rapporter ses éloges, que vous trouvez assez ailleurs. C'est par la désobéissance que le péché et les suites du péché sont entrez au monde : c'est par l'obéissance que Dieu a sauvé le monde ; c'est la vertu pratique de Jésus-Christ, fait obéissant jusqu'à la mort ; c'est la clef du Paradis et celle qui seroit capable de faire cesser l'enfer en faisant cesser le mauvais usage de la propre volonté ; bref c'est la main et l'instrument de la charité qui la met en œuvre et en pratique. Il n'est question icy que de bien connoître, la qualité de celle dont nous faisons profession dans l'Ordre.

13. Elle se fait d'une manière absolue et sans aucune condition. Nous ne disons point je promets l'obéissance selon la Règle, ainsi qu'il s'observe dans la plus part des autres Ordres religieux ; mais nous disons simplement l'obéissance. Pourquoi cela ? C'est que l'obéissance est considérée dans l'Ordre comme au dessus de la Règle, et comme la substance de la Règle. Elle est au dessus de la Règle, puisque la Règle dit que si un Supérieur ordonne à un Religieux d'user de soulagement, outre ce que la Règle permet, il doit luy obéir ; et que s'il luy résistait en ce cas, sous prétexte de zèle pour l'austérité, ce seroit à Dieu même qu'il résisteroit. Elle est la substance de la Règle, puisque la Règle dit : *Quoy que nous ayons plusieurs et diverses choses que nous observons dans l'Ordre, c'est par l'unique et le seul bien de l'obéissance que nous espérons que tout nous sera profitable.* Ce sont les propres paroles de nos Statuts. Jugeons de là quelle estime tous les enfants de l'Ordre doivent faire de l'obéissance, puisque notre Règle nous avertit, que sans elle tout ce que nous ferons sera compté pour rien. Elle est Appelée le seul et unique bien de notre observance. C'est assez dit pour nous la faire uniquement estimer.

14. Nous vous avons déjà plus au long expliqué en vous parlant du renoncement à nous-mêmes, la qualité et l'espèce d'obéissance que notre Institut demande de nous ; mais pour nous animer à la bien accomplir, souvenons-nous bien de quelle manière Jésus-Christ a obéi pour l'amour de nous, et de l'obéissance que nous devons à Dieu par amour et par justice ; souvenons-nous des satisfactions que nous devons faire à sa justice pour avoir fait notre volonté au préjudice de la sienne ; souvenons-nous du libre engagement que nous avons pris par notre vœu d'obéissance, d'obéir pour l'amour de luy ; afin que nous rendions à Dieu nos vœux d'obéissance d'une manière qui corresponde à toutes les raisons que nous avons d'obéir.

15. Mais le vœu de conversion de mœurs nous y engage encore par un nouveau titre. Qu'est-ce que ce vœu de conversion de mœurs ? C'est une promesse faite à Dieu d'aspirer toujours à se rendre meilleur, en convertissant ses mœurs de mieux en mieux ; c'est une promesse de ne jamais quitter le bon propos de s'amender de ses fautes. D'où il faut conclure que la personne qui a fait ce vœu, et qui cesse d'avoir la bonne volonté et l'intention de profiter dans le bien et de se corriger de ses fautes, pèche contre ce vœu à proportion que sa négligence à aspirer à ce qui est meilleur, est grande, ou la faute dont on ne veut point se corriger est considérable. Je dis, dont on ne veut point se corriger ; car quand on a la bonne volonté, et qu'on tombe néanmoins en faute par faiblesse humaine, cette chute ne reçoit point de

caractère singulier contre le vœu de conversion de mœurs. Si on l'entendoit autrement, il faudroit conclure qu'en faisant ce vœu, nous nous serions proposé d'être impeccable ; ce qui seroit une erreur et une absurdité bien grande.

16. Ce vœu nous engage à travailler à devenir saints, puis qu'il nous oblige d'aspirer toujours à ce qui est meilleur. Combien devons-nous donc honorer nos observances régulières, et nous y perfectionner ! Il nous engage aussi à corriger jusqu'aux moindres abus qui se seroient glissés dans nos observances, quand on s'en aperçoit, et à ne prétendre jamais les autoriser du prétexte de coutume, pour longtemps que l'abus fût demeuré caché ou toléré, puisque notre vœu de conversion de mœurs ne perd jamais rien de sa force.

17. L'exploit d'un sergent en matière civile, est suffisant pour empêcher la prescription. Hé, que doit donc faire chez nous l'engagement d'un vœu sans condition, et sans restrictions, et qui nous oblige à devenir meilleurs ? Peut-on devenir meilleurs, et aspirer à la perfection, tant qu'on laisse derrière soy avec connoissance et volonté quelque observance de la Règle, comme si la tolérance ou l'inavertance en avoient anéanti la vigueur ?

18. Nos Statuts empêchent la prescription en cecy, puis qu'ils réclament sans cesse contre les coutumes opposées à notre Institut pour longues et anciennes qu'elles puissent être. Ils s'en expliquent nettement, et les déclarent être de pures *corrupteles*, pour me servir de ses propres termes. Après cela quelque personne pourra-t-elle alléguer chez nous avec raison, que cette observance exacte du silence, ou de quelqu'autre chose qu'on remet en vigueur dans une maison, où elle s'étoit un peu relâchée, ne l'oblige point, parce qu'on ne l'observoit que d'une certaine manière au temps de sa profession ? Son vœu a-t-il changé de nature pour pouvoir l'exempter de se corriger ? Et un abus peut-il être effacé par le prétexte d'une coutume que la Règle rend toujours nulle et proscrite par sa réclamation ?

19. Nous avons été reçus dans l'Ordre et nous ne nous appelons Chartreux que pour l'être par effet. Nous ne pouvons l'être par effet, qu'en rendant nos vœux et nos observances selon l'esprit de la Règle. Cette Règle aneantit et proscrit par avance tout ce que les coutumes furtivement établies pourroient avoir introduit au préjudice de ce qu'elle ordonne. Une personne engagée dans l'Ordre est donc toujours obligée d'accomplir ce que le Psalmiste dit de ces degrez de montée, que l'âme doit se disposer dans son cœur. Car tout l'y engage par profession et par état ; et si au lieu de cela, elle veut se disposer des degrez de descente dans son cœur par des relâchements et des interprétations faites à sa mode, elle sort de volonté hors de son état, et devient par conséquent infidèle à Dieu, en voulant faire une rapine dans les promesses qu'elle luy a faites, qui ne peuvent changer de nature.

20. C'est ce vœu de conversion de mœurs qui a fait dire à S. Bernard, que le Religieux ne s'est pas seulement engagé à devenir saint, mais même à parvenir à la perfection de la Sainteté. Car le moyen d'y parvenir se trouve compris dans ce vœu, puis qu'il engage à faire une conversion de mœurs qui les fera devenir enfin parfaites, si elles s'augmentent toujours en bonté. Avançons donc sans cesse pour peu que ce soit, sans reculer en arrière ; et quand notre foiblesse nous aura fait faire quelques pas à rebours, animons-nous à le réparer promptement, en travaillant avec plus d'ardeur à devenir meilleurs.

21 Ce vœu de conversion de mœurs est celui qui perfectionne les autres, parce qu'il engage à les accomplir de mieux en mieux. Si nous voulons donc le bien honorer dans notre obéissance, nous devons nous étudier à y avancer, en montant fidèlement par les degrez de cette vertu, qui sont :

1. Accomplir avec exactitude au dehors ce qui nous est ordonné.

2. accompagner le dehors d'une entière soumission de notre volonté à celle de celui à qui nous devons obéir, en méprisant toutes nos répugnances.

3. captiver l'entendement, et le conformer à celui des Supérieurs.

22. C'est ainsi que faisoient ces braves filles de sainte Thérèse, qui s'en alloient simplement et sans raisonner planter dans le jardin un petit concombre cuit, parce qu'on le leur ordonnoit ; c'est ainsi que faisoient les disciples de S. François, qui s'en alloient planter un chou la tête en bas. C'est proprement ce troisième degré qui fait ressembler les âmes obéissantes à saint Paul, dont il est dit qu'ayant les yeux ouverts, il ne voyoit rien ; mais cecy doit toujours s'entendre avec discrétion. On ne veut point dire que nous devons pour cela étouffer toujours nos raisons et notre jugement, car ce seroit un excès vicieux et qui nous porteroit à approuver indifféremment toutes choses, bonnes ou non bonnes. Mais on veut dire que nous devons réduire notre jugement volontiers et le plus qu'il se peut à celui du Supérieur, et qu'en toutes choses où il n'y a point de péché, ny de suites considérables à craindre, le plus parfait est d'obéir sans raisonner, quand on a remontré simplement au Supérieur quelque chose qu'il pourroit ne pas sçavoir.

Nous allons vous faire un chapitre exprès de la pauvreté, parce qu'elle n'est point exprimée dans les paroles de notre profession, quoy que nos Statuts nous fassent assez connoître que le vœu en est compris d'une manière bien parfaite dans ceux d'obéissance et de conversion des mœurs.

**Sur les obligations et les usages de la pauvreté,
tels que nous devons les observer en conformité des statuts de l'Ordre**

1. Saint Paul parlant des Apôtres et des Disciples de Jésus-Christ, dit que *leur très haute pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur simplicité*. Il a bien raison d'appeler la pauvreté très élevée, puisque rien ne pouvoit monter plus haut qu'elle, ayant été la compagne inséparable du Fils de Dieu dans sa naissance, dans sa vie, et dans sa mort. Il ne faut point s'étonner s'il a placé aussi la pauvreté d'esprit la première entre les huit Béatitudes, puisque c'est par la parfaite pauvreté qu'il a commencé le cours de sa vie. Si nous voulons vivre comme luy, il fait aussi établir cette vertu comme le principe de notre vie spirituelle.

2. C'est en cela même qu'il a voulu montrer que sa doctrine de la pauvreté étoit une rare pièce tirée des trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Car étant venu au monde pour nous enseigner et pour nous guérir, pour nous servir de maître et de médecin ; comme maître, il nous apprend par sa pauvreté à connoître la vérité de la cause de notre mal, qui vient d'un péché commis contre la pauvreté ; et comme médecin il nous applique le remède de nos maux, qui est la pauvreté d'esprit. Le sens humain est donc icy bien trompé, il estime la pauvreté comme une chose qu'on doit fuir, et la Sagesse de Dieu s'en sert comme d'un remède pour nous guérir, et d'un moyen pour devenir heureux.

3. La foy nous enseigne que la chute de notre premier Père, et toutes ses malheureuses suites ne viennent que d'avoir voulu devenir riche. S. Paul pouvoit donc bien dire avec sûreté, *que ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans les pièges du Démon*. Car l'exemple d'Adam luy en étoit une preuve indubitable.

4. La perte de l'homme a commencé par la perte de la pauvreté d'esprit qu'il a faite en voulant devenir comme Dieu. La présomption de devenir plus riche qu'il n'étoit, l'a fait tomber dans la misérable pauvreté d'esprit, qui est passée en héritage à toute sa posterité. Les misères de l'esprit et du corps que nous souffrons ne viennent que d'une possession injuste opposée à la pauvreté. Nous pouvons donc dire en vérité, que quand nous n'avions rien, nous possédions tout, mais qu'en voulant posséder, nous avons tout perdu.

5. La grande richesse de Dieu consiste en la simplicité, qui a tout, qui contient tout, et qui n'a besoin que de soy-même. L'homme participoit à cette richesse, et il trouvoit des trésors d'amour et d'innocence dans la simplicité où Dieu l'avoit créé. Il y étoit exempt des besoins et des nécessitez de la vie ; sa pauvreté abondoit en richesses au temps de cette simplicité ; mais dès qu'il a voulu sortir de l'esprit de la pauvreté, il a perdu pour luy et pour nous les innocentes et précieuses richesses de la simplicité. Sa simplicité le rendoit riche, et il n'a senty la pauvreté qu'après avoir perdu sa simplicité. Il n'y auroit donc point eu de pauvreté sans cette perte.

6. Il n'a point seulement perdu les véritables richesses qui le rendoient heureux et exempt de toutes sortes de besoins et de sollicitudes ; mais il a attiré sur luy et sur ses enfants le dur joug qu'ils portent sur le col depuis leur naissance jusqu'à la fin de leur vie. L'extravagance de vouloir toujours devenir riches leur est demeurée, ils ne le deviendront jamais par les moyens dont ils se servent, et si leurs esprits deviennent riches, ce n'est qu'en inquiétudes, qu'en inconstances, qu'en chimères, en travaux et en vanitez. Les richesses de leurs cœurs et de leurs corps ne consistent qu'en passions qui les tourmentent, en désirs qui les tyrannisent, en mouvements déréglés qui les asservissent, et en besoins de toutes choses qui les engagent à un travail continuel et sans fin. C'est bien du temps et du travail perdu, quand on travaille à ce qui n'est point possible.

7. Saint Paul nous dit que la racine de tous les maux, c'est la cupidité. Mais nos expériences nous le font ressentir. La première cupidité qui a paru au monde, c'est celle de de-venir riche ; elle a conçu du Démon, elle a enfanté un péché opposé à la pauvreté, et c'est de là que sont venues toutes nos misères. Jésus-Christ fait donc à notre égard l'exercice d'un maître divin, qui connoit toutes choses par leur principe, en commençant sa vie par la pauvreté pratiquée, et ses instructions par la pauvreté d'esprit, en nous assurant que nous trouverons notre bonheur dans cette pauvreté, et en nous reconduisant ainsi à la vérité, à la raison, et au bon sens. Nous ne pouvons être en cette vie ny heureux, ny sages, qu'en suivant les instructions d'un maître en qui toute la sagesse se trouve renfermée.

8. Il est autant charitable médecin qu'il est bon maître, et il en fait les fonctions en présentant au malade le grand remède de la sainte pauvreté. Car il l'avale luy-même en présence du malade, afin de l'attirer à s'en servir, et à vaincre ses répugnances et ses dégoûts. L'esprit blessé du malade refuse l'humilité, et son corps la pauvreté. Cependant l'une et l'autre sont comme les simples qui composent le remède. L'orgueil de l'esprit ne peut être guery que par l'humilité, ny les affections du cœur que par le détachement des choses de la terre. Le céleste médecin sçait qu'il a à traiter un malade gueux et glorieux. Sa charité l'a porté à anoblir l'une et l'autre en s'en servant luy-même. Le malade peut-il donc refuser d'embrasser et d'honorer la sainte humilité et la sainte pauvreté, après les avoir veues portées, honorées et pratiquées par un Dieu qui s'est fait homme par charité, et qui s'est fait pauvre pour faire rentrer les enfants d'Adam dans les véritables richesses qu'ils avoient perdues, en prenant bien, et en mettant en pratiques sa céleste doctrine de la pauvreté ?

9. Si nous voulons consulter notre raison et nos expériences, nous y trouverons des preuves convaincantes de l'excellence et de la nécessité de ce remède. De combien de travaux superflus, et de peines délivre la pauvreté d'esprit ? Il faut bien chercher et travailler pour acquérir ; il faut bien des soins pour conserver, et pour défendre ce qu'on a acquis

contre ceux qui veulent le ravir, et il coute bien de la douleur à ceux qui le perdent. La nécessité de le perdre en mourant est infaillible. Salomon avoit donc bien raison de ne demander à Dieu que ce qui étoit suffisant pour l'entretien de sa vie, et non point des richesses.

10. On ne sçait que trop par expérience, que la superfluité des biens temporels est une source de sollicitudes et de craintes, de dangers et de dérèglements. Mais si nous considérons d'un œil raisonnable à quoy aboutissent tous les travaux des enfants d'Adam qui cherchent à devenir riches, et ce qu'ils font pour le devenir, rien ne nous paraîtra plus déplorable. Ils travaillent nuit et jour, ils se rongent de soins, et se privent même des innocents divertissemens de la vie ; ils vont au bout du monde en s'exposant à mille dangers, et en confiant leur vie à une planche. Ils risquent tout pour s'acquérir ce qu'ils appellent richesses. Si ces richesses sont fausses et trompeuses, les hommes qui les recherchent sont trompez ou insensés ; mais ils sont l'un et l'autre.

11. Jésus-Christ les appelle aussi trompeuses richesses ; et la raison nous apprend que rien n'est plus vray. Elles promettent du bonheur, et ne donnent que des inquiétudes ; elles ne peuvent de rien servir aux besoins de l'âme, mais seulement aux nécessitez d'un corps mortel ; elles sont de peu de durée, ne pouvant servir qu'au temps et à la corruption. Ces sortes de richesses sont bien trompeuses qui ne sont destinées que pour le temps et pour la corruption. Mais elles sont outre cela fatales, puis qu'elles servent au Démon d'un si puissant moyen pour faire périr éternellement les hommes, que Jésus-Christ prononce luy-même, *qu'il est plus difficile qu'un homme riche* (c'est à dire qui est attaché aux richesses de la terre) *entre dans le Royaume des Cieux, que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille*. Y-a-t-il donc rien au monde de plus dangereux et plus à craindre que toutes ces malheureuses suites et ces trompeuses qualitez des richesses de la terre ?

12. La sainte pauvreté d'esprit purge toutes les mauvaises humeurs qui composent ce grand mal, dont la racine vient de ce que les hommes veulent s'approprier ce qui ne leur appartient point, et qui ne leur peut jamais appartenir en propre ; car tout appartient à Dieu ; et malgré tous leurs travaux, il faut qu'ils sortent du monde tout nuds, comme ils y sont entrez. Cette sainte pauvreté remet la raison de l'homme dans une bonne assiette ; elle diminue les nécessitez de la vie ; car elle enseigne à se passer de peu ; elle rejette les inquiétudes en ne désirant rien de superflu, elle délivre des chagrins et des douleurs en éloignant l'attachement aux choses du monde, qui sont à tous moments prestes à périr pour nous ; et enfin elle arrache la frénésie de la raison, en luy faisant connoître que rien de ce qui est au monde ne luy peut jamais appartenir en propre.

13. La pauvreté d'esprit donne de la liberté à l'âme. Quand les soins, les désirs, et les affections occupent tout l'esprit, l'âme demeure comme oppressée sous leur fardeau, et ne se peut guère servir d'elle-même. Chacun n'a qu'à se consulter soy-même pour en être convaincu. Une Religieuse n'a qu'à se souvenir de l'inquiétude que luy cause l'affection à une babiole, et la liberté qu'elle ressent quand elle en est détachée. L'éloignement de ce qui la captivoit luy fait ressentir la douceur de sa liberté, et de là elle peut assez connoître la différence qu'il y a entre l'un et l'autre état, entre celui qui attache, et qui lie par l'affection et par la possession, et celui de la pauvreté d'esprit qui détache, et qui en détachant cause de la joie à l'âme. Il est donc bien vray que la pauvreté d'esprit fait une réparation sensible de la liberté.

14. Mais en donnant de la liberté à l'âme, elle la dispose à s'élever vers sa sphère qui est le Ciel. Le feu surchargé de bois, s'étouffe au lieu de bruler, et il ne fait que produire une fumée importune ; l'âme tout de même, qui est une flamme toute céleste, demeure comme étouffée quand elle est surchargée des biens de ce monde. Mais la sainte pauvreté venant à luy ôter cette surcharge de matière, elle n'a plus rien qui l'empêche de s'élever vers le Ciel ; la fumée importune des affections sensibles se dissipe, et s'évanouit pour céder la place à une flamme brulante et luisante, et rien ne la retient à la terre que le poids de son corps qui se consomme avec la vie.

15. après cela, pouvons-nous douter que la sainte pauvreté enseignée et pratiquée par Jésus-Christ ne soit une rare pièce tirée des trésors de la sagesse de Dieu ; puis qu'elle l'emporte si au dessus de la sagesse des hommes, qu'elle fait toucher au doigt que celle-cy n'est qu'une folie ? Pouvons-nous douter de la vérité de la parole qui met la pauvreté d'esprit entre les Béatitudes, et l'y place toute la première ? C'est une véritable béatitude commencé dès cette vie, puisqu'elle nous y fait jouir de la guérison, de la délivrance, et de la paix, de la liberté et de la possession de nous-mêmes. Si tout cela n'est le plus grand bonheur de la vie, il n'y en peut avoir aucun.

16. Il n'y a que les pauvres d'esprit qui soient véritablement riches ; il n'y a que les riches d'esprit qui deviennent véritablement pauvres. Ceux-cy perdent leur liberté, leurs soins, leur peine, leur temps et leurs espérances en s'obstinant à vouloir se rendre riches ; au lieu que les autres s'enrichissent de liberté, de paix, de temps bien employé, d'espérance et de consolation à mesure qu'ils avancent dans la sainte pauvreté d'esprit. Les richesses temporelles périssent, et celles de la pauvreté d'esprit demeurent pour toujours. Lesquelles des deux méritent donc d'être appelées et estimées richesses ?

17. La pauvreté d'esprit est comme l'âme ; mais la pauvreté extérieure est comme le corps ; l'une sert à l'autre pour se maintenir, et pour composer une parfaite pauvreté. C'est pourquoy Jésus-Christ a voulu unir l'une à l'autre dans sa propre personne, et les a voulu garder inséparablement toute sa vie. La cupidité qui se trouve environnée d'un ramas de matière, se nourrit facilement par leurs approches, tout de même que la paille et le bois amassez autour du feu s'enflamment facilement. Rien n'est donc plus sûr que d'imiter l'état où Jésus-Christ s'est mis luy-même ; et c'est ce que fait notre Profession de pauvreté religieuse.

18. L'une et l'autre pauvreté se sont trouvées jointes à Jésus-Christ dans sa naissance. L'enfance y étoit comme la pauvreté d'esprit ; le besoin qu'il avoit d'être nourry du lait d'une sainte Mère, et la grande pauvreté où il voulut que

cette bénite Mère se trouvât dans le temps de sa naissance, faisoit la véritable pauvreté du corps. Jetons icy une œillade de cœur sur cette sainte et pauvre Mère en luy disant : Ô sainte Mère, c'est vous qui avez accompli les premiers effets de la pauvreté du Fils de Dieu ; et c'est vous qui luy avez donné les premières assistances par vos soins, par vos travaux, et par la nourriture tirée de votre propre substance. Quelles profusions de grâces et de consolations versoit sur vous Celui qui nourrit tout, pendant qu'il tiroit de vous la matière de sa propre nourriture. Vous aviez déjà reçu de luy la rédemption de préservation, la maternité ineffable du Verbe divin, qui s'étoit fait chair dans votre sein, et l'autorité maternelle sur votre propre Créateur. Mais qui pourroit expliquer les richesses que sa pauvreté vous a attirées ? S'il ne s'étoit point fait pauvre, vous ne seriez point la Mère de Dieu, et la Reine des anges. Souffrez que nous parlions ainsi par la complaisance que nous avons de votre gloire, qui a pris son origine de la sainte pauvreté, et que nous vous conjurons par tous ces avantages que la pauvreté de votre Fils vous a procurés, de nous obtenir de luy l'esprit de la sainte pauvreté qu'il a enseignée et pratiquée.

19. L'une et l'autre pauvreté se sont trouvées jointes à luy pendant sa vie. Sa doctrine qui enseignoit à tout quitter, à rejeter les sollicitudes et le soin du lendemain, en étoit comme l'esprit, et le dépouillement de toute possession des biens du monde, qui luy ont fait dire que *les renards ont leur tanière, et les oiseaux du ciel leur nid, mais qu'il n'avoit point où reposer sa tête*, étoit comme le corps visible et palpable de sa pauvreté.

20. L'une et l'autre pauvreté se sont enfin trouvées unies dans sa mort d'une manière admirable. Son abandonnement et la remise de son Esprit entre les mains de son Père, composoient sa parfaite pauvreté d'esprit, et la nudité dans laquelle il est mort, celle de son corps. Après cela n'est-il point juste de qualifier avec S. Paul la pauvreté du nom de très haute, puisque le Fils naturel de Dieu l'a aimée et embrassée dans sa naissance, honorée dans sa vie et consacrée dans sa mort ? Il l'a, dis-je, aimée dans sa naissance, en y choisissant tout ce qui pouvoit composer une indigence accomplie dans l'étable de Bethléem ; la pauvreté se trouvoit déjà icy bien élevée. Il l'a honorée dans sa vie par la prédication de paroles et d'exemples de la pauvreté, qui devenoit par ce moyen encore plus exaltée et plus élevée. Et enfin il l'a consacrée dans sa mort en consommant l'œuvre de la Rédemption du monde par la pauvreté et dans la pauvreté ; et c'est icy qu'elle s'est trouvée très haute et très sublime.

21. La sainte pauvreté d'esprit a pris sa naissance dans la naissance d'un Dieu, son accroissement dans sa vie, et sa perfection dans sa mort. Jésus-Christ l'a rendue sa compagne inséparable, et nous a voulu ainsi faire connoître le besoin que nous avons de la porter partout avec nous sans jamais la quitter : 1. Parce que si elle nous manquoit, nous pourrions en un moment tomber dans quelque usage criminel. Sommes-nous plus forts que notre premier père Adam ? 2. Parce que nous devons toujours être prêts à tout quitter, et même notre vie.

22. Jésus-Christ a voulu qu'on trouvât dans luy toutes sortes de pratiques et d'exemples de pauvreté ; de la pauvreté indigente, c'est dans celle-là qu'il est né ; de la pauvreté persécutée, c'est dans celle-là qu'il a vécu et travaillé : de la pauvreté délaissée, et c'est dans celle-là qu'il est mort. Il a voulu par là nous apprendre, que de même qu'il a trouvé dans sa pauvreté de quoy racheter tout le monde, les hommes peuvent aussi trouver dans la pauvreté telle qu'elle puisse être, un trésor de consolation, et de quoy être bien heureux par avance, en ressentant les effets de la sainte pauvreté d'esprit, et en goutant combien cette vertu est sublime qui élève l'âme au dessus d'elle-même, et de toutes les choses créées, et qui luy fait mépriser tout ce qui périt au monde, pour n'attendre plus rien que du Ciel.

23. Cette sainte pauvreté est très haute et très prudente, qui n'amasse rien dans le lieu de son exil, mais qui réserve tout pour sa demeure éternelle ; et sa simplicité convertit l'indigence en abondance de richesses. Nous l'avons choisie par état, et embrassée par vœu, et nous ne pouvons point la quitter sans perdre le partage que nous avons embrassé, de ne rien avoir au siècle, afin de tout posséder avec Jésus-Christ. Observons donc bien ses règles, et considérons attentivement les moyens que Jésus-Christ, et les Règles de notre état nous fournissent, et ce qu'ils demandent de nous, pour l'honorer et la pratiquer comme nous le devons.

24. *Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment et ne moissonnent point. Ils n'amassent rien dans les granges, et voire Père céleste les nourrit.* C'est ainsi que Jésus-Christ parle à ses Apôtres. Ces hommes devoient être tout célestes étant choisis pour enseigner à mépriser les choses de la terre, et à se contenter de peu et du nécessaire à la vie qui est si courte. Ils devoient convertir les sages du monde, et enseigner par leur exemple à tous les hommes qui ne sont nez que pour Dieu et pour le Ciel, qu'il falloit renoncer aux désirs des biens de la terre, et aux solitudes qu'ils traînent après eux, pour pouvoir parvenir à cette fin pour laquelle Dieu leur a donné l'être.

25. Rien n'étoit donc plus convenable aux Apôtres qu'une semblable leçon que la Sagesse incréée leur a donnée par elle-même. Mais si les disciples doivent accomplir les leçons de pratique que leur donne leurs maîtres ; tous les chrétiens doivent s'appliquer la même leçon, puisque c'est pour eux, aussi bien que pour les Apôtres qu'elle a été dictée.

26. Les moyens que Dieu nous donne dans l'Ordre pour être exempts des soins du temporel, et pour imiter en cela les oiseaux du ciel, nous engagent à faire une application toute singulière à nous-mêmes de ces paroles de Jésus-Christ. Tout nous engage dans notre profession à ressembler aux oiseaux du ciel ; notre renoncement au monde n'est que pour nous faire quitter la terre, et voler sans cesse au ciel du vol de l'esprit ; il n'est que pour montrer par notre détachement, que nous ne tenons à la terre que du bout des pieds ; et que pour faire connoître aux hommes que notre trésor étoit au ciel, notre cœur y est aussi selon la parole de Jésus-Christ.

27. Si une personne de notre Ordre ne doit y avoir fait sa profession que pour cesser d'être du monde et de la terre, et pour s'élever à Dieu et aux choses célestes par le vol de l'esprit, elle n'est point excusable si elle ne s'étudie à devenir un véritable oiseau du ciel et du paradis. Souvenons-nous sans cesse pour cela que le Fils de Dieu n'est descendu du ciel en terre pour se faire homme comme nous, qu'afin que nous devenions des hommes du ciel comme

luy.

28. Nous sommes inexcusables si nous ne rejetons toutes les sollicitudes des biens temporels pour employer tous nos soins à plaire à Dieu, puisque nous trouvons dans notre état et dans nos cellules les mêmes avantages des oiseaux du ciel dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple. Ne sommes-nous point exempts de semer, de moissonner et d'amasser les grains dans les granges ? et cependant notre Père céleste nous nourrit et nous entretient. De quoy nous serviront tous ces avantages si nous ne correspondons au dessein de Dieu et à la fin de notre profession ?

29. Dieu qui est le Roy des roys, veut que nous l'appellions notre Père. Nous sommes nez pour être roys participants de son propre royaume et cohéritiers de son Fils naturel puisque dans la prière qu'Il nous a composée, il veut que nous luy demandions que son royaume nous avienne. Faut-il donc s'étonner s'il veut que nous trahissions les choses de la terre comme le rien, et s'il nous provoque à chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, nous assurant que le reste qui regarde nos besoins corporels nous sera donné comme par surcroit ?

30. Cette promesse de pourvoir à nos besoins corporels n'est plus un futur pour nous ; car nous la tenons toute accomplie dans notre état. Nous n'avons point besoin d'entrer en sollicitude pour le temporel, nous l'avons tout trouvé. N'ayant donc rien qui nous empêche de chercher uniquement le royaume de Dieu et sa justice, si nous ne le cherchons bien, quel reproche méritons-nous de Celui qui nous a fourny tant de moyens pour chercher et pour parvenir surement à son royaume, et pour nous éloigner des dangers de le perdre ?

31. Rapportons-nous souvent dans l'esprit ces paroles du Fils de Dieu : *Regardez les oiseaux du ciel*, etc. et reconnaissons que nous devons aussi peu tenir à la terre que les oiseaux, qui ne s'y reposent qu'autant que le besoin les y engage ; que nous devons voler à Dieu sans cesse, et aux choses célestes par nos désirs, et y transporter notre conversation par l'oraison ; et que nous devons enfin considérer le ciel comme notre patrie, la terre comme le lieu de notre exil, et nos corps comme une prison. Ce sont toutes veritez que la foy nous enseigne, et que l'expérience nous apprend.

32. Ces oiseaux ny ne sèment, ny ne moissonnent, ny n'amassent rien dans les granges, et ils se contentent du nécessaire pour l'entretien de leur vie. Notre profession nous engage heureusement à faire le même. Car notre vœu de pauvreté nous mettant hors d'état d'avoir rien de propre, et l'Ordre nous fournissant d'ailleurs ce qui nous est nécessaire pour le temporel, nous serions infidèles à Dieu, insensés et coupables, si au lieu d'imiter ces oiseaux dans leur éloignement des sollicitudes, nous nous attachions par des désirs et par des soins superflus aux biens de la terre ; si au lieu de vaquer à l'unique nécessaire, en cherchant, comme nous le devons, le royaume de Dieu et sa justice, nous nous embarrassions dans les soins des biens de la terre.

33. Si nous cherchons bien ce royaume, nous le trouverons par avance et dans nous-mêmes, dès cette vie. C'est de quoy Jésus-Christ nous donne assurance ; car il dit : *Le Royaume de Dieu est dans vous*. Faisons régner Dieu dans nous, et nous deviendrons roys de nous-mêmes, et nous expérimenterons la vérité de ces paroles de l'Apotre, que *servir à Dieu, c'est régner*. Quel plus grand bonheur et quel plus grand avantage pouvons-nous désirer au monde que celui de régner en servant Dieu ?

34. En quoy consiste ce royaume de Dieu dans nous, et que faut-il faire pour l'établir ? Il faut réduire nos inclinations déréglées et les soumettre à la droite raison qui les tient dans l'ordre, où la sainteté de Dieu les demande ; ne souffrir rien dans nous volontairement qui ne soit conforme aux volontez de Dieu et à la police de son royaume ; combattre généreusement tout ce qui veut se révolter dans nous contre la droite raison et contre les lois éternelles de ce royaume, pour tout réduire à la sainte et juste domination de Dieu afin qu'il nous soit tout en toutes choses. Y a-t-il rien de plus saint, de plus consolant, et de plus utile pour nous-mêmes ? Dieu n'est-il point le Roy de toutes choses ; tout ne luy appartient-il point ? Que gagnerons-nous à vouloir nous en attribuer ou retenir quelque chose ? Il faut être extravagant et criminel tout ensemble pour vouloir l'entreprendre.

35. Cette demande que Jésus-Christ nous a enseignée de faire : *Votre royaume nous avienne*, doit s'entendre aussi bien de ce royaume de Dieu, qui est à établir présentement dans nous-mêmes, que du futur dont nous devons jouir dans sa gloire. L'un est comme le germe de l'autre ; et si le royaume de Dieu n'est éably dans nous en cette vie, nous ne jouirons jamais de l'autre. I

36. Mais en établissant le royaume de Dieu dans nous, nous deviendrons plus véritablement roys, que ne le sont les roys de la terre, et nous en goûterons les avantages d'une manière qui surpasse toutes leurs délices. Y a-t-il rien de plus désirable au monde que d'être libre et maître de soy-même ? Vous m'avoüerez que sans cela un roy de la terre se seroit qu'un escalve, et tout auplus qu'un roy de comédie. Il n'y a que le royaume de Dieu éably dans nous qui puisse nous donner cet avantage. Car si nos désirs et nos actions sont gouvernés par la droite raison, qui agisse selon les loix de Dieu, qui sont sa règle, Dieu régnera dans nous et nous régnerons dans nous-mêmes avec Luy. Nous porterons notre royaume par tout avec nous, sans que personne nous en puisse dépouiller, et nous l'emporterons même en mourant. Les roys de la terre ont-ils le même avantage ? Non, et à moins qu'ils ne travaillent comme chrétiens à établir le royaume de Dieu dans eux-mêmes, leur royaume n'est qu'une figure vuide de réalité.

37. Les roys de la terre ne sont roys qu'au dehors. Leur domination ne s'étend que sur des peuples et des biens périssables. Ils peuvent être depouillez de leur royaume, et ils le perdent en mourant ; mais ils seront toujours des esclaves au dedans d'eux-mêmes s'ils suivent leurs passions et leurs désirs dereglez. Ils ne seront ny libres, ny maîtres d'eux-mêmes ; mais ils seront assujettis au royaume du démon, que l'Écriture sainte appelle le roy de tous les enfants de l'orgueil. Ils ne sont Roys que de nom s'ils n'établissent le royaume de Dieu dans eux-mêmes.

38. Saint Paul a donc bien raison de dire, que *servir à Dieu c'est régner* ; puis qu'en servant Dieu on devient et

on est roy de soy-meme en vertu du royaume de Dieu qu'on y établit ; au lieu que de régner seulement au dehors sur les hommes, en demeurant assujettis aux désirs, aux passions et aux concupiscences de l'homme animal, ce n'est être roy que de nom, et esclave par effet ; mais d'un esclavage qui est le plus misérable, et le plus méprisable de tous, puisque c'est être esclave du péché et du diable.

39. C'est à ce royaume intérieur de Dieu dans nous-mêmes, et à celui qui est éternel dans le ciel, que notre vœu de pauvreté et l'état de notre profession nous disposent. Ce vœu nous dégage des attaches aux biens de la terre et des sollicitudes des choses temporelles, afin que pendant notre vie nous devenions des oiseaux du paradis en regardant et imitant les oiseaux du ciel, selon la parole de Jésus-Christ ; il éloigne de nous ces malheureuses richesses, qui se rendent si facilement maîtresses de nos affections, et qui par conséquent mettent beaucoup d'obstacles à l'établissement du royaume de Dieu dans nous ; mais il est aussi le prix par lequel nous achetons le royaume de Dieu dans le ciel. Le Fils de Dieu en a passé le contract luy-même. Ce contract est écrit dans l'Evangile ; et il porte que celui qui aura quitté tout ce qu'il a pour le suivre, recevra le centuple dès cette vie, et possédera la vie éternelle en l'autre. Il nous est donc acquis, et il n'est question pour en jouir que de ne vouloir point reprendre ce que nous avons donné.

40. Tous ces avantages nous sont accordés à bon marché, puisque Dieu ne nous demande que ce que nous avons. Son royaume n'est estimé qu'autant que nous valons. Donnons-nous nous-mêmes et nous l'aurons ; mais en nous donnant nous-mêmes que donnons-nous à Dieu ? Nous luy appartenons entièrement ; il nous le donne donc pour rien.

41. Dieu ne manquera jamais de son cote ny à ses promesses, ny à sa parole. Il n'est question que de nous étudier du notre à être fidèles et exacts à luy tenir les nôtres. C'est pourquoy faisons icy un examen des obligations que nous nous sommes imposées par ce vœu : voyons en quoy on pèche contre ce vœu ; et ce qu'on doit faire pour s'en acquitter dignement selon l'esprit de notre Ordre et les règles de nos Statuts.

42. Pour vous bien mettre la chose en évidence, je distingue icy ce qui regarde le vœu de pauvreté en trois classes, savoir ce qui appartient :

1° A l'essentiel de la pauvreté que nous promettons par ce vœu.

2° A l'esprit de pauvreté.

3° A la perfection de la pauvreté.

L'essentiel (c'est-à-dire ce qui nous oblige de telle manière, que si nous y manquons nous commettons un péché contre notre vœu) cet essentiel, dis-je, consiste :

1° A n'avoir aucun bien propre séparé des biens de la communauté, et même à ne prétendre aucun droit de propriété sur ce qui se donne au monastère en notre considération. Car notre vœu de pauvreté nous rend incapables de tout domaine absolu, et ne nous permet que l'usage des choses qu'on nous accorde, et que le Supérieur peut révoquer.

2° A ne disposer de rien comme maître absolu, en le donnant, ou aliénant de telle manière que ce soit. Je dis comme maître absolu, c'est à dire sans avoir licence expresse, ou raisonnablement presumée du Supérieur, qui est l'administrateur des biens de la maison. Il en est seulement l'administrateur et non pas le maître ; car il n'y a rien de propre non plus que les autres. Le bien de la maison est un patrimoine de Jésus-Christ, ainsi que dit le Statut, qui est déposé entre les mains de l'Ordre, et qui doit être employé selon ses intentions.

43. Cela étant supposé comme des principes établis par nos Statuts, il en faut tirer les conclusions suivantes. Tout Religieux qui a la volonté de retenir comme en propre quelque chose dont on luy accorde seulement l'usage, ou qu'on a donné à la maison en sa considération, pèche contre l'essentiel de son vœu. Tout Religieux qui donne ou aliène quelque chose sans licence ou expresse, ou raisonnablement presumée, pèche contre l'essentiel de son vœu.

44. L'intention même de le dire à son Supérieur dans le temps portez par les Statuts, afin de ne point encourir l'excommunication du jour des Rameaux, ne l'exemptera point de péché mortel contre son vœu de pauvreté si ces deux conditions s'y rencontrent, à savoir : 1° S'il sçait certainement que son Supérieur ne veut point qu'il donne la chose qu'il veut donner, d'où il s'ensuit qu'il ne peut point avoir de licence presumée. 2° Et si la chose est d'une valeur suffisante pour être matière de péché mortel. On peut même dire qu'en cela il y auroit deux gros péchez : l'un contre le précepte qui défend de dérober ; car ce qu'il donne n'est point à luy, mais à la communauté ; et l'autre contre son vœu de pauvreté, qu'il transgresse en matière qui est censée suffisante pour établir un péché mortel.

45. Tout cecy est fondé sur des raisons évidentes de l'obligation du vœu, et de l'incapacité où le Religieux s'est mis de posséder quelque chose comme propriétaire. N'ayant donc rien dans la Religion qu'il puisse posséder comme maître, il ne peut en disposer comme maître qu'en dérobant, et en transgressant son vœu.

46. Il est encore de l'essence du vœu de pauvreté, d'être fort sincère et fidèle dans l'accomplissement de ce que les Statuts prescrivent d'exposer à la volonté du Supérieur tout ce qu'on a sans rien cacher, et luy déclarer dans le temps ordonné ce qu'on pourroit avoir reçu et de donné. Celui qui auroit reçu ou donné avec l'intention de cacher la valeur de la somme portée par les Statuts, sans le le vouloir déclarer au Supérieur dans le temps limité, pèche mortellement, et devient excommunié en vertu de la sentence que le Supérieur prononce le jour des Rameaux.

47. Il ne faut point penser alléguer en cecy la petitesse de la matière qui n'est que de la valeur de vingt-cinq sols. Car ce n'est point tant la matière qui est à considérer, que la forme que luy donne la volonté dépravée d'un Religieux qui veut posséder quelque chose, ou en disposer contre son vœu de pauvreté ; d'un Religieux qui refuse avec obstination d'obéir à son Supérieur, en ne la luy déclarant point, et qui fait cette action en intention de la tenir cachée. Cette forme est comme une peste qu'il veut garder dans son sein contre ses vœux de pauvreté et d'obéissance. Il empesté cette petite somme par sa méchante volonté, et il se met même en disposition d'empester l'Ordre par le méchant usage

d'y devenir propriétaire qu'il y introduit, et qui feroit sa ruine entière, si on l'y souffroit. Une petite pilule de poison fait aussi bien mourir un homme qu'une grosse masse. Ce seroit donc une grande erreur de vouloir raisonner en cecy sur la matière.

48. Tout ce que nous venons de remarquer jusqu'icy regarde l'essentiel du vœu de pauvreté ; mais si une Religieuse chartreuse vouloit s'en tenir-là, n'aurions-nous pas raison de la comparer à une servante qui étant au service d'un bon maître, se contenteroit de ne luy rien dérober, et de ne point faire les actions qu'il a défendues de faire sous peine d'être chassée de sa maison ; mais qui ne se mettroit point en soin de faire autre chose pour le bien servir et pour luy plaire. Tout ce qu'on pourroit dire de cette servante, se pourroit aussi dire d'une Religieuse qui borneroit sa résolution à ne rien transgresser de l'essentiel de son vœu de pauvreté.

49. Cela a-t-il du rapport à ce que mérite le maître et le Dieu de notre vie qui nous a appellez à son service ? Cela a-t-il du rapport avec cette perfection de votre Père céleste qu'il a fait paroître dans ses bienfaits envers vous aussi bien que dans ses autres ouvrages ? Cela convient-il avec le vœu de conversion de mœurs qui vous tient engagée d'aspirer à la perfection ? Il faut donc faire quelque chose de plus que l'essentiel de nos vœux, à moins que de vouloir passer pour indignes serviteurs d'un si bon maître. Il faut prendre et mettre en pratique l'esprit de pauvreté.

50. En quoy consiste cet esprit ? A estimer la pauvreté comme quelque chose de grand, et à l'honorer à l'exemple des Apôtres qui disoient : *soyons contents d'avoir notre vivre et notre vêtement*. Contentons-nous de même d'avoir sobrement nos nécessitez. Qu'est-ce que ce seroit de voir des Religieuses qui ayant fait vœu de pauvreté, seroient curieuses d'avoir autant d'ajustements et de commodités qu'en pourroient avoir des dames de qualité ? Il faudroit confesser de bonne foy qu'une semblable pauvreté tiendrait plus du ridicule et de l'imaginaire que de la vérité.

51. C'est aussi de quoy nos Statuts nous veulent bien éloigner, en nous expliquant de quelle manière nous devons prendre L'Esprit de pauvreté. Ils ne veulent point qu'on souffre chez nous les choses curieuses et superflues, et ils prononcent ces belles paroles qui comprennent tout : *Plus le genre de vie que nous avons embrassé est austère, et plus sommes-nous obligés au delà de tous les autres Religieux à ne nous servir que de ce qui est bas et pauvre dans les vêtements et à ne nous servir pour notre usage que de ce qui est pauvre, vil et abject*. C'est ainsi que parlent ces premiers Chartreux, et nous devons être persuadés que nous ne serons de véritables Chartreux qu'à proportion que nous le mettrons en pratique.

52. Mais si nous voulons être de bons enfants qui aspirent à devenir parfaits comme leur Père céleste est parfait, il faut que nous aspirions à la perfection de la pauvreté, qui consiste à se réjouir en esprit de l'indigence de quelque chose qui nous manque, plutôt que d'écouter les murmures de la nature ; à se priver de quelques commoditez permises, plutôt que d'avoir du superflu, et à s'abstenir par esprit de mortification et de pauvreté de donner ou recevoir quelque chose pour sa propre commodité, avec une licence présumée hors de la nécessité.

53. C'est à cela que nos Statuts nous invitent, quand ils disent que celui d'entre nous qui aura pris la liberté de demander, de recevoir, de changer, ou de donner quelque chose sans permission, soit puny selon la qualité de la faute. Demander et recevoir ce n'est point chose opposée par elle-même à la pauvreté ; car au contraire un pauvre est engagé de le faire pour survenir à ses besoins. Demander et recevoir non point pour se rendre maître absolu de ce qu'on aura reçu ; mais pour le remettre à la communauté, cela ne peut passer pour une propriété. Néanmoins les Statuts imposent une peine à celui qui demande ou reçoit sans licence expresse ou raisonnablement présumée. Cela nous fait donc voir que l'intention de notre Règle est de nous élever à la perfection de la pauvreté.

54. Vous trouvez icy l'estime que vous devez faire de la sainte pauvreté, toute la matière de la pauvreté, et les intentions de l'Ordre sur la pratique de la pauvreté expliquées assez au long. Vous y avez la manière de bien entendre et de bien pratiquer vos Règles. On ne vous dit rien icy qui soit outré, ou qui puisse gêner vos consciences. On vous y déclare toutes choses comme par degrez, afin que vous vous portiez sans inquiétude et avec une sainte liberté d'esprit, et éloignée de toute espèce de contrainte à plaire à Dieu, en accomplissant dans votre état sa sainte volonté, non seulement celle que l'Apôtre appelle *bonne*, mais aussi celles qu'il appelle de son *bon plaisir*, et celle qu'il appelle *parfaite*. C'est le grand moyen d'attirer aussi sur vous non seulement les secours de grâces qui vous sont nécessaires, mais aussi ceux de surérogation et de surabondance, qui rendront votre genre de vie facile, consolant, heureux, et saint. C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

**Sur le bon usage de la liberté,
sur les livres qui sont ouverts sans cesse devant nos yeux,
et sur l'amour de la correction**

Sur la liberté

1. Ces paroles de l'apôtre saint Pierre, qui dit : *Agissez comme des personnes libres, et non point comme ceux qui prennent le prétexte de la liberté pour servir de couverture à la malice*, nous enseignent assez qu'il y a un discernement à faire entre la liberté et la liberté ; qu'il y en a une véritable et l'autre fausse. C'est pourquoy il est de grande importance d'apprendre à bien faire ce discernement, puisqu'il importe si fort de n'y être point trompé en prenant l'ombre pour le corps.

2. La liberté est ce que l'homme a de plus précieux. Il en est bien convaincu, puis qu'il fait tout ce qu'il peut pour ne la point perdre, et que quand il l'a perdue, il fait tous ses efforts pour la recouvrer. C'est un des plus beaux caractères de la ressemblance de Dieu que nous portons. On peut même l'appeler le principe du véritable amour. Car sans la liberté il ne pourroit être véritable. Un ancien disoit, que celui qui vendroit sa liberté pour tout l'or du monde, ne la vendroit point autant qu'elle vaut, et il avoit raison. C'est aussi ce que L'Esprit de Dieu nous veut garder, et l'augmenter plutôt que de la diminuer, étant son propre caractère de la donner à l'âme qu'il occupe. S. Paul nous l'assure en nous disant, que *où est l'Esprit de Dieu, la liberté y est aussi*. Rien n'est donc plus raisonnable et plus saint que d'aspirer à la vraie liberté.

3. Toute l'Ecriture sainte est remplie de termes qui nous proposent la liberté des enfants de Dieu comme une chose à laquelle nous devons aspirer ; comme le plus grand bien que nous puissions avoir et goûter dans la vie, et comme le grand moyen de nous retirer d'une servitude que l'Apôtre appelle *misérable*. Nous devons donc par toutes sortes de raisons divines et humaines estimer la liberté, l'honorer, la rechercher, la défendre de la servitude et la comme le plus grand bien de la vie.

4. Pourquoy donc l'Apôtre nous dit-il de prendre garde à la liberté, de peur qu'elle ne nous serve de couverture à la malice ? C'est que la liberté est si belle et si précieuse, que la malice s'en sert souvent et volontiers pour couvrir sa turpitude ; et que si nous ne veillons bien sur notre amour propre dépravé, il dérobe à nos âmes leur chère et précieuse liberté pour en revêtir les dérèglements de ses passions et de sa cupidité. Il rend ainsi libre ce qui doit être tenu dans la servitude, et assujettit à une malheureuse servitude ce qui doit être libre, rendant esclave la maîtresse, et l'esclave le maître.

5. Le péché a introduit en nous une seconde malheureuse liberté qui est celle des passions et de la cupidité, qui ont sans cesse les armes à la main pour faire la guerre à la seule et unique liberté, qui est celle de nos âmes ; afin de la réduire par des révoltes et par des combats, par des importunités et par des flatteries, à suivre ses inclinations qu'elle couvre du manteau, et du prétexte de liberté. Si cette malheureuse liberté des sens exerce donc son pouvoir sur l'âme, elle la rend esclave ; et si la liberté de l'âme cède à l'inclination des sens, c'est pour tomber dans la plus malheureuse de toutes les servitudes, qui est celle du péché. Et c'est de quoy le S. Apôtre nous avertit de nous bien garder. Avec combien de respect devons-nous donc recevoir cet avis, et en profiter ?

6. La liberté de l'homme, nonobstant la corruption du péché, tend au bien, et a toujours le bien pour objet. Le mal qu'il fait, quoy que librement, n'est qu'un emportement qui désole la liberté. Un homme emporté de passion fait un mauvais coup ; mais sa liberté s'en trouve après blessée, fatiguée, affligée ; et il sent bien que de pouvoir faire du mal, et de le faire par effet, c'est une marque de liberté ; mais que ce n'est point une véritable liberté : et qu'au contraire quand il a refusé à ses passions ce qu'elles luy demandent, et qu'il a fait une bonne œuvre, il goûte alors avec suavité et avec consolation combien l'exercice de la véritable liberté est précieux et aimable. Dieu ne peut ny mentir, ny pécher, et il ne laisse pas pour cela d'être libre. Pouvoir donc faire le mal, et le faire en effet, c'est à la vérité un signe de liberté, mais non pas une véritable liberté.

7. Les Théologiens distinguent de trois sortes de libertés : la naturelle, celle de la grâce, et celle de la gloire.

La naturelle est celle où nous nous trouvons dans l'état de la nature corrompue, qui peut faire le mal, et qui le fait quand elle veut. Celle de la grâce est celle de la nature réparée par les mérites de Jésus-Christ, qui par les secours de sa grâce nous met en état de faire le bien et d'éviter le mal. C'est pourquoy quand nous péchons nous déshonorons, ou même nous perdons tout à fait sa grâce selon la qualité du péché, parce que par le secours de la grâce nous pouvions ne point pécher, et nous l'avons offensé en péchant. Et enfin la liberté de la gloire est telle, que l'homme étant déchargé du fardeau de ses sens, et voyant le souverain bien à découvert, sans que sa liberté puisse être trompée par de fausses apparences de bien, il ne peut plus pécher.

8 Cette troisième est la bienheureuse liberté consommée des enfants de Dieu, à laquelle nous devons aspirer, comme au terme de notre bonheur éternel. Mais pour y parvenir il faut considérer notre liberté naturelle comme une pauvre malade dégoutée des bonnes choses qui la peuvent nourrir et guérir, et qui appète celles qui ne sont souvent propres que pour la faire mourir, et nous servir uniquement et fidèlement de celle de la grâce. C'est elle qui est la

véritable liberté des enfants de Dieu commencée, par le moyen de laquelle on parvient à celle qui est consommée dans la vision de Dieu, et dans la joie éternelle de son Seigneur.

9. Après cela, que dirons-nous de ces pauvres enfants d'Adam, qui ne parlent que de liberté, qui ne respirent que la liberté qui se gendarment des qu'il leur semble qu'on veut contraindre ou captiver leur liberté ? Il faut gémir sur leur misère, et les considérer comme des malades frénétiques, qui veulent battre ceux qui veulent leur faire du bien, et travailler à les guérir. Il faut leur dire qu'ils ont raison, que la liberté est une belle et bonne chose ; mais qu'ils ne connoissent point en quoy elle consiste, et qu'ils sçavent encore moins s'en servir, puis qu'en pensant user de leur liberté, ils se rendent esclaves, et qu'ils y fuient ce qui peut les rendre véritablement libres.

10. Souvenons-nous au sujet de notre liberté, que nous avons éprouvé quelle est sa faiblesse ; que nous avons expérimenté combien il est difficile de la soutenir parmy les dangers du monde ; que nous avons été prévenus d'une grâce singulière de la vocation de Dieu, pour nous venir renfermer dans l'arche de notre monastère, afin de sauver notre liberté du déluge de la tromperie et de l'iniquité, qui abîme tant de pauvres âmes par le mauvais usage de leur liberté. Souvenons-nous que nous avons consacré à Dieu notre liberté à la face du ciel et de la terre par des vœux solennels ; que nous avons fait ces vœux afin d'employer toute notre liberté à honorer Dieu, en nous mettant même hors d'état de pouvoir nous en servir selon notre volonté ; et en captivant nos volontés sous le vœu d'obéissance. Ce sont de grandes grâces que Dieu nous a faites, et de grands moyens pour garder notre liberté du naufrage, mais il faut s'en bien servir.

11. Nous pouvons dire aussi sans hésiter, que nous sommes, et serons les plus misérables de tous les hommes, si nous ne nous rendons fidèles et exacts à ne jamais écouter les suggestions de cette malheureuse liberté des sens et de l'amour propre, qui veut toujours abuser du spécieux prétexte de la liberté pour servir de couverture à la lâcheté, à l'infidélité envers Dieu ; en un mot à la malice déguisée sous le spécieux manteau de la liberté.

12. C'est S. Paul qui le dit luy-même, que nous sommes les plus misérables de tous les homes, si nous ne soustenons comme nous devons, le renoncement que nous avons fait par notre profession à l'usage de la liberté des sens et de notre amour propre déréglé. Car où trouverons-nous les moyen légitimes de suivre la pente de nos sens, et de leur donner ce qu'ils appètent, sans nous attirer des supplices dont les remords de nos consciences seront les exécuteurs, sans nous priver de toute consolation d'esprit, et sans tomber dans la soustraction des grâces de Dieu, dont la moindre parcelle est préférable à tout ce que la liberté du sens nous peut donner de satisfaction ?

13. Nos corps sont consacrez à Dieu par le vœu de la chasteté, qui nous retire de bien de douloureuses et dangereuses servitudes ; nos âmes luy sont consacrées par le vœu d'obéissance, et notre cupidité est attachée au char triomphant de son règne céleste par le vœu de la pauvreté. Nous nous sommes donnez à Dieu par les vœux d'obéissance et de pauvreté, et il s'est donné à nous pour nous être tout en toutes choses. Après cela que pouvons-nous donner à la liberté de nos sens, sans commettre un larcin fait à Dieu même, à qui nous l'avons livrée volontairement, afin que la seule volonté divine, pure, sainte, et sacrée en fût la maîtresse et la gardienne, et non plus la notre corrompue et dépravée par le péché.

14. Nous avons donc beau faire ; le glaive vengeur de la justice de Dieu nous suivra par tout : nous ressemblerons à ces animaux qui à force de tirer, ont rompu un chaînon de leur chaîne ; mais qui ne font que la trainer, car elle leur demeure toujours pendue au col. Nous ressemblerons à des esclaves infidèles et révoltez qui portent par tout les marques de leur infidélité, si nous voulons nous retirer de l'entreprise que nous avons faite par notre profession, non pas de suivre la liberté de nos sens et de notre amour propre ; mais de la tenir captive sous les loix sacrées de notre état et sous celle de la liberté de la grâce de Jésus-Christ.

15. Nous serions les plus malheureux de tous les hommes, puis qu'après avoir quitté le monde pour trouver le paradis ; après avoir quitté les trompeurs et infortunés plaisirs des sens pour trouver ceux de l'âme, de la bonne conscience, et de l'esprit de Dieu, nous n'aurions plus ny l'un ny l'autre, puisque nous demeurons privez et de ceux du monde et de ceux de l'âme. Plus malheureux en cela que ce chien de la fable d'Esope qui tenant une pièce de chair entre ses dents sur le bord d'une fontaine, où l'ombre de cette pièce de chair en representoit une autre, il lâcha celle qu'il tenoit pour prendre celle qui paroissoit dans l'eau, et il n'eût plus ny l'une ny l'autre.

16. Voilà ce qui nous arrivera si nous cherchons et si nous suivons la liberté des sens et de notre amour propre ; mais nous serons les plus heureux des hommes, si nous nous étudions à honorer, et à augmenter toujours dans nous la liberté de la grâce de Jésus-Christ, en réduisant nns sens et notre amour propre sous son empire et sous son obéissance.

17. Pour être heureux en la manière qu'on le peut être en cette vie, il faut être maître, mais spécialement chez soy et de soy-même ; il faut être dans l'indépendance de tout ce qui est au dessous de nous ; il faut être riche des richesses qui sont véritablement à nous, et qu'on ne puisse nous ôter ; et il faut avoir de la paix et du repos. Il n'y a que la liberté de la grâce de Jésus-Christ qui puisse nous donner tous ces avantages ; tout de même qu'il n'y a que la liberté des sens qui, servant de couverture à la malice, nous en prive et nous en dépouille.

18. C'est la liberté de la grâce qui nous met à la main le sceptre de la domination de nous-mêmes et de toutes choses, en nous enseignant la belle manière d'en user avec ordre, avec mesure et sans degout, en rendant à Celuy qui est l'auteur de toutes choses, l'honneur et la gloire qui luy appartiennent, et en nous faisant justice à nous-mêmes et aux créatures ; mais la liberté des sens et de notre amour déréglé ne tend qu'à nous retirer hors de nous-mêmes pour nous faire perdre l'empire de la raison, et à nous rendre esclaves des passions, et de la cupidité, qui ne disent jamais c'est assez, et qui mènent l'âme qu'elles ont une fois assujettie, jusqu'à l'extrémité de la plus indigne des servitudes.

19. C'est la liberté de la grâce qui nous rend indépendants de toutes les choses périssables et passagères, et qui nous préserve d'être trompez par les fausses apparences de bien ; au lieu que la liberté des sens ne sert qu'à nous

composer autant de liens, et autant de servitudes, qu'elle nous fait aimer de choses qui leur sont agréables.

20. La liberté de la grâce nous rend véritablement riches ; car elle nous remplit de connoissance et d'amour de Dieu, et des biens éternels ; elle nous les fait goûter et posséder par avance par les trésors de vertu et de mérite qu'elle nous amasse, qui sont renfermez dans nos âmes, que personne ne nous peut ôter, et que nous emportons avec nous en mourant. La liberté des sens au contraire nous éloigne peu à peu de la veüe des véritables biens, elle les dissipe et les fait perdre, et en séduisant l'âme qui s'y laisse aller, elle la rend pauvre, nue, et misérable, qui ne trouve que comme des morceaux de verre brisez, et de la cendre entre ses mains, après s'être laissée misérablement tromper par les belles apparences que le feu de cette misérable liberté a allumé autour d'elle.

21. C'est enfin la seule liberté de la grâce de Jésus-Christ qui nous peut donner de la paix et du repos ; car c'est elle qui nous met dans l'ordre et dans l'accord où nous devons être avec notre principe et notre souverain bien, sans quoy nos âmes ne peuvent jamais avoir de repos intérieur, non plus qu'un homme dont les os sont disloquez et hors de leur place, ne peut être sans inquiétude et sans douleur. Mais c'est la malheureuse liberté des sens qui fait cette dislocation dans les âmes, et qui en les attirant dans le piège par les apparences d'une satisfaction passagère, luy enlève tout le repos et toute la consolation intérieure, pour ne luy laisser que du trouble, des remords, des regrets, et du chagrin.

22. Rien n'est donc plus véritable, que les plus heureux d'entre les hommes sont ceux qui s'étudient et qui travaillent à honorer, à augmenter, et à faire triompher dans eux la liberté de la grâce de Jésus-Christ. C'est à ce bonheur que la grâce de notre vocation à l'état religieux nous appelle, et nous devons considérer nos Statuts comme autant de moyens excellents pour nous y faire parvenir, et pour nous y élever d'une manière sublime.

23. A quoy tendent toutes les privations de ce qui satisfait les sens, auxquelles nous nous sommes volontairement assujettis par notre profession ? A rien autre chose qu'à déshabituer nos sens des libertés dont nous les avons laissé user, à purger dans eux les usages libertins que nous leur avons laissé faire d'eux-mêmes, et à les réduire à la juste servitude qu'ils doivent à la domination de l'âme.

24. A quoy sert notre séparation du commerce du monde, et des objets de ses vanités ? A rien autre chose qu'à ôter à nos sens l'occasion de se révolter contre l'âme, et d'attaquer sa liberté pour tacher de la réduire à suivre leurs inclinations.

25. A quoy tendent généralement toutes nos observances ? A rien autre chose qu'à mettre nos âmes au dessus des sens, à les en rendre maîtresses absolues par une domination qui soit confirmée par un usage de possession, et à mettre leur liberté hors de danger d'être séduite par les trompeuses flatteries des sens, et de perdre quelque chose du grand et incomparable bien de leur liberté, en manquant de fidélité à l'Esprit de Dieu, qui met, qui augmente, et qui perfectionne la liberté par tout où il est, ainsi que S. Paul nous l'assure, en disant que *la liberté est où est l'Esprit de Dieu*.

26. Considérons donc notre état et nos Règles comme les écoles, et les académies de la véritable liberté, où l'on apprend à la connoître, à l'aimer, à l'acquérir, à en jouir, et à la mettre en pratique. Et s'il semble que notre liberté soit captive en nous voyant renfermez dans des monastères, et engagez dans tant d'observances et de pratiques, ce n'est que celle des sens qui est ainsi réduite. Nous ne la réduisons que pour acquérir, conserver et augmenter la liberté de nos âmes, pour rendre celle-cy plus forte et plus accomplie, et pour la retirer du danger d'être trompée, affoiblie, ou détruite par la liberté des sens.

27. Si nous ôtons de la liberté aux sens, ce n'est donc que pour en donner davantage à nos âmes. Hé, laquelle vaut mieux de la liberté de nos âmes immortelles, spirituelles, et honorées de la ressemblance de Dieu, ou de celle de nos sens animaux, grossiers, terrestres, passagers, mortels, et qui n'ont rien de différent de ceux des bêtes ?

28. Aimons notre état, et considérons les liens de notre profession comme des chaines d'or et des bracelets qui servent à orner les âmes, à faire éclater leur beauté, et à leur faire porter les marques de leur dignité. Considérons enfin toutes nos observances comme autant de chainons de l'incomparable chaîne de l'amour de Dieu qui nous tiennent attachez à luy, par le moyen desquelles il nous tire après luy afin de nous faire goûter et posséder le précieux trésor de la liberté commencée de ses enfants dans le temps, et nous faire jouir dans l'éternité de la bienheureuse liberté consommée. N'est-ce pas là le grand bien que nous devons souhaiter ?

Sur les livres ouverts

29. Saint Jean dans son Apocalypse dit, qu'il vit de certains livres qu'on ouvrit, et que les morts furent jugez sur ce qui étoit écrit dans ces livres. Le Prophète David parle du grand livre de Dieu, dans lequel tout est écrit, et ce livre n'est autre chose que sa Sagesse qui sçait tout, qui comprend tout, et qui fait tout. Ce n'est point de celui-cy, que saint Jean veut parler ; car il est unique et seul, et il n'est à l'usage que de celui qui en est l'auteur. Et puisque les morts sont jugez sur ce qui est écrit dans ces livres, il faut que ce soient plusieurs livres faits pour notre usage et dans lesquels nous ayons dû apprendre nos devoirs, et ce que Dieu demande de nous. Considérons donc quels sont ces livres, afin de nous en bien servir selon les desseins de Dieu, puisque de là dépend notre jugement éternel.

30. Le premier de ces livres est celui du ciel et de la terre, des éléments, et de toutes les créatures, qui est sans cesse ouvert devant nos yeux, dans lequel nous voyons les caractères de la bonté, de la puissance, et de la grandeur de notre Créateur. Nous y lisons les merveilles de son amour envers nous, qui nous ayant tirés du rien par amour, a voulu faire pour notre usage tant d'admirables choses, et nous attirer par de si belles preuves de son amour à le reconnoître et à l'aimer. Toutes les créatures nous y annoncent d'une manière plus claire que le son d'une trompette, ainsi que parle S.

Chrysostome, que Dieu est notre principe, et notre fin, notre unique bien, et la source de notre bonheur, comme il est l'auteur de notre être. Pouvons nous refuser d'acquiescer à toutes ces vérités que ce livre nous enseigne ?

31. Le second livre est celui de notre conscience, dans laquelle chacun lit ce que le doigt de Dieu y a écrit lui-même, ainsi que parle saint Augustin ; c'est à dire une conviction du bien que nous devons faire, et du mal que nous devons éviter ; une conviction de la justice et de la bonté de ce que la loi naturelle et la loi écrite de Dieu nous enseignent, et une condamnation de ce qui lui est opposé. Nous y lisons et nous sentons que l'auteur de ces lois est le Dieu de notre âme et de notre cœur, et que ni l'une, ni l'autre ne peuvent avoir de repos, qu'en suivant les règles et mettant en pratique le bien que ce livre nous enseigne.

32. Je dis que nous le sentons. Car les remords de conscience qui nous piquent dès que nous nous en sommes écartés par le péché, nous en sont une preuve continuelle. Et c'est aussi ce qui nous rend inexcusable, quand nous quittons ces divines règles que Dieu a écrites de son doigt dans nos âmes. et que nous suivons celles de notre amour propre.

33. Le troisième et le plus admirable de tous les livres, c'est celui de l'humanité sacrée de Jésus-Christ. C'est le grand livre qui est écrit dedans et dehors : qui contient au dedans tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, et qui nous montre au dehors les richesses immenses de sa charité, et ce qu'elle a été capable de faire pour nous par le pur motif de sa charité. L'Apôtre l'appelle trop grande, parce qu'elle surpasse tout ce qu'on pourroit espérer et penser.

34. Ce livre est écrit du propre Sang de celui qui nous a ainsi aimés d'une charité excessive. Le papier est composé de sa propre peau et de sa chair. Il y a souffert autant de playes qu'il y a imprimé de caractères, et toutes ces playes sont autant de bouches qui annoncent sa charité et sa miséricorde.

35. C'est dans ce divin livre qu'on voit la malheureuse cédula de notre péché déchirée et lavée du Sang de l'Agneau. C'est dans ce divin livre que nous trouvons les instructions et les secours nécessaires pour nous retirer de la vieille servitude qui nous avoit assujettis au joug du péché. C'est par ce livre que les ténèbres de l'erreur se dissipent dans nos âmes, qu'elles connoissent ce qu'elles ont perdu en suivant les inclinations de la nature corrompue, et qu'en se laissant tromper par les fictions de la vanité elles ont pris l'ombre pour le corps, elles ont changé leur gloire en une idole, et que plus malheureuse qu'Esau, qui vendit son droit d'aînesse pour manger une écuelle de lentilles, elles ont abandonné leur bonheur éternel pour jouir d'une satisfaction passagère.

36. C'est ce divin livre qui nous fait connoître les égarements que nous avons commis en nous servant des créatures selon nos inclinations dépravées, et non point selon les intentions du grand Dieu qui les a faites. C'est lui qui nous montre la manière de réparer l'injure que nous avons faite non seulement à leur Créateur, en se servant d'elles contre ses intentions, mais même à ces belles créatures qui gémissent, ainsi que parle saint Paul, sous la servitude des pécheurs ; et c'est lui qui nous enseigne à bien lire et à bien entendre ce que Dieu nous veut dire par le beau livre des créatures, et ce qu'il attend de nous dans le bon usage que nous en devons faire.

37. C'est ce divin livre qui nous apprend à bien écouter, et à bien comprendre ce que le livre de nos consciences demande de nous ; qui nous enseigne à quitter l'amour de nous-mêmes et des créatures pour aimer Dieu uniquement, comme étant le seul bien aimable par lui-même, à renoncer aux choses périssables, qui ne sont capables que de nous occuper inutilement, et de nous être des occasions de dangers et d'inquiétudes.

38. C'est ce livre divin qui nous enseigne à n'écouter, et à ne suivre que les règles de l'esprit, et non point celles des sens et de la chair mortelle, et à quitter toutes les choses temporelles pour n'aspirer qu'aux éternelles. Voilà les grands moyens que ce livre sacré nous enseigne pour rendre nos consciences pures et tranquilles, et pour mettre fidèlement en pratique ce que le doigt de Dieu y a gravé, et ce qu'elles demandent de nous. Ce sont là les livres dont S. Jean veut parler, et sur lesquels nous devons être juges.

39. La bonté du Juge est si grande, qu'il nous donne le temps et les moyens de réparer les fautes que nous avons commises contre ce que ces livres nous ont enseigné. Cette même bonté veut bien nous laisser être juges en notre propre cause, ainsi que S. Paul nous en assure. Faisons-nous donc notre procès à nous-mêmes. Considérons les instructions que nous avons reçues de ces livres, et les transgressions que nous en avons faites ; afin que nous étant condamnés et châtiés nous-mêmes, nous puissions dire avec David : *J'ai fait jugement et justice, ne me livrez point à mes ennemis.*

40. Si nous considérons bien quel usage nous avons fait des créatures, nous confesserons que nous les avons profanées bien des fois en les contraignant à servir à nos inclinations déréglées, au lieu qu'elles n'étoient faites que pour nous attirer par leur bonté, et par leur beauté à aimer et à honorer leur Créateur, et à lui être soumis en toutes choses. Passons donc condamnation en reconnoissant que le Sage a bien raison de dire qu'elles seront armées par le Créateur au jour de son Jugement, pour prendre vengeance de ses ennemis. Confessons que nous ne méritons point de jouir davantage de si belles choses dont nous avons si mal usé. Adorons la justice de Dieu, et soumettons nous à ce que le grand livre de l'humanité de Jésus-Christ ordonnera de nous au sujet de l'usage des créatures.

41. Si nous considérons combien de fois, et en combien de manières nous avons renoncé aux avertissements de nos propres consciences en préférant nos vaines satisfactions au respect que nous devons à Dieu, nous confesserons que nous avons mérité tous les châtiments que Dieu a préparés aux transgresseurs de sa Loi, et dont il les a menacés. Passons donc condamnation sur cet article, et reconnoissons que nous avons bien mérité d'être laissés à nous-mêmes, et livrés aux tourments de notre propre esprit, pour avoir ainsi voulu nous servir de nous-mêmes au préjudice de Dieu et de ses lois, et même au préjudice de nous-mêmes, en renonçant aux règles de la droite raison écrites dans nos propres cœurs, pour nous abandonner aux lois de la concupiscence et du péché. Remettons-nous pour le reste au divin livre de

l'humanité sacrée de Jésus-Christ, pour en passer par tout ce qu'il ordonnera à l'égard de la bonne direction et de la purification de nos consciences.

42. Prenons enfin dans nos mains ce grand et divin livre de l'humanité sacrée de Jésus-Christ. Si nous y voyons tout d'abord notre condamnation écrite en autant de caractères qu'il a souffert de playes pour nous racheter, et un jugement de mort éternelle écrit contre nous pour l'avoir derechef crucifié par nos péchez ; nous y trouvons aussi un trésor inépuisable de mérites et de miséricordes, et les moyens de nous racheter de tous nos péchez passez. Nous y trouvons les instructions nécessaires pour nous échapper de la juste vengeance de Dieu, et pour rentrer en sa grâce comme ses enfants bien aimez, pour devenir participants de son royaume, et pour donner de la joye aux anges par notre conversation pénitente et religieuse.

43. Attachons-nous à ce divin livre où nous trouvons le salut, la vie et la Résurrection. Mettons toute notre application et toute notre étude à le refeuilleter sans cesse, pour y apprendre la doctrine céleste de notre réparation, et les moyens d'attirer sur nous un jugement de grâce et de miséricorde, au lieu de celui de condamnation que nous avons justement mérité, pour avoir abusé des créatures et avoir transgressé les règles de nos consciences.

44. Il nous apprendra à bien user des créatures par l'usage que Jésus-Christ en a fait pour luy-même. Il en étoit le Créateur et le maître ; l'usage de ses propres créatures ne pouvoit pas luy nuire ; cependant nous le voyons naître dans la pauvreté, vivre dans l'indigence de toutes choses, ne rien posséder au monde, et prononcer de sa propre bouche, que *les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête* ; il est mort sur la Croix, et n'a voulu avoir de quoy être ensevely que par aumône.

45. Pourquoi s'est-il réduit à ces extremitez ? C'est pour réparer l'injure que nous avons faite à Dieu en abusant de l'usage de ses créatures, et en nous en servant contre l'intention du Créateur, etc. C'est pour nous donner l'exemple de ce que nous devons observer dans l'état de notre nature corrompue par le péché, si nous voulons éviter le danger de périr par les dérèglements de la concupiscence, qui ressemble à ces malades désesperez, qui ne se soucient point de mourir pourvu qu'ils contentent leur appétit.

46. Il nous apprend par son exemple à nous détacher des choses matérielles et périssables, et à ne nous en servir qu'autant qu'une raisonnable nécessité le demande. Les créatures nous sont devenues un dangereux piège, à cause de la foiblesse et du dérèglement que le péché a mis dans nous ; et pour éviter ce piège, il faut en user sobrement, et sans aucun attachement, à l'exemple de Jésus-Christ, qui nous dit : *Je vous ay donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ay fait*. Suivons donc cet exemple par esprit d'amour, plutôt que par nécessité ; et ce sera le moyen d'effacer ce qui étoit écrit contre nous dans ce grand livre des créatures au sujet des abus que nous en avons faits contre les volontez de leur Créateur.

47. Nous trouvons dans ce divin livre les véritables moyens de connoître les droites règles de nos consciences ; d'en entendre, et comprendre bien les avertissements, et d'en faire un accomplissement fidèle. Car il nous expose les grandes règles de la charité que nous devons à Dieu et au prochain, et il nous les fait si bien connoître par la pratique qu'il en fait luy-même, qu'à moins que de renoncer au bon sens et à la raison, il faut en demeurer convaincu. Il nous enseigne à faire du bien à ceux qui nous haïssent, et ses pratiques en cecy surpassent même toutes ses paroles. Il nous enseigne la grande science du renoncement à nous-mêmes. Il nous enseigne la manière d'être maîtres et possesseurs de nos âmes par la patience. Bref il nous apprend par toutes les règles de sa céleste doctrine à satisfaire fidèlement aux instincts de nos consciences.

48. Si nous mettons bien ces règles en pratique, nos consciences deviendront nettes, pures et remplies de la céleste consolation, de l'incomparable consolation, du témoignage que l'Esprit de Dieu donne aux bonnes consciences, que nous sommes les enfants de Dieu. Suivons donc et mettons en pratique les instructions que nous donne ce divin livre, et nous goûterons dans nos consciences combien Dieu est suave. Nous jouïrons d'un repos qui sera comme un avant-goût de celui des bienheureux ; et par ce moyen nous effacerons tout ce qui est écrit contre nous dans le livre de notre propre conscience.

49. Il reste encore un livre qui doit servir à notre jugement. C'est celui des règles de la Profession religieuse que nous avons faite. Celui-cy nest qu'un extrait du grand livre de l'humanité sacrée de Jésus-Christ ; mais il est comme une sentence que nous avons subie de gré à gré, dans laquelle sont contenues les charges et les conditions que nous avons acceptées volontairement, et que nous nous sommes obligez de porter et d'accomplir, pour réparer nos dérèglements passez, et pour représenter dans nous l'image de Jésus-Christ en suivant ses vestiges et ses exemples. Combien devons-nous donc honorer ce livre de nos Statuts, puisque c'est le pacte fait entre Dieu et nous, et que sa bonté l'a accepté, avec promesse d'oublier toutes nos fautes passées en nous recevant tout de nouveau en sa grâce ?

50. Il nous fournit des moyens dont l'Esprit de Dieu est l'auteur, pour bien entendre et mettre en pratique les divines leçons du grand livre de l'humanité sacrée de Jésus-Christ et pour être preserver de mille dangers de les oublier et de les transgresser. Les règles de nos Statuts nous serviront de moyens efficaces et infaillibles pour nous retirer des justes punitions du jugement de Dieu que nous avons méritées par nos dérèglements. Mais si après être convenus avec Dieu de tout ce que nous devons observer pour satisfaire à sa charité offensée, après nous être librement engagez et luy avoir promis de l'accomplir, nous manquons à notre parole ; ce livre sera ouvert devant nous aussi bien que les autres au grand jugement de Dieu.

51. Il attirera sur nous avec justice un double jugement de condamnation, puis qu'après avoir reçu de Dieu par une faveur singulière la grâce de notre vocation, par laquelle il nous a fournis tous les moyens de réparer les dommages que nous luy avons faits, et que nous nous sommes faits à nous-mêmes en transgressant ses loix, nous lui aurons faussé

notre parole, nous aurons abusé d'une si grande grâce, et nous aurons ainsi ajouté à nos péchez passez celui d'une grande et nouvelle infidélité.

52. Honorons donc ce livre de nos règles, puis qu'il contient la sentence de notre délivrance, et de notre condamnation tout ensemble: Souvenons-nous de tout ce que nous avons promis à Dieu, et rapportons-nous souvent dans l'esprit ces paroles de S. Paul : *Gardez-vous bien de vous tromper, on ne se moque point de Dieu*. Comme aussi ces autres qui sont tant de fois répétées dans l'Ecriture sainte, par lesquelles Dieu est appelé un Dieu jaloux. C'est le grand mot qui marque sa charité envers nous, et combien il est désireux de la correspondance de la nôtre envers lui. Aimons-le donc uniquement et parfaitement de toute notre âme, de tout notre cœur et de toutes nos forces ; car il le mérite uniquement et parfaitement. En l'aimant ainsi nous nous aimerons nous-mêmes comme nous le devons.

Sur l'amour de la Correction

53. *Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il ne reçoit personne pour son fils sans lui faire sentir les verges de sa correction*. Ces paroles contiennent une des grandes règles de la conduite de Dieu, qui nous est révélée par saint Paul, et un décret de sa sagesse. Nous devons donc être convaincus que rien n'est plus saint, plus sage, plus charitable, et plus convenable à notre bien que cette conduite de notre Père céleste à l'égard de ses enfants, et on n'en peut douter, à moins que de vouloir douter que Dieu ne soit parfaitement sage, juste et charitable.

54. De là il faut aussi conclure que la correction, et les châtiments de Dieu sont les marques les plus assurées que nous puissions avoir de son amour paternel. Mais après l'exemple qu'il nous en a donné en la personne de son propre Fils bien-aimé Jésus-Christ, il faut tenir pour certain que c'est une règle générale qui ne reçoit point d'exception.

55. *Il n'a point pardonné à son propre Fils* dit le même Apôtre. Si la sainteté, la sagesse et l'innocence de ce divin Fils ne l'ont point exempts de passer par le sévère châtiment de son Père ; de quelle manière devons-nous adorer les conseils de notre Père céleste dans les corrections et dans les châtiments qu'il exerce sur de misérables pécheurs comme nous sommes, les honorer et les accepter comme des marques de son amour, et de ses soins paternels sur nous ?

56. Nous devons faire un sujet de gloire, de ce que par ce moyen il nous fait part à l'état de correction et de châtiment de son Fils bien-aimé, comme il en a fait part à la Mère de la belle dilection, qui est la Sainte Vierge, aux Apôtres, aux Martyrs, aux Confesseurs, aux Vierges et à toutes les saintes âmes, qui ne sont devenues saintes, que par les soins paternels que Dieu a employés à les corriger et à les châtier pour les rendre ainsi conformes à l'image de son Fils.

57. Nos raisonnements doivent se cacher devant la Sagesse de Dieu ; mais s'il nous est permis de dire ce que nous pensons sur le pourquoi il en use ainsi à l'égard de tous ceux qu'il veut rendre ses véritables enfants et les cohéritiers de Jésus-Christ, nous dirons que c'est une suite nécessaire de son décret éternel, de laisser dans nous le foyer du péché, afin de nous engager à combattre, et à vaincre avec le secours de sa grâce, et de la liberté avec laquelle il veut que nous agissions.

58. Dieu pourroit changer les hommes tout d'un coup, et de mauvais les rendre bons ; il nous en a donné des exemples dans saint Paul, et dans sainte Magdelaine. Il les a convertis d'une manière éclatante et admirable ; mais Il ne les a pas voulu exempter pour cela du combat des tentations, des dangers et des peines. Nous entendons saint Paul qui s'écrie dans le combat : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? Je sens dans mes membres la loi du péché qui répugne à la loi de mon esprit. Je châtie mon corps et je le réduis à la servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne devienne moi-même un reprouvé*. C'est ainsi que cette sainte âme s'imposait à elle-même la discipline de la correction, et qu'elle reconnoissoit le besoin qu'elle en avoit.

59. Ny la charité que Jésus-Christ portoit à sainte Magdelaine, ny la parole de la rémission de ses pechez qu'il lui avoit prononcée de sa propre bouche, ny les premières joyes de sa Résurrection, qu'il lui avoit voulu donner comme une marque de sa tendre dilection, ne l'ont pas empêchée de passer le reste de ses jours dans l'exercice d'une rude pénitence. C'est ainsi que ces saintes âmes ont honoré les desseins de Dieu, et qu'elles y sont entrées en se châtiant et en se flagellant elles-mêmes, pour ne point être jamais séparées en cette vie mortelle de cet état de correction et de flagellation que Jésus-Christ a embrassé lui-même. Sommes-nous meilleurs que lui pour vouloir en être exempts ?

60. La raison la plus évidente de cette conduite de Dieu sur ses enfants, est fondée sur son amour et sur la liberté qu'il nous a voulu donner de l'aimer, ou de ne le point aimer. L'amour et la contrainte sont incompatibles. Il se contente donc d'agir en vers nous par de charitables sollicitations, et par des moyens dont sa paternelle bonté a résolu de se servir, pour aider notre liberté dépravée par le péché, à se porter à lui comme à son souverain bien, et à son principe, au véritable objet de son amour, et à son Tout.

61. Ces sollicitations et ces moyens nous viennent par les attraites de ses grâces, et les remontrances intérieures, par les inspirations et les corrections qu'il nous fait, par les adversitez intérieures et extérieures. Les unes nous font entrer dans la connoissance et dans la défiance de nous-mêmes, et les autres nous engagent à nous détacher des choses du monde et des créatures ; et les unes et les autres nous engagent de recourir à notre Père céleste, comme le petit enfant qui voit une bête qui le poursuit, court à sa mère pour se jeter dans son sein, et appelle son père à son secours.

62. Si les desseins que Dieu a sur ses enfants en les corrigeant par lui-même, sont si saints, si nécessaires et si utiles, nous ne pouvons point aussi douter, que la correction qu'il recommande tant de nous faire à ceux qu'il a établis pour nous gouverner de sa part, ne soit aussi un des plus pressants moyens dont il veut se servir pour aider notre liberté à ne se point écarter de lui en suivant ses propres inclinations. Car il a dit en parlant de ces correcteurs établis de sa part

: *Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous méprise, me méprise.*

63. Les Pères qui sont sages et désireux du bien de leurs enfants, prient les maîtres à qui ils les donnent pour les élever dans les bonnes mœurs et dans les sciences, de ne leur rien pardonner ; et de là est venu le proverbe vulgaire, qui appelle des enfants traittez en enfants de bonne maison, ceux à qui on ne pardonne rien. Faut-il nous étonner après cela si Dieu qui est le Père des pères, recommande si instamment qu'on nous fasse la correction sans nous épargner, et si nous recommande tant de la recevoir avec respect, et avec reconnaissance ?

64. Qu'est-il question de faire pour bien suivre et accomplir les desseins de notre Père céleste, pour devenir de bons enfants, fidèles, obéissants, et soumis comme ils le doivent à un si saint, si grand et si bon Père, pour bien recevoir le grand moyen de la correction dont il a résolu de se servir pour notre sanctification et pour en profiter ? Il faut avant toutes choses nous rendre bien convaincus du besoin que nous avons de la correction ; nous n'avons qu'à considérer pour cet effet en quel état le péché et les habitudes contractées par l'usage de pécher, nous ont mis.

65. Le péché a mis le dérèglement, la révolte, et le désordre dans nos inclinations naturelles. Nous sommes devenus comme un théâtre sur lequel nos désirs, nos aversions, et nos passions jouoient volontiers le personnage des bêtes, et nos imaginations y feroient une farce par mille productions chimériques, et par mille sottises. Que seroit-ce donc si on n'y apportoit le remède de la correction pour les retenir ? Nos entendements sont foibles, et si faciles à être trompez, que lors que nous croyons être sages par la bonne opinion de nous-mêmes que l'orgueil nous donne, nous sommes fous en effet. Comment devenir sages si nous ne nous servons de la correction que S. Paul nous suggère, en disant : *Celui qui croit être sage, il faut qu'il devienne fou dans son estime, avant que de pouvoir être sage.*

66. Nos volontés sont devenues mauvaises et malicieuses, en sorte que la connoissance du bien et de la vérité que la raison leur montre n'est point capable de les empêcher de faire le mal, et les habitudes qu'elles ont contractées de vouloir à leur mode, sont comme un poids qui fait trébucher la balance de la liberté du côté de ce qu'elles veulent et de ce qu'elles aiment, au préjudice de l'amour et de la volonté de Dieu. Il n'y a que le secours des grâces de notre Père céleste, et le remède de la correction qui puissent nous aider à renoncer à cette malice de notre volonté, et à toutes ses malheureuses suites.

67. Qu'est-ce donc qu'un homme qui connoit point, ou qui n'est point convaincu du besoin qu'il a de la correction ? C'est comme un malade furieux, qui ayant une maladie mortelle, et étant couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, ne croit point être malade. C'est un malade qui ne veut point de remède, et qui ne veut point souffrir qu'on l'approche pour le guérir.

68. Le Prophète David a donc bien raison de dire dans son Psaume : *Le juste me fera la correction avec miséricorde* ; mais l'huile du pécheur, c'est à dire la flatterie du pécheur, n'engraisse jamais ma tête. Il nous veut faire entendre par là le désir qu'il avoit de la correction, et que de faire la correction, c'est faire une œuvre de miséricorde, et que c'est l'action d'un homme juste ; mais ceux qui nous flattent dans nos défauts, sont comme des vendeurs de méchante huile, qui n'est propre qu'à empoisonner, et à faire mourir les malades au lieu de les guérir.

69. Si nous sommes convaincus du besoin de la correction, il faut que nous reconnoissions nécessairement que pour agir en hommes raisonnables, il faut recevoir au moins de bonne grâce la correction qu'on nous fait de nos fautes. Faire autrement c'est vouloir imiter les bêtes qui regimbent et tâchent de frapper ceux qui veulent les prendre pour les ramener à l'écurie, afin de les empêcher de demeurer exposées pendant la nuit à l'injure du temps et à la fureur des bêtes fauves. Chargeons-nous donc de confusion en voyant tant d'hommes que la raison et l'expérience ont rendus convaincus des fautes qu'ils commettent, et du besoin qu'ils ont de la correction, et qui néanmoins agissent en bêtes en ne la souffrant que par contrainte, en se mettant en colore contre ceux qui les reprennent avec raison, en se plaignant et en murmurant, comme si on leur faisoit un grand tort.

70. Mais nous devons devenir persuadez que nous ne serons jamais hommes spirituels, que nous n'aimions la correction selon notre homme intérieur.

71. Pour être homme spirituel, il faut désirer de se connoître bien soy-même, et se servir de tous les moyens convenables pour parvenir à cette connoissance.

Il faut avoir une forte résolution de suivre en toutes choses les règles et les mouvements du bon esprit, sans nous laisser surmonter par le nôtre qui est plein de ténèbres et de faiblesses.

Il faut enfin aspirer à devenir un même esprit avec Dieu, qui est le Père des esprits, ainsi que S. Paul nous dit qu'il arrive à ceux qui s'attachent uniquement à Dieu.

72. Celui qui n'aime point la correction, ne veut ny bien entrer dans la connoissance de soy-même, ny s'y avancer, puis qu'il n'aime point ce qui luy peut procurer ce grand bien qui est la correction. Car c'est elle qui nous montre nous-mêmes à nous-mêmes, et qui nous empêche d'être de mauvais juges dans notre propre cause.

Il ne veut point honorer, ny suivre comme il doit les règles du bon esprit, puis qu'il veut toujours estimer le sien, et suivre son propre jugement ; et enfin il ne peut devenir un même esprit avec Dieu, puis qu'il veut demeurer attaché à soy-même, et n'aime point ce qui l'en peut détacher. Celui qui n'aime donc point la correction, ne peut devenir, ny être un homme spirituel.

73. Mais cet amour de la correction doit s'entendre comme l'entendoit S. Paul, quand il disoit : *Je me délecte dans la loi de Dieu selon mon homme intérieur* ; il faut l'entendre de l'amour raisonnable et volontaire d'une bonne âme qui estime la correction, qui la prend, et qui s'en sert comme un bon et sage malade se sert d'une médecine qu'il avale courageusement, nonobstant les dégoûts et les répugnances de la nature. Car l'amour sensible de la correction n'est point en notre pouvoir.

74. L'exemple des médecins et des malades nous aidera à bien comprendre tout le mystère et la manière de bien faire et de bien recevoir la correction. Le malade à qui on doit faire une incision pleure, et on ne laisse pas de la faire. Il n'entre point pour cela en colère contre le chirurgien, mais au contraire il le paye de sa peine.

75. Le malade qui veut guérir surmonte ses répugnances, et il aime sa vie en supportant la douleur ; au lieu qu'il haïroit sa vie s'il aimoit mieux demeurer dans son mal, que de souffrir la douleur du remède. Le bon Religieux qui veut vivre en véritable homme spirituel, doit faire le même à l'égard du remède de la correction, et l'aimer nonobstant les répugnances et les contradictions de l'homme animal. Si la nature pleure en recevant le coup, l'esprit se rejouïra de la consolation intérieure et du profit qui luy en reviendra.

76. Celuy qui fait la correction, doit imiter le sage chirurgien. qui coupe et qui taille quand il le faut sans épargner le malade. Car s'il l'épargnoit, il ne le guériroit point ; mais il prend les mesures les plus raisonnables qu'il peut, pour ne point affliger son malade, et pour l'aider à porter sa peine plus doucement. Il n'est donc question que d'imiter les sages chirurgiens et les bons malades pour bien appliquer et recevoir le grand remède de la correction.

77. Les desseins et les conseils de Dieu au sujet de la correction qu'il se plaît de faire à ses enfants nous sont connus ; nous sçavons les dispositions que nous devons avoir pour être ses bons enfants. Faisons donc comme les bons enfants qui aiment et honorent d'autant plus leurs parents, qu'ils reconnoissent que leurs corrections et leurs châtimens ne tendent qu'à les faire devenir des gens de bien et d'honneur ; mais ceux de Dieu tendent à nous faire devenir des roys et des bienheureux.

78. Recevons avec respect les flagellations que Dieu nous impose luy-même par des peine des combats, des maladies, et des adversitez, nous souvenant de ce que nous dit saint Paul, que c'est ainsi qu'il traite tous ceux qu'il veut recevoir au nombre de ses enfants. Recevons avec charité les corrections de ceux qu'il a deputez pour veiller sur nous, et avec le respect que méritent les ordres de Dieu, qui les menace de les punir sévèrement s'ils manquent de nous avertir de nos fautes et de nous faire la correction. Et enfin souvenons-nous de ce grand mot de nos Statuts, qui nous dit, que si notre foiblesse nous fait tomber comme des hommes fragiles, nous nous gardions bien de ressembler aux démons, en nous rendant rebelles à la correction.

**Sur la renaissance à laquelle notre Institut dispose les religieux de l'ordre pour représenter,
chacun dans leur employ, l'enfance, la jeunesse, et l'âge parfait de Jésus-Christ**

1. Le péché ayant tout défiguré la ressemblance de Dieu qui étoit dans le premier homme, elle étoit si méconnaissable dans cet état, que Dieu luy-même demandoit ou étoit Adam : *Adam, où es-tu ?* Les Anges ne le reconnoissoient plus, puisque Dieu l'ayant chassé du paradis, l'un d'eux fut mis à la porte pour l'empêcher d'y rentrer. L'homme luy-même ne se reconnoissoit plus en se trouvant nud, et contraint de chercher de quoy couvrir sa nudité. Il falloit une renaissance pour réparer cette ressemblance dans la créature que Dieu avoit honorée de son image.

2. Jésus-Christ qui est l'image naturelle de la bonté de Dieu, et la figure de sa substance, a entrepris par luy-même cette réparation de l'image de Dieu, et cette renaissance. Il nous a comme reconçus dans le sein de sa charité, afin de nous enfanter volontairement par la parole de sa vérité, comme parle saint Paul. C'est ce qu'il a fait d'une manière admirable, et nous sommes en luy et par luy une nouvelle créature, comme le dit le même Apôtre.

3. Il n'a point voulu pour cela changer la nature de l'homme, ny le retirer de son état de pénitence ; mais il l'y a laissé, afin que l'homme put rendre à Dieu un grand honneur, en faisant de soy une hostie vivante par la destruction du corps du péché ; qu'il put faire justice en punissant sa propre chair pour avoir été l'instrument du péché, et qu'il put acquérir beaucoup de mérites par la nécessité où il se trouve de combattre et de vaincre. Jésus-Christ luy-même a voulu prendre cet état de la vie pénitente, et l'a voulu ainsi honorer et sanctifier, afin de nous montrer que c'étoit là son dessein.

4. Jésus-Christ laissant donc la nature dans cet état, nous a voulu comme concevoir, et enfanter de nouveau nos âmes par trois choses.

1° Par l'effacement de la coulpe, qui attiroit sur l'homme l'aversion de Dieu ; mais en jetant les yeux sur la face de son Fils fait homme, Il n'a plus trouvé de sujet de damnation dans ceux qui sont unis à Jésus-Christ. Et c'est par ce moyen que nous sommes reçeus dans l'adoption de Dieu ; en sorte qu'on nous appelle, et que nous sommes par effet les enfants de Dieu.

2° Par l'infusion de la grâce, qui fait que l'âme éclairée par la lumière de la charité, échauffée par son feu, et soutenue par sa force, passe des ténèbres dans l'admirable lumière de Dieu, et marche comme une fille de lumière, au lieu qu'auparavant elle étoit comme assise dans les ténèbres et les ombres de la mort, et même elle y étoit gisante.

3° Par l'instruction de sa doctrine, qui nous apprend et nous incite d'une manière admirable à connoître et à suivre les instincts de l'âme dans lesquels cette image de Dieu reluit particulièrement en trois choses : dans l'inclination qu'elle a d'aimer ; dans le désir de la paix intérieure ; et dans la liberté.

5. L'effacement de la coulpe, et l'infusion de la grâce nous sont donnez par le Baptême et par la pénitence ; mais sa doctrine nous doit servir pour réparer et perfectionner par pratique l'image de Dieu dans nous, et nous fournit les moyens d'être sans cesse dans l'exercice et dans la poursuite du véritable amour, du repos intérieur et de la liberté, de même que la nature divine ne s'éloigne jamais de la paix, de la charité, et de la liberté qui luy sont naturelles.

6. Ces trois caractères de la ressemblance de Dieu, la charité, la paix, et la liberté étoient devenus dans l'homme si fort obscurcis et enveloppez par le péché, que bien loin d'en savoir faire un bon discernement, il les convertissoit en des usages réprouvez selon les désirs de son cœur. Son amour travailloit à s'amasser des miseres ; son désir du repos l'entraînoit dans des soins inutiles et pénibles ; et sa liberté le jettoit dans les chaînes. Jésus-Christ a donc travaillé, et nous a engendrez de nouveau par sa doctrine évangélique, afin de réparer dans nous, non pas en spéculation, mais en pratique, l'image de Dieu dans l'amour, dans la paix, et dans la liberté.

7. Il nous répare dans l'amour par le nouveau précepte, et l'exemple de sa charité, qui détruit l'amour dépravé ; dans le repos de l'âme par la doctrine de la douceur et de l'humilité, qui détruit la colère et l'orgueil ; et dans la liberté par sa doctrine du renoncement à soy-même et de porter sa croix après luy. La liberté ne peut être ny réparée, ny perfectionnée, qu'en la mettant au dessus des désirs de la nature corrompue, et de toutes les choses créées. Car à moins qu'elle ne soit libre de tout ce qui est au dessous d'elle, elle ne peut bien user de soy-même, et ne peut s'unir en sa manière à la charité de Dieu, de laquelle elle a pris sa naissance. C'est ce que fait le renoncement à soy-même ; car par son moyen l'âme ne se met point seulement au dessus de ses appétits déreglez, des créatures, et d'elle-même ; mais elle se perfectionne par autant de degrez qu'elle s'éloigne de la fausse liberté des sens, et qu'elle la détruit.

8. Rien n'est plus juste, ny plus convenable que cette réparation pratique, généreuse et laborieuse de l'image de Dieu dans l'homme. Il l'avoit gâtée en un moment, et il doit employer toute sa vie à la servir, honorer, et embellir. C'est donc le moyen de faire une double réparation de l'image déshonorée, et de la fidélité violée. C'est pour cette raison que la vie du Chrétien a besoin à tous moments d'exercer ou le renoncement à soy-même pour conserver sa liberté, ou l'humilité pour étouffer l'orgueil ennemy du repos de l'âme, ou enfin la charité, pour rendre à Dieu, à soy-même et au prochain ce qu'il luy doit. Mais la nécessité est heureuse qui nous engage à devenir meilleurs.

9. Jésus-Christ a donc voulu réparer luy-même l'image de Dieu dans nous, en nous engendrant, et en nous faisant renaître par la parole de sa Vérité. Mais connoissant à combien de dangers, d'accidents, et de pièges mortels nous étions exposez dans le siècle, il nous a voulu faire une faveur singulière, en nous disposant comme un ventre spirituel,

dans lequel nous faisant rentrer par la grâce de sa vocation, notre vie fut plus en sûreté, et où elle reçût la protection, ta nourriture, et l'accroissement, jusqu'à ce qu'il nous eût enfantés à la bienheureuse éternité.

40. Il a choisi pour cet effet le saint Instituteur de notre Ordre, pour nous composer le sein spirituel de son Institut, où par les attraites de la grâce de Dieu nous fussions reçus et conçus de nouveau. Saint Paul disoit à ses disciples : *Mes petits enfants, pour qui je souffre des douleurs d'un second enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous*. S. Bruno peut à bon droit nous dire la même chose ; car il a la même tendresse de charité pour nous, que S. Paul avoit pour ses disciples. Nous sommes conçus dans son Ordre pour une nouvelle vie, et toute la fin de son Institut ne tend qu'à former Jésus-Christ dans nous. Considérons donc combien tout ce qui est contenu dans nos Règles est convenable pour former Jésus-Christ dans nous selon les trois états de sa vie, de son enfance, de sa jeunesse, et de son âge parfait ; de son enfance dans les Religieux ; de sa jeunesse dans les Officiers ; et de son âge parfait dans les Supérieurs.

Son Enfance

11. La sagesse de Dieu a fait un jeu admirable sur le globe de la terre, en se réduisant à l'état de l'enfance. Elle s'est servie de ce jeu pour se jouer des princes de ce monde, et pour attirer les enfants des hommes aux délices qu'elle veut prendre avec eux. Elle s'en étoit expliquée bien longtemps auparavant par la bouche de son Sage. C'est la pure charité qu'il a pour nous qui lui fait faire cet admirable jeu. Regardons donc avec attention ce jeu du Verbe divin, qui soutient tout par la parole de sa vertu, et qui est renfermé dans le sein d'une très sainte Vierge, et considérons ce qu'il y fait.

12. Il y demeure assis, solitaire, et il s'y tait, gardant un profond silence de la bouche. Il en veut sortir lors que tout est en silence sur la terre ; et il étoit bien convenable que tout fut pour lors dans le silence, puisque le Seigneur de toutes choses le gardoit si bien en paroissant sur la terre. C'est par le silence qu'il commence la doctrine pratique de sa vie, et avant que de prononcer les oracles par lesquels il devoit révéler les mystères de Dieu, enseigner toute la justice, et convertir tout le monde. Il a accompli avec une parfaite exactitude les règles de la cellule et du silence qu'il s'étoit prescrites à soy-même.

13. Cet état de solitude et de silence n'étoit point destitué d'occupation. La conversation du Fils de Dieu étoit toujours toute divine. Elle n'étoit point interrompue ; mais elle étoit dans un entretien continuel des paroles de l'Esprit que ce divin Enfant dirigeoit tantôt à son Père éternel, tantôt au cœur de sa sainte Mère, qu'il faisoit fondre en de doux excès de charité par une de ses paroles d'Esprit. Et il est sans doute que sans un soutien spécial de grâce la sainte Vierge seroit morte dans les saintes langueurs de la charité à une seule des paroles de ce divin Fils qu'elle tenoit et nourrissoit dans son sein.

14. Hé, qui pourroit exprimer de quelle manière le cœur de la Mère se fondoît aussi dans celui de son Fils, et de quelle manière elle proféroit ces paroles du Cantique : *Je suis à mon bien-aimé et son retour envers moy est entier* ? C'étoit icy où se trouvoit le fondement du mystère du Cantique : mais il ne nous appartient point d'aller plus avant sur cette matière. Tout ce que Dieu fait homme opère dans le secret du sein de sa Mère nous est un miracle et un mystère. Souhaitons et cherchons les moyens de faire l'expérience des blessures de la pure charité.

C'est en l'autre vie que nous verrons comment le buisson de Marie n'a point été consumé par le feu de l'amour divin qui reposoit et qui brûloit dans son sein.

15. Les Anges avoient leur part à cette conversation du Verbe divin dans son état de silence, et ils l'ont admiré enfant qui se taisoit, avant que les docteurs de la loi entrassent dans l'admiration et dans l'étonnement au sujet de sa prudence et de ses réponses. La joie des Anges d'avoir esté préservés de l'orgueil qui a fait les démons s'excitoit en voyant Dieu dans l'humilité de l'enfance et en goûtant comme dans la source l'excellence de cette vertu, et de leur préservation. Ils trouvoient un paradis dans l'étable de Bethléem autour de l'Enfant Jésus, paradis plus admirable que celui du ciel. Car de voir Dieu dans la gloire cela est ordinaire et naturel ; mais de le voir réduit à l'humilité de l'enfance, c'est une chose extraordinaire, une nouvelle invention de sa charité, et un miracle de sa bonté.

16. Mais parmi cette céleste conversation qui se faisoit dans le silence, l'exercice du sacrifice et du pénible combat de notre salut s'y rencontroit aussi. Car Jésus-Christ dès le premier moment de sa conception a fait son offrande d'être victime de notre Rédemption, et l'a continuée par des actes d'un Homme-Dieu jusqu'au dernier moment de sa vie. C'est icy qu'il commence à dire à son Père éternel : *Voilà que je viens : il est écrit à la tête du livre que je fasse votre volonté ; mon Dieu, je l'ay voulu et votre loi est au milieu de mon cœur*. L'idée de sa future Passion ne l'a point quitté d'un moment, selon ces paroles du Psalmiste : *Je suis toujours prest à recevoir les coups de foyers, et ma douleur est sans cesse devant mes yeux*. Mais il est bien à croire que des ce temps-là la sainte Mère participoit en quelque manière à l'état de son Fils, et que par des impressions intérieures il la disposoit au combat douloureux de sa Passion future, afin que l'état de la vie de la Mère eut plus de ressemblance à celui de son Fils.

17. Conférons les pratiques de notre état de Chartreux avec ceux de Jésus-Christ dans le sein de sa très sainte Mère, pour en bien connoître les convenances et les rapports. Nos cellules séparées, et notre silence nous sont comme un sein virginal dans lequel nous sommes reçus, et où nous demeurons assis, et dans le silence, pour être formés par ce moyen à la conversation avec Dieu. et au vol de l'esprit qui nous élève au dessus de nous-mêmes. Nos cellules nous sont comme un sein qui nous environne de toutes parts, et nous défend contre les ennemis de l'innocence à laquelle l'enfant Jésus nous appelle. Il nous met à couvert des insultes de tant de voleurs du bien de l'âme dont la rencontre est toute

ordinaire dans le commerce du siècle, ou qui empêchent la conception et l'accroissement du bien, ou qui le font avorter, ou bien qui le tuent par des breuvages mortels qui font rire en tuant ceux qui en boivent.

18. Les principaux ingrédients qui composent ces trompeurs breuvages qui font ainsi mourir en riant, sont

1° Les objets de vanité qui ensorcellent les esprits, et font périr l'innocence par le renversement que la malice fait dans la raison

2° Les méchants exemples qui poussent la roue de notre faiblesse naturelle et la font rouler dans le mal, comme une roue qu'on pousse avec la main.

3° Les occasions du péché qui sont comme l'appas de l'hameçon du diable dont il se sert pour prendre et retirer les âmes de l'innocence comme un poisson qu'on tire hors de l'eau.

Et 4° Les conversations dérégées qui servent de filets au diable pour prendre et lier les âmes ; et qu'on peut appeler à bon droit les interprètes des vices, des démons et des créatures insensibles. Car sans ces mauvaises conversations on pourroit ressentir des mouvements ; mais souvent on n'entendrait point ce qu'ils veulent dire. Ces conversations attaquent le cœur par les oreilles, et sont comme le véhicule qui y fait passer le venin. Le sein de notre séparation et de notre solitude nous garde de tout cela, et fait que l'innocence de notre enfance spirituelle qui est conçue, se conserve, se nourrisse et s'augmente jusqu'à ce qu'elle parvienne à un heureux enfantement.

19. L'observance du silence fait une représentation de Jésus-Christ qui se tait dans le sein de sa Mère. C'est un apprentissage d'imitation de la conversation intérieure qu'il avoit avec son Père, avec sa Mère, et avec les célestes Esprits. Pourquoi nous taisons nous ? c'est afin de perdre l'usage des vains entretiens : c'est pour tempérer la ferveur de la langue à parler, et pour retenir l'inclination que nos esprits ont aux choses vaines : c'est afin que nous puissions mieux entendre par l'éloignement du bruit des paroles, ce que Dieu veut dire à nos âmes. Si nous parlons dans nos cellules pour réciter les Offices canoniques et les Heures de la sainte Vierge, c'est pour nous habituer à converser avec Dieu, avec la sainte Mère de Dieu, et avec les célestes Esprits. Enfin nous nous taisons de la bouche pour mieux apprendre la manière de la conversation de l'esprit, qui se fait sans qu'il soit besoin de paroles, et qui fait goûter à l'âme combien Dieu est suave.

20. Voilà quelle étoit l'occupation de Jésus-Christ dans le sein de sa Mère, et c'est à cela même que nous veut former le sein de notre Ordre, comme à ce qui doit nécessairement composer l'occupation de notre vie chartreuse, et sans laquelle notre séparation seroit insipide, notre solitude ennuyante, et notre enfance spirituelle toute puérile et badine. Il ne faut être enfant qu'en malice et en humilité, et non pas en légèreté et en puérilité.

21. C'est un proverbe commun qu'on connoit mieux les hommes par la conversation que par toute autre chose. Et en effet. c'est par là qu'on découvre leurs vertus et leurs défauts. Si vous voulez donc goûter, ô Religieux chartreux, que Dieu est l'objet naturel de votre âme, et combien il est suave, étudiez-vous à parvenir à l'honneur de sa conversation par l'observance du silence ; vous connoîtrez par ce moyen et vous serez rassasié par un certain avant-gout de l'éternité. Car dès que l'âme est parvenue au secret de la conversation avec Dieu. ne fut-ce que pour un moment, la veüe intime et ineffable qu'elle a de la vérité lui fait ressentir le repos de la satiété ; elle reconnoît l'admirable rapport qu'il y a entre l'état de l'âme qui aime Dieu et qui jouit de sa conversation dans la voye, avec celui des Bienheureux dans la patrie, où ils ont dans la vision de Dieu tout ensemble et de quoy désirer, et de quoy être rassasiés, et de quoy être toujours enivrez par le torrent de la volupté de Dieu.

22. Tout nous aide et tout nous porte dans le sein de l'Ordre à cette intime conversation. L'usage de la séparation et de la solitude, en éloignant l'innocence de l'âme de beaucoup de dangers, nous ouvre le chemin à la pureté de cœur, qui rend l'esprit disposé à voir Dieu. Le silence de la langue nous presse de nous occuper à la conversation intérieure. La Règle d'une obéissance pratiquée dans le secret de la vie cachée, nous sert d'échelle pour monter à Dieu par des degrez fermes et sûrs. Si donc nous cherchons bien Dieu dans nous et non point ailleurs, puisque son royaume est dans nous ; si nous apprenons bien à nous entretenir avec lui par l'usage de l'oraison, sans que l'aridité nous en détourne jamais, Dieu nous parlera au cœur dans cette solitude où il nous a amenés.

23. Si vous avez vu que l'enfance de Jésus-Christ a été toujours accompagnée du sacrifice auquel il s'étoit offert dès le moment de sa conception ; notre état nous engage à faire le même après nous être offerts en sacrifice le jour de notre profession, à l'exemple de Jésus-Christ. Nous devons donc nous considérer comme des victimes consacrées à Dieu, et nous servir des moyens, que l'état de vie que nous avons embrassé nous fournit pour paroître devant lui comme des hosties vivantes et agréables à ses yeux, en regardant Jésus-Christ l'auteur, et le consommateur de notre foy, qui dès le moment de sa conception dans le sein de sa Mère, s'est offert pour nous en sacrifice, et a paru devant Dieu son Père toute sa vie dans l'état d'une victime jusqu'à ce qu'il eut été immolé par la mort de la croix.

24. Mais il est de la dernière importance que nous évitions soigneusement toutes les choses qui sont opposées à la bonne enfance spirituelle, et qui sont capables d'empêcher la formation de l'enfance de Jésus-Christ dans nous. Car Dieu veut que notre liberté et notre industrie concourent avec sa grâce, ainsi que nous explique le grand pape S. Léon, pour faire dans nous ce qu'il y veut opérer. Rien n'est donc plus juste, plus raisonnable et plus nécessaire.

25. La première chose que nous devons éviter, c'est l'amour et l'estime de notre propre jugement, qui porte toujours les restes et les marques de la blessure, que notre premier père lui a faite en voulant être comme Dieu. Sa grande pente à juger des choses cachées, aussi bien que de celles qu'il voit, comme s'il participoit à la science et aux droits de Dieu, en fait la preuve. Le Verbe divin s'est fait enfant, pour apprendre aux hommes à quitter la folie de vouloir être comme Dieu. Il a commencé sa vie par l'enfance, pour nous apprendre que notre vie spirituelle devoit commencer par la destruction de cette fausse divinité et qu'il falloit ramener l'entendement à la sainte enfance afin qu'il pût bien

apprendre à se servir de luy-même, à entendre et à juger sagement. Il faut donc considérer cette estime du propre jugement comme un vice spirituel, dont le diable se sert pour infecter les spirituels, et qui corrompt d'autant plus subtilement l'âme, et luy fait offenser Dieu et le prochain, qu'il est plus spirituel et éloigné du matériel. Ce vice est aussi suivy pour l'ordinaire d'un aveuglement d'esprit ; et il ne faut point s'étonner si Dieu le punit de cette sorte. Car puis qu'il veut mettre la main à ce qui n'appartient qu'à Dieu, il mérite que Dieu le livre au sens reprouvé.

26. La seconde chose dont il nous faut garder, c'est de suivre l'aversion naturelle qu'on a à la correction. Car rien n'est plus éloigné de l'humilité de l'enfance, et de ses nécessitez, que de vouloir rejeter ce moyen qui sert à l'accroissement et au progrès de la vie spirituelle devant Dieu et devant les hommes. L'enfant qui ne voudroit être ny instruit, ny corrigé, ne pourroit jamais être sage. L'homme spirituel qui voudroit faire le même, ne le sera jamais que de nom.

27. La troisième chose qui est à fuir, c'est la négligence à captiver sa propre volonté sous l'obéissance. Car la vie solitaire et cachée est exposé à beaucoup de dangers de la propre volonté, si elle n'est conduite par cette vertu, et soumise comme au frein de sa direction. Elle n'est guère arrosée des grâces du ciel, si elle ne suit l'exemple de l'Enfant Jésus, qui a voulu mener sa vie cachée sous l'obéissance qu'il a rendue à sa sainte Mère et à saint Joseph. C'est aussi la raison pourquoy nos Statuts anciens et nouveaux, renferment tout notre état et tout le bien de notre état dans la seule obéissance.

28. Enfin la quatrième chose que nous devons éviter, c'est le déguisement et la duplicité ; car l'un et l'autre sont bien éloignés de l'imitation de la sainte enfance de Jésus-Christ, et de l'esprit de l'Ordre des Chartreux, dont le caractère est la simplicité. Le déguisement et la duplicité ressentent l'astuce et l'esprit du monde, la passion et la propre volonté. Elles ne s'accordent donc en aucune manière, ny avec la solitude, ny avec la séparation du monde, ny avec la conversation avec Dieu ; puisque la sainte Ecriture nous dit, qu'il ne se plaît à converser qu'avec les âmes simples.

29. Voilà quelle est la bonne et sainte enfance formée sur celle de Jésus-Christ, à laquelle le Religieux chartreux parviendra par le moyen du sein de son Ordre, dans lequel la grâce de sa vocation l'a fait entrer ; il s'y nourrira et prendra un saint accroissement s'il y garde toujours l'estime qu'il doit avoir de son état, et s'il le traite avec le respect qu'il mérite. Vous voyez dans la sainte enfance de Jésus-Christ quels sont les solides principes de vie spirituelle ; et que c'est de sa sainte enfance, qu'ont été tirés les usages de la solitude, du silence, de l'obéissance et de la vie cachée, dont l'Ordre des Chartreux est composé. Qu'heureux est donc le Religieux chartreux qui honore, et qui représente bien en soy cette sainte enfance, puisque par ce moyen il glorifie Dieu dans son âme, et qu'il le porte dans son corps.

La jeunesse

30. Jésus étant parvenu à l'âge qu'il devoit paroître au monde, *vint*, ainsi que dit l'Evangile, *de Galilée au Jourdain trouver Jean, pour recevoir de luy le Baptême*. Il commence sa conversation extérieure par cet exercice d'humilité. Etant arrivé au Jourdain, il s'y met entre les autres hommes du commun sans faire paroître au dehors aucune marque de sa sagesse, ny de sa puissance. Il y est inconnu comme une personne qui a toujours en désir la vie cachée, et qui ne paroît au dehors qu'à regret ; et il y demeure inconnu jusqu'à ce que le Saint Esprit venant à descendre sur luy en forme de colombe, le fit connoître. Et voyant même que S. Jean vouloit s'excuser de le baptiser, lui disant que c'étoit de luy qu'il devoit recevoir le Baptême, Jésus-Christ lui dit : *Laissez cela pour le présent, car c'est ainsi qu'il faut que s'accomplisse toute la justice*, c'est à dire toute l'humilité.

31. C'est icy le premier modèle sur lequel les personnes de l'Ordre qui sont mises en quelque office doivent former leurs actions et leur conversation. Elles doivent y être entrées sans ambition, et sans en avoir fait de sollicitations. Car les Statuts défendent l'une et l'autre ; et elles en doivent commencer l'exercice par l'imitation de l'humilité de Jésus-Christ. Si ces deux choses manquent à l'officier, il auroit bien sujet de craindre, qu'il ne lui arriva le même qu'aux enfants qui sortent de leur mère avant le terme, dont la vie est en danger, ou bien leur accroissement spirituel est bien délicat, parce qu'ils ne sont pas encore bien formés à l'esprit de l'Ordre. Hé, que peut-on attendre de l'augmentation d'un corps quand l'esprit et la vie y sont faibles ?

32. Les Statuts ont voulu obvier à ces inconvénients, en ordonnant que l'établissement et la déposition des officiers soient toujours soumis à l'obéissance, qu'ils se considèrent, comme les serviteurs des autres, et qu'ils se conforment aux Religieux en toutes choses ; afin que celui qui est officier se considérant toujours comme un des autres, il demeure toujours à l'ombre de la vie humble et cachée, sans prétendre se distinguer des autres, si la grâce du S. Esprit ne le manifeste par la bonté de sa conversation et de ses actions.

33. Les Statuts ordonnent aux officiers d'avoir recours au conseil du Prieur. C'est afin qu'ils suivent en toutes choses le cours réglé de l'humilité et de l'obéissance. Ils doivent aussi recourir au baptême de la pénitence, à l'exemple de Jésus-Christ, pour y prendre l'esprit de mortification et de componction ; afin que plus ils sont engagés de paroître au dehors et d'entrer dans la conversation des hommes, plus ils ayent de moyens pour se défendre contre les tentations par les armes spirituelles dont on apprend à se bien servir dans l'exercice de la mortification et de la pénitence, pour rejeter bien loin de soy l'esprit du monde, et ne le point laisser entrer dans ses actions et dans ses entretiens.

34. A peine Jésus-Christ avoit-il paru entre les hommes, qu'il se retira dans le désert, afin de nous apprendre par son exemple la manière de se préparer au travail et à la tentation. Il joint ces trois choses ensemble : la séparation, le jeûne, et l'occupation. L'Evangile nous exprime quels furent sa séparation et son jeûne ; mais pour son occupation, on nous a laissé à la conjecturer. Son âme étoit sans cesse dans la contemplation de l'essence divine ; mais son esprit, en

tant qu'homme, s'occupoit aussi à disposer dans ses pensées les miracles qu'il devoit faire, les démarches de sa vie et de sa mort, la conversion du monde, les combats des martyrs ; et enfin il pensoit à la vocation à la foy, et à la religion de nous tous, et de chacun de nous en particulier. Il s'occupoit, dis-je, à disposer ainsi toutes choses dans la méditation et dans la charité de son Cœur.

35. C'est à quoy le sein de notre Ordre veut former ses officiers, et les faire imiter en cela Jésus-Christ ; car nos Statuts leur recommandent de recourir à leur cellule et au silence, comme au port assuré de leur salut. C'est comme les renvoyer dans le désert avec Jésus-Christ, et leur prescrire la séparation et le jeûne ; la séparation, en leur recommandant la garde de leur celle, afin d'y dissiper les nuages que la multitude des paroles dans la conversation des hommes fait naître dans l'esprit, et qu'étant seul à seul avec Dieu, ils reprennent aisément l'usage de la conversation intérieure avec luy. Le jeûne spirituel, en leur recommandant d'apaiser les mouvements turbulents que les affaires extérieures excitent dans l'esprit, et de l'en retirer par la cessation volontaire de s'y appliquer dans de certains temps ; jeûne qui est absolument nécessaire ; car autrement l'âme de l'officier se trouveroit blessée, et comme ensanglantée, par les épines des sollicitudes. S'il y a à travailler et à souffrir quelque chose dans les affaires du dehors, au moins se faut-il bien donner de garde que ces peines et ce travail ne dégénèrent point en ces épines de sollicitudes pour les biens de ce monde, qui étouffent la bonne semence, ainsi que le dit Jésus-Christ.

36. La pratique de ce jeûne et l'éloignement des épines seront bien difficiles si l'officier chartreux ne s'y dispose par la pratique de la mortification, et d'une prudente modération. Mais il fera bien l'un et l'autre s'il traite les choses temporelles par des principes et comme avec des instruments spirituels ; s'il tâche d'imiter, selon son pouvoir, les Anges Gardiens, qui en s'acquittant exactement de leurs emplois envers les hommes, ne se retirent point d'un moment de la vision de Dieu ; et si enfin, selon le conseil de l'Apôtre, *ils ne s'embarrassent point dans les affaires*. C'est autre chose de vaquer diligemment aux affaires autant que la raison et la nécessité le demandent, et autre chose de s'y embarrasser par des désirs, des attaches, et des empressements. La première est bonne et louable ; mais la seconde ne sert qu'à dissiper l'esprit, et à retirer l'âme de la milice spirituelle pour la plonger dans des contestations et dans des procez.

37. Enfin nos Statuts assignent à l'officier une occupation convenable dans sa retraite, qui a du rapport à celle de Jésus-Christ. Qu'il s'y occupe, disent-ils, à la lecture, à la prière, à la méditation, et à l'étude de quelque chose de bon, qu'il amasse dans le secret de son cœur, pour les redire en temps et lieu à ceux qui sont sous sa conduite. C'est par ces moyens que l'officier chartreux imitera l'occupation de Jésus-Christ, en disposant dans sa méditation toutes choses avec piété, sagesse et sûreté, tant pour ce qui concerne l'état de son âme et son progrès dans la vertu, que pour ce qui concerne les affaires domestiques, et sa manière de converser avec les hommes ; et s'il observe bien tout ce que les Statuts luy recommandent rien ne l'empêchera d'être formé dans le sein de l'Ordre à représenter la jeunesse de Jésus-Christ dans ses actions et dans sa conversation.

L'âge parfait

38. Il est plus difficile d'exprimer par écrit l'état de l'âge parfait de Jésus-Christ, que de regarder le soleil en plein midy. Il faut donc se contenter de tirer de là quatre choses auxquelles il a voulu former les Supérieurs par son exemple, qui sont :

1° L'usage de l'autorité.

2° La pratique du zèle.

3° L'abandonnement de soi-même.

4° Et cette charité qui porta Jésus-Christ à prier pour ceux mêmes qui le crucifioient.

Considérons de quelle manière le sein de notre Ordre forme les Supérieurs à représenter ces quatre pratiques de l'âge parfait de Jésus-Christ.

39. La puissance de Jésus-Christ s'étend sur tout ; elle luy est naturelle et héréditaire et quand il réduiroit tous les hommes sous le joug d'une dure servitude, il ne feroit tort à personne ; car il ne feroit qu'user de son droit. Mais cela est bien éloigné de ses desseins et de ses pratiques ; il ne veut point détruire la liberté de l'homme mais la perfectionner, l'attirer au bien de l'obéissance par le moyen de sa clémence, et non pas la contraindre par l'usage de sa puissance.

40. Il converse avec ses Disciples, non point comme Seigneur, mais comme serviteur ; il s'abaisse jusqu'à laver les pieds de ses Disciples, en leur déclarant néanmoins qu'il étoit leur Seigneur, leur voulant faire connoître par ses paroles, aussi bien que par son exemple, que l'exercice de l'une et de l'autre pouvoient fort bien s'accorder ensemble. Que la supériorité ne diminuât point par le service ; mais qu'au contraire elle se perfectionnoit, en faisant ce qui peut le plus contribuer à parvenir à la fin pour laquelle elle est instituée, qui n'est autre chose qu'à aider les hommes à quitter leur propre volonté pour se réduire à l'obéissance. Le Supérieur qui se montre discrètement porté au service de ses inférieurs, gouverne par son office ; mais il instruit et attire à la fin de l'obéissance par son exemple. Qui est l'homme raisonnable qui puisse refuser d'obéir à son Supérieur qu'il voit prest à le servir ?

41. Le sein de l'Ordre forme ses Prieurs à imiter ces pratiques de Jésus-Christ, en leur recommandant d'user de l'autorité de telle manière, qu'on les puisse toujours aimer ; d'éloigner de leur conduite ce qui sent la domination ; retrancher de leurs mœurs tout ce qui pourroit raisonnablement jeter les inférieurs dans le dégoût, ou dans la crainte servile ; et d'observer plusieurs autres choses qu'il seroit inutile de répéter icy, puisque vous les voyez dans les Statuts. En un mot, l'esprit de l'Ordre apprend aux Supérieurs, que pour exercer leur charge avec édification et avec profit à

l'imitation de Jésus-Christ, ils doivent observer ces trois choses.

1° Considérer leur autorité comme une chose qui ne leur appartient point en propre, et qui seroit maltraitée si le serviteur en usoit envers ses semblables autrement que Jésus-Christ, qui est le véritable maître et le propriétaire de l'autorité, s'en est servi à l'égard de ses serviteurs.

2° Avoir toujours en vue la fin de la supériorité, qui est d'attirer au bien, et montrer par œuvres qu'on est prest à tout faire, et à servir aussi bien qu'à commander pour parvenir à cette fin.

3° jeter sans cesse les yeux sur l'exemple de Jésus-Christ en toutes choses, afin d'y chercher et d'en tirer la manière de se bien servir de l'autorité.

42. Le Supérieur qui mettra bien tout cecy en pratique, se formera soy-même et ses inférieurs au véritable esprit de l'Ordre, qui ne consiste point dans une certaine aspreté obstinée d'austérité ; mais dans l'usage d'accomplir les Règles des Statuts, selon celles de la charité, de la douceur, de l'humilité, et des conseils de l'Evangile, qui sont les fondements de la vie chartreuse, auxquels tout le reste doit être rapporté, et sans lesquels toutes les autres choses ne mériteroient point d'être comptées.

43. Le zèle enflammé des apôtres demandoit permission à Jésus-Christ de faire descendre le feu du ciel, qui devorât les rebelles. Il leur répond sur cela, qu'ils ne sçavent de quel esprit ils sont poussez (ce n'étoit point du bon sans doute) et que le Fils de l'homme n'est point venu au monde pour tuer les hommes, mais pour les sauver. Il enseigne donc par là qu'en matière de zèle, il faut prendre l'occasion et donner le temps au pécheur de rentrer en luy-même, avant que d'en venir au châtiment. Que seroit-ce si dès aussitôt qu'un homme est tombé malade, on pensoit à s'en défaire au lieu de penser à luy donner des remèdes pour le guérir ? Nous voyons donc dans ce cas que Jésus-Christ rappelle à la patience la ferveur du zèle indiscret, et qu'il entre en compassion du pécheur qui tombe par foiblesse ou par ignorance, et qui ne paroît point encore obstiné dans sa faute.

44. Jésus-Christ fit paroître son zèle au sujet de l'enfant lunatique que ses Apôtres n'avoient pût guérir, et prononça ces paroles : *Ô génération incrédule, jusqu'à quand vous supporterez-je ?* Il se sert icy du reproche, pour ne point donner d'occasion au scandale, en palliant ou excusant l'incrédulité de ses Disciples ; mais il revient incontinent à sa mansuétude ordinaire, en sorte que ses Disciples ne perdent rien pour cela de leur confiance ordinaire, et ils l'interrogent aussi librement qu'auparavant. Jésus-Christ se sert donc icy de la correction de paroles fortes ; mais c'est d'une manière qui nôte point la confiance, qui n'exclut point la douceur, et qui ne laisse point d'amertume.

45. Enfin le zèle de Jésus-Christ le porte à faire un fouet avec de petites cordes, avec lequel il chasse les vendeurs et les acheteurs hors du Temple, joignant à cette action les paroles qui marquoient les raisons qu'il avoit de la faire. *Vous avez fait, dit-il, de la Maison de mon Père une caverne de larrons.* Il joint icy la punition à la force des paroles de son zèle ; mais c'est d'une manière si sage, qu'elle attire les coupables au respect et à l'obéissance, et non point à la haine, ou à la rébellion.

46. Il est aisé de voir dans nos Statuts que tout y tend à former les Supérieurs de l'Ordre à régler leur zèle sur celui de Jésus-Christ, et à le représenter dans l'exercice de leur charge. On leur y recommande de prendre bien garde de ne point briser le roseau cassé, et de ne point éteindre un tison qui jette de la fumée, d'user de beaucoup de discrétion et de mesure avant que de faire un précepte d'obéissance, de montrer un sein de bonté où tous leurs inférieurs puissent recourir avec confiance. Bref on leur y recommande plusieurs autres choses : et tout y fait voir que le sein de l'Ordre ne tend qu'à former le zèle des supérieurs sur celui que Jésus-Christ a mis luy-même en pratique.

47. Enfin pour bien exercer le zèle selon l'esprit de Jésus-Christ et celui de l'Ordre, il faut purifier son intention en sorte qu'on cherche à faire obéir à Dieu, et non point au propre désir de celui qui l'exerce ; et dans la manière, il faut imiter l'apothicaire qui compose une médecine en observant la dose, éloignant du zèle la précipitation du propre jugement, l'obstination à ne point recevoir d'excuse, et l'amertume du cœur. Car il est question de donner un médicament de salut au malade, et non pas de le mettre en danger de mort. Et enfin il faut que le zèle ne s'écarte point de la voye et du possible de la droite raison, et que le zélateur n'agisse point comme s'il pouvoit changer la volonté du prochain, car il ne peut simplement que l'émouvoir et l'attirer ; et s'il agissoit comme s'il pouvoit faire davantage, il ne feroit que se jeter soy-même dans l'inquiétude et dans l'amertume.

48. L'homme ne doit point prétendre pouvoir faire ce que Dieu luy-même ne fait point. Il ne contraint point les volontez, mais il les attire ; et quand le Supérieur a accompli toutes les règles du bon zèle, il faut qu'il ait recours à la prière pour chasser de son sujet ce genre de Démon. Bref la droiture de la raison étant observée dans le zèle, elle a une force naturelle pour attirer la liberté du pécheur à bien recevoir la correction et à s'amender. Il y a une sympathie entre la droite raison et la liberté qui sert comme de lien pour attirer celle-cy au bien ; de sorte que si elle étoit pressée par un zèle indiscrètement enflammé, elle se porteroit plutôt à secouer le joug qu'à se corriger. Ô qu'il faut donc être exact à ne point exercer le zèle qu'en la manière que l'Ordre le prescrit, et que Jésus-Christ l'a pratiqué !

49. L'état d'abandonnement où Jésus-Christ s'est voulu placer en mourant, est un grand mystère et un grand miracle tout ensemble. Il a voulu que le sacrifice qu'il faisoit de soy-même pour honorer son Père et pour nous racheter fût accompli et parfait d'un souverain degré de perfection, et pour cet effet pendant qu'on faisoit au dehors la destruction de son corps dans sa Passion, il a voulu que son âme fût dépouillée de tout : de telle manière qu'on n'y pouvoit faire une plus grande destruction sans l'anéantir. S'il s'est anéanti, ainsi que parle l'Apôtre, en se faisant homme, il s'est encore plus anéanti en se privant des consolations de la Divinité, et voulant ainsi mourir comme abandonné.

50. Il a voulu même que sa sainte Mère eut part à ce sacrifice par la plainte qu'il fait à Dieu son Père en présence de cette sainte Dame, de l'abandonnement où Dieu l'avoit laissé. Jetez icy un coup d'œil intérieur sur ce que

cette sainte Mère souffrit entendant la plainte de son Fils. Mais si nous demandons à Jésus-Christ, pourquoi il a voulu ainsi affliger cette innocente créature, puis qu'il pouvoit s'empêcher de faire paroître au dehors la douleur du délaissement où il se trouvoit : il nous répondra, qu'il étoit nécessaire qu'il fist paroître au dehors cet état douloureux de sa charité, et que s'il s'en est expliqué ainsi aux oreilles de sa sainte Mère, c'est afin que rien ne manquât en elle des traits de sa ressemblance dans la charité, dans la douleur, et dans la perfection du sacrifice.

51. Cet état d'abandonnement du Fils de Dieu doit être comme la ville de refuge des bons Supérieurs, et l'école de leur conduite. Ils sont appelez pour être des Pasteurs, qui doivent former leur conduite sur l'exemple de Jésus-Christ, exposer leur vie, et s'abandonner eux-mêmes. C'est dans cette école d'abandonnement intérieure où Dieu leur fait apprendre par ce qu'il faut y souffrir, de quelle manière ils doivent compatir aux infirmités de leurs ouailles, les consoler par les paroles de l'esprit, et les diriger dans le combat spirituel, afin qu'ils surmontent et parviennent au triomphe de la vertu. C'est ce qu'un Supérieur ne sera guères capable de faire, s'il n'a étudié longtemps et souvent dans cette école d'expérience.

52. C'est icy le refuge où les Supérieurs doivent aller chercher leur consolation, quand par le concours de tant de différentes et fâcheuses affaires spirituelles et temporelles qui leur arrivent, et de sujets de contradictions et de soins, il leur semble que leur âme se flétrit dans eux-mêmes, et que les jours d'affliction les possèdent. Car ils ont icy dans l'exemple de Jésus-Christ, ce qu'ils doivent admirer et ce qu'ils doivent imiter, et ils y trouvent de quoy se consoler.

53. De toutes les choses que Jésus-Christ a faites et souffertes en sa vie, il n'y en a point où sa charité ait voulu plus subtilement qu'en celle-cy pourvoir aux besoins spirituels et à la consolation des bonnes âmes à qui rien n'est pins dur que la crainte d'être séparées de Dieu, quand elles se trouvent dans l'aridité. Que pourroit-on leur dire pour les consoler dans cet état qui est fort fréquent dans la vie ? que pourroient-elles penser, si nous n'avions cet exemple de Jésus-Christ, qui nous apprend que de semblables peines ne sont nullement des marques de la colère de Dieu, mais des moyens qu'il fournit pour purifier l'âme et la rendre plus fidèle, plus forte, et plus agréable à ses yeux ? 54. Le sein de l'Ordre tend à former les Supérieurs à cette représentation de Jésus-Christ. Il leur recommande d'employer tous leurs soins à pourvoir aux nécessités spirituelles et corporelles de leur sujets, de ne point rechercher leur propre commodité, ny de se rendre plus indulgens pour eux-mêmes que pour les autres, de les consoler, de les supporter ; bref il leur recommande plusieurs autres choses qui marquent aux Supérieurs qu'ils sont destinez aux travaux de l'âme, de l'esprit et du corps, et qu'ils ne doivent s'épargner en rien de tout ce qui concerne le bien et la bonne conduite de leurs inférieurs.

55. Il reste l'exemple de cette charité de Jésus-Christ, qui l'a porté à prier pour ceux qui le crucifioient. Le sein de l'Ordre forme ses Supérieurs à la représenter, en leur recommandant de ne refuser, ny diminuer jamais aucun de leurs secours à ceux de leurs inférieurs qui les auroient offensés. Les Supérieurs doivent d'autant plus aspirer à cette vertu, et avoir cet exemple de Jésus-Christ devant les yeux, que leur devoir les engage à piquer la nature corrompue plutôt qu'à la flatter. D'où il arrive que le chagrin naturel la porte à regimber facilement contre l'éperon, à se plaindre, à croire qu'on n'a point raison, etc. C'est icy où la charité du Supérieur doit recourir à la patience, à l'oraison, et à toutes les industries que la charité sçait inventer pour faire rentrer en luy-même celui qui se plaint mal à propos. Si un inférieur chagrin, négligent, et qui interprète tout autrement qu'il ne devoit la conduite de son Supérieur à son égard, crucifie ainsi son Supérieur ; le Supérieur doit joindre à ses souffrances la prière pour ceux qui le font souffrir, à l'imitation de Jésus-Christ. Les belles qualitez que l'Apôtre donne à la charité d'être patiente, bénigne, de n'avoir point de jalousie, et plusieurs autres sont d'usage et de pratique pour tout le monde ; mais celles qu'il luy donne de tout souffrir et de tout supporter, conviennent très singulièrement aux Supérieurs.

56. Voilà quel a esté le dessein de Dieu en instituant l'Ordre des Chartreux, en nous composant ce sein de piété, et en nous y faisant entrer par la grâce de la vocation. Nous y trouvons de nouveaux moyens ajoutez à ceux qui sont communs pour mettre notre salut en sûreté, jusqu'à ce qu'en mourant nous sortions de ce sein pour être enfanter à la bienheureuse éternité. Celui-là seroit donc doublement et triplement punissable, si au lieu de croître bien et paisiblement dans ce sein, il tourmentoit sa Mère en s'y remuant mal à propos, et y faisant des mouvements opposez à son état, inquiétant ses frères, ou les infectant par ses mauvais exemples. Il seroit fort à craindre que Dieu justement irrité par un si grand abus de sa grâce, ne l'en fit sortir bien vite comme un avorton, pour le livrer à sa justice vindicative. Veillons, prions, travaillons pour éviter ce malheur.

Sur la cérémonie de la consécration des vierges, et sur les dispositions qu'on y doit apporter

1. L'usage de la consécration des vierges a été introduit dès les premiers siècles de l'église ; et l'estime qu'on y a fait de ce mariage spirituel célébré à la face de l'Eglise entre Jésus-Christ et les vierges, paroît en bien des manières. Ce n'est point un simple prêtre qui en fait la célébration comme dans les mariages communs ; l'Évêque qui représente Jésus-Christ la fait lui-même, et épouse les vierges au nom de Jésus-Christ dont il est comme le procureur.

2. C'est une des fonctions propres à l'épiscopat, reconnue pour telle par l'antiquité, qui prononce que c'est le propre de l'Eveque de faire des vierges, c'est à dire de les consacrer à Jésus-Christ, pour être à lui comme de fidèles épouses sont à leurs maris ; mais d'une manière qui surpasse comme du tout au rien, la fidélité des personnes conjointes par le sacrement de mariage. Car quelle comparaison y a-t-il entre un homme et Dieu ; entre le mortel et l'immortel ; entre ce qui ne doit durer qu'une moment, et ce qui doit durer éternellement ; entre celui à qui on doit tout, de qui on dépend en tout, et de qui on reçoit et on attend tout, et un homme mortel dont la vie n'est qu'une ombre, l'amour n'est souvent qu'une passion toute aveugle et toute malade, le pouvoir un rien, et les qualitez ne sont qu'un ramas de misères et de faiblesses ?

3. La dignité de ce mariage spirituel a été traitée dès son origine d'une manière si relevée, qu'on y a observé un respect approchant de celui qu'on a toujours gardé dans l'Ordination des ministres de l'église. La fonction a été attribuée et réservée à l'évêque, comme celle de l'Ordination lui appartient ; et l'âge auquel les vierges peuvent être consacrées, a été décidé décidé dans les conciles, tout de même que celui des Diacres. Et on voit par là combien cette consécration des vierges a été toujours considérée comme une affaire de conséquence, pour la gloire de Dieu, et pour l'ornement et l'édification de l'église ; puisqu'on a voulu la traiter comme les choses les plus saintes, les plus importantes, et même les plus nécessaires à l'Eglise.

4. Mais cecy se confirme encore par les qualitez qu'on a désirées dans celles qui prétendoient à cet honneur, avant que de les y admettre. Il falloit que leur vie fût si éloignée de tout reproche, et si sainte, qu'elles pussent passer par un examen aussi exact qu'on le faisoit pour les ministres des autels. Et c'est peut-être pour en laisser des marques à la postérité qu'on a ajouté le mot de *sainte* à celui de *moniales*, et que dans les décrets de l'Eglise, où il est parl d'elles, on les appelle *Sancti-moniales*. C'étoient les moniales qui étoient ainsi consacrées, et leur consécration présupposoit une sainteté de mœurs si bien reconnue, qu'on leur donnoit le nom de saintes moniales, non seulement en général, mais aussi à chacune d'elles en particulier.

5. L'intégrité de leur corps étoit aussi une condition absolument nécessaire, et qui étoit considérée comme la principale matière de la consécration, puis qu'une vierge qui dans la persécution avoit été violée par les payens, ne pouvoit point être consacrée. Son âme pouvoit être vierge ; c'étoit une espèce de martyr qu'elle avoit souffert. Sainte Agnes disoit même hardiment à ceux qui la menaçoient de la violer, que s'ils déshonoroient son corps par leurs saletez, sa virginité en méritoit une double couronne. Tout cela est vrai ; mais l'Eglise ne laisse pas d'exclure de la consécration une vierge dont L'intégrité auroit été notoirement perdue. C'est donc une preuve évidente que l'intention de l'Eglise est de n'admettre à cette cérémonie si ancienne et si sainte, si honorée et si recommandable dans l'Eglise, que les filles qui ont leur intégrité et qui ne l'ont point perduë avec connoissance et consentement.

6. Et aussi les Docteurs qui on traité de cette matière, et entre autres S. Thomas, soutiennent qu'une fille qui a perdue son intégrité, quoy que la chose ne soit point notoire, ne peut être consacrée, à moins que l'évêque ne supprime les paroles qui sont de la substance du voile virginal, et par conséquent qu'il ne connoisse le défaut. D'autres disent que pour éviter l'infamie et le scandale, on le peut consacrer, pourvu que l'évêque soit averti du défaut, et qu'il entende par les paroles qu'il prononce la chasteté en lieu de la virginité. Mais après avoir tout bien considéré, on convient qu'une fille qui n'a point son intégrité corporelle, pèche mortellement en se présentant à la consécration et en la recevant, si l'évêque ne la dispense par de bonnes raisons, telles que sont l'ignorance, l'infamie et le scandale, avant que de faire sur elle la cérémonie de la consécration.

7. C'est ce qui a fait que cette sainte cérémonie qui étoit anciennement pratiquée à l'égard de la plus part des moniales, a été depuis beaucoup restreinte. Les monastères de femmes s'étant multipliés par le zèle de la pénitence, on a jugé qu'il étoit convenable d'y donner accez aussi bien aux filles qui avoient l le plus besoin de pénitence, et à qui le monde étoit devenu plus dangereux, qu'aux autres qui y avoient gardé leur intégrité. C'est pourquoy afin que toutes les filles pussent y entrer, on a retranché cette sainte cérémonie ; de peur d'un côté qu'elle ne fut exposée au danger d'être déshonorée, et pour donner d'un autre côté la liberté aux filles telles qu'elles soient d'embrasser une vie parfaite, une vie pénitente, et une vie qui les éloigne des dangers du monde, où tout ce qui y est, comme nous le dit le bienheureux apôtre de Jésus-Christ S. Jean, n'est que convoitise des yeux, convoitise de la chair, et orgueil de la vie.

8. Mais comme notre Ordre a toujours fait profession de garder inviolablement ses anciens usages, on a conservé celui de la consécration des vierges chez nos Moniales ; mais en même temps on s'est engagé à prendre toutes les mesures possibles pour ne point s'écarter des intentions de l'Eglise dans une matière de cette importance. Que gagneroit-on donc d'avoir conservé dans l'Ordre cette ancienne et sainte cérémonie, si les Supérieurs de leur part n'apportoient toutes les précautions possibles pour n'y recevoir que des filles qui en soient capables. Et si les filles de

leur coûté étant bien averties des dispositions qui sont nécessaires pour la consécration, s'engageoient à faire cette action en mauvais état. Ce seroit le moyen d'attirer, et sur les Supérieurs, et sur les filles, et sur le monastère, des effets de malédiction au lieu de bénédiction, et il vaudroit beaucoup mieux supprimer cette cérémonie que la conserver.

9. Tout ce que nous venons de dire est suffisant pour vous faire connoître la sainteté de cette cérémonie, la vénération qu'elle mérite et des dispositions prochaines et éloignées qui y sont nécessaires. Mais parlons de celles qui sont prochaines, c'est à dire de celles qui sont nécessaires pour bien faire une si sainte action, et pour accompagner les dispositions extérieures par les inférieures, qui sont la charité enflammée, la sincérité des intentions, et la résolution d'une fidélité inviolable envers Jésus-Christ, dont chacune de vous va devenir l'épouse par un mariage célébré en face de la saint Église.

10. Pour vous aider à vous mettre dans ces bonnes dispositions intérieures, je vous tracerai icy des sujets de réflexions que vous devez faire. 1. Sur ce qui a été observé sur vous, et que vous avez promis à Dieu dans le Baptême, afin de vous animer à bien en réparer les pertes par une amoureuse pénitence. 2. Sur ce que vous luy avez promis dans votre profession religieuse, et à quoy vous vous êtes engagées. 3. Et sur ce que vous allez promettre encore à Dieu tout de nouveau et solennellement dans cette célèbre action de votre consécration.

Dans le Baptême

11. Jésus-Christ dit, que *celuy qui n'est point rené par l'eau et par le Saint Esprit, n'entrera point dans le royaume des Cieux*. Cela nous apprend que nous recevons par le Baptême une nouvelle naissance ; et S. Paul dit, que *nous sommes comme ensevelis avec Jésus-Christ dans les eaux du Baptême, pour reprendre une nouvelle vie de résurrection*, c'est à dire sortir de la mort pour entrer dans la vie, pour vivre d'une nouvelle vie, et de la vie de Jésus-Christ. Combien devons-nous donc honorer la vie qui nous a retirés de la mort ; la vie que Jésus-Christ nous a acquise en donnant la sienne ; en un mot la vie de Jésus-Christ, qu'il nous a communiquée!

12. Saint Paul nous dit, que Jésus-Christ est *La tête du corps de l'Eglise dont nous sommes les membres*. Nous sommes par conséquent les membres de Jésus-Christ. La foy nous enseigne aussi que de même que la tête influe dans les membres, et la vigne dans ses rejetons ; tout de même Jésus-Christ influe sans discontinuation la force de sa grâce dans les justifiés, laquelle vertu précède, accompagne et suit les bonnes œuvres, et ne les quitte jamais qu'ils ne l'aient auparavant quittée volontairement. Quel reproche mérite donc un chrétien qui profane les membres de Jésus-Christ en se livrant au service de l'iniquité ? Et faut-il s'étonner de ces terribles paroles que saint Paul dit à ceux qui déshonorent leurs corps, en le faisant servir aux passions brutales ?

13. Nous ne vivons pas seulement de la vie Jésus-Christ, ny nous ne sommes pas seulement ses membres ; mais nous sommes devenus les temples de Dieu, parce que le S. Esprit a choisi dans nous son habitation. C'est la raison dont se sert saint Paul pour inciter les premiers Chrétiens à traiter leur corps avec honneur : *Ignorez-vous, dit-il, que vos membres ne soient le temple du Saint Esprit. Dieu perdra celui qui aura violé son temple*. Que mérite donc celui qui aux yeux de Dieu et de toute la cour céleste salit son âme et ses membres par l'ordure du péché ? Ce S. Apôtre se sert du mot de *contumélie* faite au Saint Esprit, pour faire comprendre la grièveté de l'offense, et pour faire connoître que celui qui profane dans soy-même le temple vivant du S. Esprit, mérite de bien plus grands supplices que celui qui profane un temple matériel compost de pierres et de bois.

14. Ecoutez après cela ce que vous dit le Pape S. Leon : Reconnaissez, ô chrétien, votre noblesse et étant élevé à la participation de la nature divine, gardez-vous bien de retomber dans votre ancienne bassesse par une conduite qui dégénère de la grandeur de son principe. Ressouvenez-vous de quelle tête et de quel corps vous êtes devenu le membre. Ressouvenez-vous qu'ayant été tiré de la puissance des ténèbres, vous avez passé dans la lumière et dans le royaume de Dieu, vous estes devenu le temple du Saint Esprit par votre baptême : n'obligez donc jamais par vos mauvaises actions un hoste de tel mérite de sortir de chez vous, et ne vous assujettissez point davantage dans l'esclavage du Démon, puisque le prix de votre rédemption, c'est le Sang de Jésus-Christ, qui vous jugera par sa vérité, comme il vous a racheté par sa miséricorde. Peut-on alléguer quelque chose de raisonnable contre ce que nous dit ce saint homme ?

15. C'est pour nous aider à reconnaître et à estimer comme nous devons la grâce de notre Baptême ; pour nous faire comprendre ce qu'il opère en nous ; et pour nous en faire connoître les engagements et les devoirs, que l'église a institué les belles cérémonies qui accompagnent l'administration du Baptême, afin que ces choses frappant les sens au dehors, pussent servir aux âmes d'avertissement continuel par des signes visibles ; et de témoignages contre elles, si elles déshonorent leur dignité par des actions contraires. Ces cérémonies ont été faites sur vous, on a répondu pour vous. Avez-vous quelque raison valable pour vous en faire relever ?

16. On vous a fait d'abord demeurer à la porte de l'église, on a commandé à l'esprit immonde de sortir de vous, afin de faire place au Saint Esprit ; on vous a fait en suite le signe de la croix sur le front et sur la poitrine, en vous disant : *Recevez le signe de la croix au front et au cœur : Recevez la foy des préceptes célestes, et soyez tel par vos mœurs, que vous puissiez d'orénavant être un temple de Dieu*. Tout cela vous marque ce que vous étiez avant que de recevoir la grâce du Baptême, et ce que vous devez être après l'avoir reçu. Que la Croix de Jésus-Christ a chassé de vous la part qu'y avoit l'esprit immonde ; et que vous devez toujours porter dans le cœur la mémoire de la Croix de Jésus-Christ, puisque c'est elle qui vous a délivrée de la servitude du péché. Que votre âme doit être habitée par le Saint Esprit qui en a chassé l'esprit impur, afin de vous remplir et que vous devez vous considérer comme étant destinée pour être un temple de Dieu.

17. On vous a donné du sel beny dans la bouche, en vous disant que vous receviez le sel de la sagesse ; et cette première chose qu'on vous fait avaler vous indique, que la sagesse céleste doit être la nourriture de votre âme, et que par le moyen de ce don du Saint Esprit qui vous sera accordé dans le Baptême, rien ne doit entrer dans votre cœur, ny en sortir qui ne soit conforme aux règles de cette sainte sagesse.

18. On vous a fait en suite entrer dans l'église, en vous disant. *Entrez dans l'église, afin que vous soyez participant de Jésus-Christ dans la vie éternelle.* On a derechef exorcisé tous les esprits immondes au nom de la sainte Trinité en leur commandant de nouveau de sortir de vous, afin que vous deveniez un temple vivant où le Saint Esprit habite. Cela vous marque que l'esprit de Dieu ne peut habiter que dans un cœur qui soit pur, et vuide des affections et des œuvres du vieil homme assujetty au péché ; et qu'ayant choisi le vôtre pour être à luy, vous n'y devez rien admettre de volontaire qui soit opposé à sa sainteté.

19. On vous a touché les oreilles et les narines avec de la salive, à l'imitation de Jésus-Christ, qui s'en servit pour ouvrir les yeux d'un aveugle ; et on a prononcé le même mot qu'il prononça en faisant ce miracle : et tout cela s'est fait ainsi pour vous marquer que vos oreilles devoient être ouvertes par la grâce du Baptême pour entendre et recevoir l'intelligence de la doctrine céleste, que la bonne odeur de la vertu devoit passer dans votre âme, et qu'elle devoit la recevoir comme on reçoit par les narines du corps l'agréable odeur des parfums.

20. On vous a interrogée si vous renonciez à satan ? On a parlé pour vous et on a répondu : *J'y renonce* ; si vous renonciez à ses œuvres ? c'est à dire au péché : on a encore dit pour vous : *J'y renonce*. Si vous renonciez à ses pompes ? c'est à dire au faste, et aux vanitez du monde, dont il se sert pour prendre et enlever les âmes : on a répondu pour vous une troisième fois : *j'y renonce*. Et sur cette renonciation par trois fois réitérée, on vous a baptisée au nom du Père, et du Fils, du S. Esprit, après vous avoir ointe auparavant du saint Crème, et fait confesser la foy de Jésus-Christ. C'est ainsi que Dieu vous a reçue au nombre de ses enfants, et qu'il vous a donné une part à l'onction, à la grâce, et au royaume de Jésus-Christ ; mais c'est après avoir renoncé au Démon, à ses œuvres et à ses pompes. Votre promesse est gardée dans le ciel ; elle vous a fait retirer sur le champ de l'état de damnation pour vous faire un enfant adoptif de Dieu ; vous rendre unye à Jésus-Christ ; vous donner part à son royaume et vous rendre heureuse pour jamais. Qu'est-ce qu'une âme chrétienne peut répliquer après cela sur son jugement de condamnation si elle fausse la foy qu'elle a donnée, et la promesse qu'elle a ainsi faite à Dieu, promesse si sainte, si honorable, si juste, si convenable à notre propre salut ?

21. On vous a enfin revêtue d'une robe blanche, pour vous marquer l'état d'innocence et de pureté où votre âme a été mise par le Baptême ; et on vous a mis à la main le cierge beny allumé pour vous marquer que vous devez marcher en enfant de lumière, qui porte par tout la clarté des bonnes œuvres, et de l'observance des commandements de Dieu, et qui soit ainsi dans les dispositions que le céleste Epoux demande de ceux qui doivent être admis à ses noces. Y a-t-il rien de plus saint, de plus raisonnable et qui soit plus avantageux pour vous ?

22. Voilà quelles sont les belles cérémonies que l'Eglise a instituées et pratiquées sur vous dans le Baptême, afin qu'elles fussent des signes visibles de ce que votre âme a reçu par ce sacrement, des promesses que vous y avez faites, et des obligations que vous avez contractées envers Dieu. Considérez à présent de quelle manière vous avez satisfait à vos devoirs, et à vos engagements en temps que chrétienne.

23. C'est icy qu'il faut que nous fassions le souhait du Prophète Jérémie : *Qui donnera à ma tête une fontaine de larmes ?* Examinons devant Dieu de quelle manière nous avons tenu notre promesse de renoncement au démon ; de quelle manière nous nous sommes servy de nos sens ; comment nous avons conserve notre innocence, et reluy devant les hommes par les œuvres de vertu et de lumière.

24. Humilions-nous icy jusqu'au dessous de la terre. Imitons l'enfant prodigue, et recoürons à la miséricorde de notre Père céleste, qui pour pouvoir nous retirer du naufrage a institué le sacrement de Pénitence. Il est appelé la seconde planche après le naufrage ; mais aussi il est appelé le Baptême laborieux, car il faut qu'il en coute pour faire de dignes fruits de pénitence d'un si grand mal, tel qu'est celuy d'avoir violé la promesse faite à Dieu ; d'avoir méprisé tous ses dons et tous ses biens éternels, et de s'être voulu perdre soy-même comme malgré luy. Y a-t-il donc rien de plus juste que ce baptême laborieux de la pénitence ?

Dans votre Profession

25. Le monde est si dangereux, le diable est si subtil, et les hommes sont si foibles, qu'il s'en trouve fort peu qui aient gardé leur innocence baptismale. Celuy qui a perdu cette innocence, ne sçauroit mieux faire que de quitter le monde, afin de faire pénitence et de ne point retomber ; et celuy qui l'a conservée ne sçauroit prendre un party plus sûr que de le quitter, de peur de la perdre avant que de mourir, car les dangers y sont très fréquents ; et il ne faut qu'un moment pour la perdre.

26. C'est pour cette fin que la Providence divine a pourvu de maisons de refuge aux uns et aux autres par l'institution des Ordres monastiques et des monastères ; et c'est où il a attiré par la grace de sa vocation plusieurs âmes pour les aider à conserver leur justification, ou celle de leur Baptême, ou bien celle qui leur a été rendue par la force du sacrement de Pénitence, et pour les préserver de tomber dans plusieurs morts spirituelles reiterées par la perte de la grace sanctifiante. Car combien de fois la plus part des hommes la perdent-ils, et combien de fois ont-ils besoin d'être ressuscitez par le sacrement de Pénitence ?

27. Vous êtes une de ces âmes que Dieu a retirée des dangers de ce monde, et dont il a voulu mettre le salut en plus grande sûreté. Sa voix intérieure vous a appelée pour sortir du milieu de Babylone ; vous l'avez écoutée et goûtée

par les persuasions de sa grâce ; vos yeux ont été ouverts par sa lumière pour reconnoître ce que vous devez à Dieu, et vos infidelitez en vers luy. Vous avez été pénétrée de son amour et de sa crainte ; et les sentiments de componction qu'il vous a donnez, vous ont fait embrasser la pénitence pratique par état. Vous avez fait de nouvelles promesses à Dieu, qui ajoutent à celles de votre Baptême ce que Dieu luy-même a inspiré à de saintes âmes pour rendre leur vocation et leur élection plus assurées, ainsi que le dit l'apôtre S. Paul, pour réparer les pertes passées, pour être à luy parfaitement, et pour être plus conforme à son Fils Jésus-Christ, et dans l'état de sa vie mortelle, et dans celui de sa gloire. Rien ne pouvoit être plus avantageux à votre âme dans cette vie mortelle que ce nouvel engagement, que ces nouvelles promesses.

28. Considérez donc quelle est la fin de vos vœux, et quels en sont les devoirs. C'est ce que nous vous avons déjà exprimé dans les *Avis* du second volume de l'*Introduction*, et dans le 5e chapitre des présents exercices. C'est pour quoy il seroit inutile de vous les répéter icy. Il n'est question que de vous examiner devant Dieu sur la fidélité que vous devez luy rendre dans l'accomplissement de ces secondes promesses ; de voir en quoy vous y avez manqué ; de travailler à laver par les larmes d'une amoureuse pénitence les taches d'infidélité que votre âme a contractés, et de concevoir de fermes résolutions d'être à l'avenir plus fidèle à vous en acquitter le mieux que vous pourrez.

Dans votre Consécration

29. La dignité d'être épouse de Jésus-Christ solennellement épousée, et reconnue pour telle à la face de l'Eglise, demande de grandes qualitez et une grande perfection, un grand ornement de vertu, une pureté d'âme et de corps qui corresponde à la sainteté et à la dignité de l'Époux ; cela se prouve par soy-même. C'est donc un nouvel engagement où vous allez entrer, qui mérite bien de la considération, de la préparation, et de la résolution d'être fidèle à celui qui vous honore ainsi en vous prenant pour épouse. Considérez qui est l'Époux qui vous prend, et qui vous estes.

30. Dieu avoit dit anciennement par la bouche de son Prophète : *Je vous rendray mon épouse par la foy*. Mais il s'agit icy d'un mariage réel et solennel, célébré et accepté visiblement par un Évêque qui est le procureur de Jésus-Christ, et qui vous Épouse en son nom. Il ne s'agit donc point seulement de vous considérer dorénavant comme chrétienne, obligée d'accomplir les promesses que vous avez faites à Dieu dans votre Baptême ; ny de vous considérer comme religieuse engagée à observer les devoirs de vos nouvelles promesses faites dans votre profession ; mais il faut vous considérer comme une épouse obligée d'honorer Jésus-Christ comme son Époux en toutes les manières que le peut et la doit une fidèle épouse.

31. Rien n'est plus propre pour vous faire connoître la dignité et les engagements de votre consécration, que la considération de ce que l'évêque prononcera et fera sur vous ; et de ce que vous prononcerez vous-même dans cette belle cérémonie. Nous ne vous ferons point icy d'actes formez par des discours etudiez, qui ne feroient que vous fatiguer l'esprit et la mémoire ; nous vous fournirons seulement les moyens de bien concevoir les intentions de Dieu et de l'Eglise, afin d'y bien conformer les vôtres, et de les produire par des élancement de cœur et d'esprit, qui demandent plus d'abondance de cœur, et d'union de volonté à Dieu, que de composition de discours. Il faut être icy plus aimante que parlante.

32. L'archiprêtre demande à l'évêque au nom de l'Eglise qu'il vous bénisse en qualité de vierges, qu'il vous consacre et qu'il vous épouse au Fils de Dieu notre Seigneur Jésus-Christ. L'évêque lui répond, et l'interroge s'il sait que vous en soyez dignes, et l'archiprêtre répond, qu'autant qu'il luy est possible de le connoître, il croit et assure que vous en estes dignes. La demande de l'Eglise vous marque assez que l'un de ses plus beaux ornements c'est l'état de la virginité, puis qu'elle se fait un honneur de produire des vierges, qui soient admises aux noces virginales de Celui qui est né d'une Vierge. Le témoignage que l'évêque demande de vos dispositions pour sçavoir si vous estes dignes de cet état, vous marque assez que son ministère ne luy permet d'y admettre que des personnes dont l'intégrité des mœurs et du corps méritent d'en recevoir un témoignage public. En même temps que vous entendrez l'archiprêtre rendre ce témoignage, produisez un acte d'humilité intime, et de contrition, en jetant une œillade intérieure sur vos pechez, en disant du fond du cœur ces paroles de David : *Lavez-moy plus amplement de mon iniquité, et nettoyez-moy de mon péché*. Appliquez vous ces autres paroles que Dieu dit par un de ses Prophètes : *J'ay passé auprès de vous, et vous voyant toute plongée dans votre sang, j'ay eu pitié de voire jeunesse, et je vous ay dit, vivez*. Ô Seigneur, il est vrai ; mais vous faites bien plus en daignant m'admettre a vos noces, etc.

33. L'évêque explique publiquement le choix qu'il fait de vous bénir, consacrer et épouser à Jésus-Christ, et ensuite il vous appelle de la part de Dieu en chantant, et vous disant : *Venez*. Vous répondez que *vous allez tout à l'heure*. Il vous appelle une seconde fois comme la première ; et vous répondez que *vous allez tout à l'heure et de tout votre cœur*. Il vous appelle une troisième fois de même que les deux autres, et il ajoute : *écoutez et je vous enseigneray la crainte de Dieu*. Vous vous levez ensuite, et vous allez à luy en chantant ces paroles : *Nous allons à vous de tout notre cœur, nous avons votre crainte, et nous cherchons, Seigneur, de voir votre face : ne nous rebutez point ; mais traitez-nous selon votre douceur, et selon la grandeur de votre miséricorde*. Voilà des demandes faites comme par degrez, par lesquelles on vous engage à bien manifester la pleine et libre volonté avec laquelle vous voulez aller à Dieu en toutes choses ; l'avoir devant les yeux en toutes choses, et n'avoir que l'unique désir d'être à luy en accomplissant sa sainte volonté en toutes choses. C'est ainsi que Jésus interrogea S. Pierre par trois fois : *Pierre, m'aimes-tu ?* afin de l'engager à manifester ce qu'il avoit dans le cœur par trois réponses. Formez-vous une idée de ce S. apôtre, et tachez de l'imiter dans la cordialité de ses réponses. Il s'affligea à la troisième interrogation de Jésus-Christ, et luy dit : *Seigneur,*

vous sçavez tout, vous sçavez que je vous aime. Son cœur étoit blessé de ce qu'il sembloit que Jésus-Christ douta de son amour ; et c'est ce qui luy fit faire cette saillie si sainte et si cordiale. Imitez ce saint Apôtre, etc.

34. Vous direz en suite ces paroles étant à genoux aux pieds de l'évêque et la tête baissée presque contre terre : *Recevez-moy, Seigneur entre vos bras selon votre parole, afin que rien d'opposé à votre justice ne règne dans moy.* Et l'évêque vous fera après cela son exhortation sur la dignité et la sainteté de l'état de la virginité. Ces paroles approchent fort de celles que vous avez prononcées en faisant votre profession, et vous marquent la véritable résolution que vous devez avoir icy de ne vous plus considérer comme étant à vous ; mais comme quelque chose qui est livrée entre les mains d'un autre pour en disposer selon son bon plaisir. Où pouvez-vous mieux être qu'entre les mains de Dieu ?

35. L'Évêque vous interroge derechef, et vous dit à toutes ensemble : *Voulez-vous persévérer dans le saint propos de la virginité ?* Vous répondez chacune : *Nous le voulons.* Après cette réponse générale et commune, vous vous approchez de luy l'une après l'autre ; et ayant les mains entre celles de l'Évêque, il vous en fait faire une à chacune en particulier. Il vous demande donc : *Promettez-vous de garder toujours la virginité ?* Vous répondez : *Je le promets ;* et il réplique : *Rendons grâces au Seigneur.* Vous voyez par cette grande précaution que l'Eglise apporte, et par ces interrogations réitérées, de quelle conséquence il est pour la gloire de Dieu et Pour l'honneur de l'Eglise de ne recevoir dans l'état des vierges sacrées que des vierges bien éprouvées, bien examinées, bien disposées, et bien résolues à l'honorer.

Jetez icy toute votre confiance en Dieu en luy remontrant qu'il sçait bien que de vous-mêmes vous ne pouvez rien ; mais que vous attendez tout du secours de sa grâce. Jetez une œillade de cœur sur la sainte Vierge, comme étant assistante à vos noces en qualité de Mère du céleste Epoux, et dites-luy de cœur ce que vous espérez de sa protection, etc.

36. Après un petit intervalle l'évêque vous voyant retournées en vos places, vous interroge toutes en commun, et vous dit : *Voulez-vous être bénites, consacrées, et épousées au Fils de Dieu notre Seigneur Jésus-Christ ?* Vous répondez : *Nous le voulons.* Et pour lors l'évêque se mettant en état de suppliant, et vous étant prosternées, on commence les Litanies des Saints, et quand elles sont finies, on fait à Dieu cette prière publique sur vous : *Que vous daigniez bénir ces filles vos servantes.* Le clergé répond : *Nous vous prions de nous écouter.* – *Que vous daigniez bénir et sanctifier ces filles vos servantes.* Le clergé répond : *Nous vous prions,* etc. Ces répétitions d'interrogations, ces prières publiques, et toutes ces cérémonies vous marquent par une sainte crainte que l'Eglise fait paroître au dehors en vous interrogeant et en faisant ainsi des prières publiques sur vous, elles vous marquent, dis-je, combien elle est en soin que les filles qu'elle va épouser à Jésus-Christ ne manquent jamais à la fidélité qu'elles luy doivent, et combien elle appréhende le déshonneur qui luy arriveroit, si elles manquoient à leur promesse. Entrez icy dans les sentiments de l'Eglise en jetant votre confiance en Dieu, demandez-luy pour tout présent de noce la grande miséricorde que saint Paul avoit obtenue et dont il se vantoit, qui est d'être fidèle jusqu'à la fin.

37. On chante en suite le *Veni Creator*, pour attirer le S. Esprit sur vous, comme celui qui doit être le principal ministre de cette noce spirituelle, où il est question de l'union de l'esprit, et non pas de celle du corps. C'est luy qui est l'Esprit des esprits, et qui unit les âmes à Jésus-Christ par sa charité, comme ce fut luy qui forma le corps de Jésus-Christ dans le sein de la sainte Vierge, qui fut par son moyen vierge et mère, épouse et fille tout ensemble. Il arrive la même chose aux vierges consacrées à Dieu, selon le sentiment de S. Ambroise, qui dit que leurs enfantements sont fréquents et sont exempts de douleurs. Ces enfantements sont les louanges qu'elles rendent à Dieu par leurs bouches, les affections de leurs cœurs, et les bonnes œuvres, qui sont comme les fruits des âmes. Après cela l'évêque benit vos habits, vos voiles, vos anneaux, et vos couronnes avec de belles oraisons, qu'on vous mettra ailleurs en françois, afin de ne point trop grossir ces *Sujets de Méditations*. Tout cela vous marque que votre âme va être élevée à une si grande dignité que rien n'en doit approcher que ce qui mérite d'être béni de Dieu ; et que vos corps doivent être traités avec le respect qui est dû aux choses saintes. Demandez donc icy à Dieu du profond de votre cœur la grâce de sa céleste bénédiction, afin que rien n'entre jamais dans votre cœur, ny que rien en sorte qui ne soit digne de luy.

38. On vous porte en suite ces habits bénits au lieu où vous êtes toutes retirées, et après avoir vêtu ces habits, vous venez deux à deux comme en procession, et en chantant ces paroles prononcées autrefois par sainte Agnès et tirées du pseume *Eructavit. J'ay méprisé le royaume du monde*, (c'est à dire, en me retirant de son empire) *et toutes les vaines parures du siècle pour l'amour de Jésus-Christ mon Seigneur, que j'ay vu, que j'ay aimé, en qui j'ay crû, et à qui j'ay donné toute ma dilection. Mon cœur a produit une bonne parole, et j'adresse toutes mes œuvres à Dieu.* Et étant arrivées proche de l'évêque, vous vous mettez à genoux devant luy en forme de couronne ; et il fait sur vous l'Oraison suivante. *Regardez d'un œil favorable vos servantes, afin qu'ayant entrepris par votre inspiration l'état de la sainte virginité, elles l'accomplissent par votre assistance, par Jésus-Christ notre Seigneur.* Il prononce en suite une belle Préface comme on la dit à une grande messe, laquelle Préface contient d'une manière sublime les raisons de l'excellence de la virginité, de son origine, de sa pratique, de son mérite, de la gloire qu'elle rend à Dieu, et à l'Eglise, et des moyens de la bien garder. Vous trouverez ailleurs cette Préface tournée en françois.

Considérez donc ces nouveaux habits comme une robe nuptiale qu'on vous donne de la part de votre Epoux éternel, qui ne mourra jamais, et dont vous ne pourrez être jamais séparées que par l'infidélité de votre volonté. Demandez-luy cordialement, en revêtant ce nouvel habit, qu'il revête votre âme de sa charité, qui cache et absorbe tous vos défauts et vos pechez passez. Joignez votre demande à celle que l'évêque fait pour vous, en jetant toute votre confiance dans le secours de Dieu, et pendant qu'il prononce cette grande Préface ; tenez-vous simplement en la présence de Dieu, dans un esprit humilié et contrit, et dans un entier abandonnement à son bon plaisir, comme une

épouse qui a les yeux collez sur son époux, et qui lui témoigne par là, sans qu'il soit besoin de discours, son affection et son obéissance.

39. Le clergé chante l'Antienne : *Veni electa mea*, etc. Qui veut dire en françois : *Venez ma choisie, j'établiray mon trône dans vous, parce que le roy a convoité votre beauté. Ecoutez ma fille et voyez, et prêtez l'oreille à ce qu'on vous dit.* L'Antienne étant finie, vous allez deux ensemble à l'évêque sans avoir de voile, en chantant ce Verset : *Je suis la servante du Seigneur ; c'est pourquoy je parois comme une personne servile.*

L'évêque après vous avoir encore une fois interrogée si vous voulez persister dans la virginité ; et ayant répondu que vous le voulez, met en suite le voile, sur la tête de chacune des deux, en prononçant ces paroles : *Recevez le saint voile, qui sert de marque pour faire connoître que vous avez méprisée le monde, et que vous vous êtes soumises véritablement et humblement de tout l'effort de votre cœur pour toujours, comme Épouses de Jésus-Christ, qui vous garde de tout mal et qui vous fasse parvenir à la vie éternelle.*

Après avoir reçu toutes deux le voile, vous chantez à genoux ces paroles de sainte Agnes : *Il a mis un signal sur ma face, afin que je ne reçoive point d'autre amateur que luy.* Vous estes reconduites en vos places ; et deux autres viennent en suite qui font la même chose que les premières : Et quand toutes sont voilées, l'évêque dit une oraison sur toutes en commun, dans laquelle il demande à Dieu la grâce que vous gardiez inviolablement l'état de virginité que vous avez embrassé.

Il n'est question pendant tout cecy que d'accorder vos résolutions et vos intentions à ce qui se dit. Le clergé vous appelle *une eleüe, une belle dame, dont le roy est devenu désireux.* On vous dit de prêter bien l'oreille à ces paroles. Humiliez-vous donc jusqu'au centre de la terre entendant ces qualitez qu'on vous donne. Dites de cœur à Jésus-Christ ces paroles tirées d'un Prophète : *Ô Seigneur, vous m'avez trouvée nue et chargée de confusion.* C'est vous seul qui pouvez me rendre belle ; c'est votre pure charité qui m'a choisie, etc. Demandez intérieurement la grâce de ne jamais déshonorer cette Election. En chantant que vous estes une servante, et que vous paroissez comme une servantes n'ayant point alors de voile pour vous couvrir la face, souvenez-vous de l'anéantissement où s'est mis Jésus-Christ, en prenant pour l'amour de vous la forme d'un serviteur.

Et enfin considérez ce voile comme une marque du pur et parfait amour que vous voulez avoir pour Jésus-Christ, en vous servant de ce voile pour vous cacher aux yeux des hommes, et concevez une sainte jalousie de vous servir exactement de ce voile selon les règles de votre institut. Souvenez-vous de ces paroles du Statut de l'Ordre, qui disent qu'un bon solitaire ne doit chercher ny de voir, ny d'être vu de personne. Que doit donc faire une vierge chartreuse qui a été couverte d'un voile, et qui a témoignée publiquement qu'elle veut s'en servir pour ne regarder rien qui puisse la distraire du pur amour de Jésus-Christ !

40. Jusqu'icy ce n'ont été que comme les fiançailles ; mais voicy le mariage qui se va célébrer par des paroles du temps présent. L'évêque vous appelle donc de la part de Jésus-Christ en chantant ces paroles du Cantique : *Venez être épousée ma bien-aimée ; l'hyver est passé, on entend le chant de la tourterelle, et les vignes fleurissantes répandent leur odeur.* Entendez par l'hyver la dureté et la froideur que le cœur humain corrompu par le péché a pour les choses célestes, que les rayons de la grâce amollissent et font fondre. Entendez par le chant de la tourterelle l'arrivée d'un printemps spirituel, qui fait pousser à l'âme frappée des rayons du soleil de justice, la verdure des bons desirs, et les fleurs des bonnes résolutions ; et par les vignes qui répandent leur odeur, entendez les bonnes résolutions mises en pratique d'honorer Dieu, et de donner bon exemple au prochain ; car les œuvres produisent sur les âmes les effets que la bonne odeur produit au dehors.

41. L'évêque vous épouse à Jésus-Christ en vous mettant l'anneau au doigt, et prononçant ces paroles : *Je vous épouse à Jésus-Christ Fils du Père éternel, qui vous veuille garder dans votre intégrité. Recevez donc l'anneau de la fidélité, le sceau du S. Esprit, afin que vous soyez appelée l'Epouse de Dieu, et que vous soyez couronnée pour jamais si vous estes fidèle. Au nom du Père, et du Fils, et du S. Esprit. Ainsi soit-il.* Ayant reçu vos anneaux, vous chantez ces paroles de sainte Agnes : *Je suis épousée à celui que les Anges servent, et dont la lune et le soleil admirent la beauté.* Et quand toutes ont été épousées et ont reçu leur anneau, vous levez la main en montrant vos anneaux, et vous chantez toutes ensemble ces autres paroles de sainte Agnes : *Mon Seigneur Jésus-Christ m'a donné pour gage son anneau, et m'a ornée d'une couronne comme étant son épouse.* Enfin l'évêque vous donne la bénédiction nuptiale en prononçant ces paroles : « Que Dieu le Père tout puissant créateur du ciel et de la terre vous bénisse, qui vous a eleüe pour avoir part à l'état de la bienheureuse Marie Mère de notre Seigneur Jésus-Christ, afin que vous gardiez entière et immaculée la virginité que vous avez promise devant Dieu et devant les Anges ; que vous en ayiez toujours la ferme résolution ; que vous aimiez tout ce qui est conforme à la chasteté ; et que vous pratiquiez la patience, afin que vous méritiez de recevoir la couronne de la virginité par le même Jésus-Christ notre seigneur. Ainsi soit-il. »

Considérez attentivement toutes ces paroles ; l'honneur que vous recevez d'être épousées au Fils de Dieu, et la fidélité que vous luy devez, et que vous luy promettez. Humiliez-vous devant Dieu ; et puisque l'évêque vous dit dans cette belle oraison que vous estes eleües pour avoir part à l'état de la sainte Vierge, offrez à Dieu tous les sentiments de reconnaissance que cette sainte Dame luy rendit du choix qu'il avoit fait d'elle pour être sa Mère. Joignez vos intentions aux demandes que l'évêque fait à Dieu pour vous en vous donnant la bénédiction nuptiale.

42. Peu de temps après l'évêque vous appelle encore, en chantant et disant : *Venez, épouses de Jésus-Christ, recevez la couronne que Dieu vous a préparée pour jamais.* Et il vous met en suite la couronne sur la tête en disant : *Recevez la couronne de l'excellence virginale, afin que de même que vous estes couronnée par nos mains sur la terre, vous méritiez d'être couronnée de gloire et d'honneur par Jésus-Christ dans le ciel.* Vous chantez encore quelqu'une des

paroles de sainte Agnes en signe de réjouissance ; et l'évêque dit en suite sur vous des oraisons très dévotes, par lesquelles il demande à Dieu pour vous la persévérance dans votre bon propos, l'humilité, la chasteté, l'obéissance, la charité, la pratique de toutes les. bonnes œuvres ; et enfin il invoque Dieu le Père, et le prie de vous conserver immaculées jusqu'à la fin.

Il n'est question pendant cecy que de joindre votre prière de cœur et d'esprit à celle que l'évêque fait de vive voix.

43. L'évêque prononce en suite sur vous des bénédictions admirables, que nous vous donnerons en françois ailleurs ; et il prononce aussi des malédictions horribles contre tous ceux qui attenteroient quelque chose sur vos personnes, et sur tout ce qui vous appartient.

L'offertoire étant dit, vous allez présenter chacune un cierge à l'évêque ; et vous recevez enfin la sainte Communion. C'est elle qui tait la consommation de votre mariage, par la communication que Jésus-Christ vous fait de son esprit, de son âme, de son corps, de sa vie, et de sa divinité dans ce mystère de l'union de sa charité ; union qui ne sera point détruite par la mort, comme celle des ménages corporels ; mais qui durera toute l'éternité, si vous gardez à votre céleste époux la fidélité que vous luy devez et que vous luy avez promise. Produisez donc à ce céleste Epoux les affections qu'une créature doit à son Créateur, une chrétienne à son Rédempteur, une religieuse à son Libérateur, une épouse à son Epoux, un rien à son Tout ; bref une personne qui ne peut avoir ny bien, ny repos, ny contentement, ny vie, ny bonheur dans soy-même à celui de qui elle attend tout. Tout cecy étant accompli, votre consécration sera consommée. Mais quelle attention, quelle estime et quel respect mérite une si grande action ? Il faut relire cecy plusieurs fois chaque année, afin de vous en remplir la mémoire et de ne donner jamais lieu à aucun oubli.

44. Considérez l'honneur et les grâces que Dieu vous a faites, en vous faisant monter par degrez à la qualité de son épouse. Les promesses qu'il vous a faites, les besoins que vous avez de luy, et ce que vous attendez de luy. Voyez ce qu'il mérite de vous ; et reconnoissez que si au lieu de traiter ses grâces et ses dons avec l'estime et le respect que vous devez, vous luy faussez tant de paroles que vous luy avez données, vous méritez qu'il vous abandonne, et qu'il vous livre aux exécuteurs de sa justice éternelle. Le caractère qu'imprime sur les méchants ministres de l'Eglise leur ordination, les fera connoître dans l'enfer entre tous les autres : la consécration d'une vierge infidèle fera le même effet ; quoy que cette sainte cérémonie ne soit point un Sacrement.

45. Considérez ce qui a été pratiqué sur vous de la part de Jésus-Christ, et de notre mère la sainte Eglise par les mains de leur principal ministre qui est l'évêque : combien de précautions on a apportées pour vous préparer à une action si sainte ; pour connoître vos résolutions, vos dispositions, et vos libres intentions ; les prières qu'on a faites sur vous ; la pompe de votre sacre ; le concours d'assistants appelez à ces saintes noces ; les promesses publiques que vous avez faites. Considérez que tout cela s'est fait pour accomplir sur vous à la lettre, ces paroles de saint Paul : *Je vous ay épousée à l'unique époux Jésus-Christ, pour vous présenter à luy comme une chaste vierge*. Vous estes épousée à un Dieu tout puissant, jaloux de sa gloire, qui vous voit et qui vous suit par tout, à qui toutes vos secrètes pensées sont découvertes, qui se peut venger à tout moment. Quel respect devez-vous donc avoir pour sa présence ? et ne faut-il pas avoir perdu la honte, la conscience, et le bon sens pour commettre volontairement une infidélité grossière aux yeux d'un semblable époux ?

46. Considérez l'honneur que vous vous devez à vous-même après avoir été consacrée à Dieu solennellement comme un vaisseau sacré, comme un temple, qui ne doivent servir qu'aux choses divines et célestes. Que fait-on dès qu'un temple a été déshonoré par quelque effusion de sang, ou par quelque saleté reconnu ? On y cesse tous les offices divins ; on ferme les portes. Il faut le réconcilier par des exercices de piété ; et on n'y célèbre aucun mystère que la réconciliation ne soit faite ; c'est à dire, qu'on n'ait fait réparation à l'honneur de Dieu qui a été blessé dans son temple par des actions opposées à sa sainteté. Que devons-nous donc penser de l'injure qu'on fait à Dieu dans un temple vivant du Saint Esprit, dans un vaisseau d'élection, dans une épouse vierge consacrée à Jésus-Christ, quand on la déshonore par quelque action criminelle opposée à la sainteté de Dieu ?

47. Écoutons parler S. Paul sur cette matière, et concluons tout cecy par ces paroles de ses Epîtres : « Ne sçavez-vous pas que vous estes le temple de Dieu, et que son esprit demeure en vous. Que si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le fera périr. Car son temple est saint, et c'est vous qui estes son temple. Quiconque violoit la loy de Moïse, étoit condamné sans rémission à la mort sur la déposition de deux ou trois témoins. Combien pensez-vous que mérite de plus grands supplies celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu, qui estime impur le sang de l'alliance par lequel il a été sanctifié, et qui traite avec opprobre l'esprit de la grâce. Car nous sçavons qui est celui qui dit : *La vengeance m'appartient, et je la prendray* ; et encore ailleurs : *Le Seigneur jugera son peuple*. C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Je n'ay rien à ajouter à ces paroles, sinon que l'honneur, la dignité et les avantages des saintes moniales d'être des temples du S. Esprit, des vaisseaux d'élection sacrez, et des Épouses solennellement mariées à Jésus-Christ en face de sa sainte Eglise me mettent dans l'admiration, et me font dire avec consolation, ces paroles du cantique : *Ô que vous êtes belle, chaste génération, toute brillante de l'or de la charité !* Mais aussi le déshonneur que fait à Dieu un temple vivant, mal propre et négligé, un sacré vaisseau profané, une épouse lâche et infidèle ; bref une moniale infidèle à sa consécration, les justes ressentiments d'un Dieu méprise, et irrité me font frémir de peur.

sur l'état des âmes du Purgatoire

Première Méditation

1. Dieu a mis dans nous une inclination raisonnable, qui nous fait ressentir les souffrances du prochain par la compassion. Plus les personnes qui souffrent méritent d'estime, de respect et d'amour, plus notre compassion s'excite, et nous fait plus sensiblement participer à leur peine. La nôtre doit donc être bien grande envers les âmes du Purgatoire, puis qu'elles méritent plus d'estime, de respect et d'amour qu'aucun des hommes qui vivent sur la terre. Je dis plus d'estime, parce qu'elles ont noblement et généreusement remporté une victoire certaine du monde, du diable et de la chair, dont le succez est encore incertain dans les vivans ; plus de respect, puis qu'elles doivent certainement être bienheureuses ; et plus d'amour, d'autant qu'elles ont finy leurs jours mortels dans la grâce et au baiser du Seigneur.

2. Les souffrances des martyrs rendoient à Dieu une grande gloire, parce qu'ils faisoient un sacrifice d'eux-mêmes en souveraine adoration de la divinité. Celles des âmes du Purgatoire en rendent aussi une bien grande à sa justice ; et leur charité souffrante fait un sacrifice à Dieu qui luy est d'une agréable odeur, aussi bien que celui des martyrs. Cela nous doit donc bien provoquer à en faire quelqu'un de notre part pour les soulager dans cet état.

3. La compassion qui n'a que des tendresses d'affections, de larmes et de paroles, sans en venir aux œuvres, est une marque d'humanité ; mais elle est vaine et inutile, si elle n'est accompagnée des œuvres. Si la foy même est inutile sans les œuvres, notre compassion en vers ces saintes âmes seroit donc bien vaine si elle n'étoit accompagnée des œuvres que la foy et la charité chrétienne nous mettent entre les mains pour les soulager, qui sont la prière et la pénitence.

Affections

Dites à Dieu du fond de votre cœur ces paroles de David : *Seigneur tout mon désir est devant vos yeux, et les gémissements de mon cœur ne vous sont point cachés.*

Je viens me jeter aux pieds de votre miséricorde pour les répandre devant vous, en vous priant de soulager les peines de ces saintes âmes pour lesquelles je vous dois prier, etc. Hé, Seigneur ce sont vos bons enfants, etc. Ce seroit une grande témérité à moy de vous offrir des prières pour ces enfants de votre dilection, moy qui ne mérite pas de rien obtenir pour moy-même ; parce que je ne suis point seulement cendre, et poussière ; mais que je suis aussi une misérable pécheresse, qui ne puis rien espérer que de votre miséricorde, etc.

Permettez que j'imité ces serviteurs des grands princes, qui, leur voyant la verge à la main pour châtier leurs enfants, viennent implorer sa clémence, et les princes ne les rebutent point, leurs larmes les fléchissent, etc.

Mais la foy m'enseigne que vous voulez qu'on s'intéresse, qu'on vous prie, et qu'on tache d'apaiser et d'arrêter le bras de votre justice. Je viens le faire de tout mon cœur, vous conjurant par ce qu'il y a de plus saint, et de plus tendre dans votre charité de les retirer des peines qu'elles souffrent, etc.

Je vous dis les paroles de votre prophète : *Regardez, Seigneur ; apaisez-vous, Seigneur ; regardez et faites miséricorde.*

Dites à Dieu, que si vous n'avez rien à luy offrir qui soit digne de luy, vous recourez à Celui en qui sont contenus tous les trésors de sa science et de sa sagesse.

Offrez-luy les merveilles de la naissance de Jésus-Christ, son humiliation, sa pauvreté, ses larmes, son obéissance, l'offre qu'il luy a faite de soy-même tout entier dès le moment de sa conception ; offrez-luy tout pour le soulagement de ces saintes âmes.

Imitez ces bonnes servantes qui recourent à la mère et qui la vont appeler, quand elles voyent le père qui châtie l'enfant, et qu'elles entendent l'enfant pleurer. Intéressez donc la sainte Mère de Dieu, en luy disant par exemple. Hé, sainte Mère de Dieu, Mère de miséricorde, de tendresse et de charité, pourriez-vous bien me rebuter en implorant vos suffrages pour ces bonnes âmes que votre cher Fils aime tant, et sur lesquelles notre Père céleste exerce son châtiment ?

Intéressez S. Joseph et les Anges qui sont venus annoncer la paix aux hommes de bonne volonté. Ces bonnes âmes pour lesquelles j'implore votre intercession en sont du nombre. Dites-leur ainsi tout ce que la dévotion vous suggérera. Et enfin adressez-vous au Père qui châtie, et dites-luy :

prière

Ô Dieu qui estes notre Père et notre Protecteur, daignez nous regarder en pitié, et Jetez les les yeux sur la face de votre Fils Jésus-Christ. Voyez l'anéantissement où il est mis pour racheter les âmes des pauvres enfants d'Adam ; les larmes qu'il répand en naissant ; sa pauvreté dans la crèche, et tout ce qu'il souffre pour eux. Recevez toutes ces merveilles de sa charité que je vous offre pour le soulagement des âmes du Purgatoire, et principalement pour celle de

N. par le même Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint Esprit, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Ajoutez icy un *De profundis, Pater et Ave*, avec l'oraison convenable à celui, ou à ceux pour qui vous priez.

Instruction à prendre pour vous-même, comme si les âmes du Purgatoire vous la donnoient elles-mêmes

Ecclésiastique, ch. 5.

Ne soyez point sans crainte de l'offense qui vous a été remise, et n'ajoutez point péché sur péché. Ne dites point : la miséricorde de Dieu est grande, et il aura pitié du grand nombre de mes pechez. Car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère. Ne differez point à vous convertir au Seigneur, et ne remettez point de jour en jour. Car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de sa vengeance.

Notez qu'il parte icy à une âme lâche, qui pèche facilement sous prétexte de la grande miséricorde de Dieu.

Seconde Méditation

1. Dieu se plaint par la voix de son Prophète de ce qu'il ne se trouve personne qui arrête le bras de son châtiment, et qui fasse comme un mur entre luy et son peuple, quoy que ce peuple fut idolâtre. Il montra assez par là le plaisir qu'on luy fait en faisant des efforts de charité pour empêcher qu'il n'exerce son châtiment, en se mettant entre luy et celui sur qui il le veut exercer, comme pour s'y opposer. Avec combien d'amour et de zèle devons-nous donc tacher de faire cette opposition entre luy et les âmes du Purgatoire, puis qu'il s'agit d'arrêter la verge de son châtiment, non pas sur des hommes du commun, mais sur ses plus chers enfants ?

2. Jésus-Christ dit dans l'Evangile, que ce que nous ferons aux moindres des pauvres, qu'il appelle ses frères, il le tiendra fait à luy-même. Pouvons-nous donc rien faire de plus conforme aux désirs de Jésus-Christ, que de nous servir de ce que sa charité nous a mis entre les mains pour en pouvoir aider, non point ses moindres frères vivants sur la terre, mais des âmes fidèles et saintes qui ont consommé leurs jours mortels dans la charité ?

3. Ce nous doit être un grand plaisir que d'en pouvoir faire à Dieu, et coopérer à l'accomplissement des désirs de Jésus-Christ. Plus les sujets luy sont chers, et leurs besoins ne pouvant être soulagez que par nous, plus nous entrerons dans les intentions de Dieu. Les âmes du Purgatoire sont en cet état. Elles sont très chères à Dieu ; elles ne peuvent plus s'aider elles-mêmes. Il n'y a que nous qui puissions les secourir par nos supplications et par la pénitence. Avec combien de zèle devons-nous donc nous y employer ? Avec quelle promptitude de charité devons-nous le faire ?

Affections

Représentez à Dieu qu'il a par trois fois produit des paroles de plaintes par la bouche d'un de ses Prophètes de ce qu'il étoit contraint de se vanger de ses ennemis. Hé, Seigneur, il ne s'agit point icy de vos ennemis ; il s'agit de vos enfants, de saintes âmes qui vous aiment et que vous aimez, etc. Vous vous estes appliqué à vous-même la comparaison d'une mère qui ne peut oublier son enfant, ny s'endurcir sur luy de manière quelle ne soit emüe de pitié sur ses misères. Ô Seigneur, montrez-nous donc voire miséricorde sur ces saintes âmes pour lesquelles je vous prie, etc. Montrez que vous avez la bonté d'un père et la tendresse d'une mère pour vos enfants souffrants, etc. Permettez que je vous dise avec le saint personnage Job : *J'ay péché ; que vous feray-je, ô souverain Gardien des hommes ? Pourquoi rn'avez-vous fait contraire à vous ?* etc. *Ô Seigneur j'adore votre justice ; vous estes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable.* Mais j'ay recours à votre charité qui est infinie, à votre miséricorde qui relève vos jugements, etc.

Je vous conjure par cette charité que votre Apôtre appelle *trop grande*, à cause qu'elle vous a fait livrer votre Fils unique pour nous tous, de délivrer ces saintes âmes de leurs peines, etc. Je viens vous opposer un mur qui doit arrêter le bras de votre justice ; c'est Jésus-Christ votre Fils bien-aimé qui a reçu sur soy-même la discipline de notre réconciliation et de notre paix. Je vous offre l'humiliation qu'il a soufferte au jour de sa Circoncision, ses douleurs, ses playes, son Sang, qui a commencé à crier de la terre pour nous obtenir votre miséricorde. Intéressez la sainte Vierge par sa tendresse de Mère, saint Joseph, et toute la sainte Famille de Jésus-Christ, par leur piété de s'interposer entre la sévérité de la justice de Dieu et ces saintes âmes.

Conjurez Jésus-Christ par son saint nom de Jésus, qui luy fut imposé de faire valoir la vertu de son S. Nom sur cette sainte âme, et sur vous. Ô Jésus, soyez-nous Jésus.

Prière

Ô Dieu qui estes notre Père et notre Protecteur, daignez nous regarder en pitié, et jetez les yeux sur la face de votre Fils Jésus-Christ. Voyez les marques de pécheur qu'il veut prendre dans la Circoncision, afin d'attirer votre miséricorde sur tous ses pauvres frères adoptifs. Regardez son Sang, ses larmes, et la tendre compassion de sa sainte Mère, et recevez l'offrande que je vous fais de la gloire qu'il vous a rendue dans sa Circoncision, pour le soulagement des âmes du Purgatoire, et spécialement pour celle de N. par le même Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint Esprit par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

De profundis, Pater et Ave, avec l'oraison convenable.

Instruction et avis pour vous-même

Ecclésiastique, chap. 7

Souvenez-vous dans toutes vos actions de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.

Ecclésiastique, chap. 11

Ne perdez point le souvenir du mal au jour heureux, ny le souvenir du bien au jour malheureux ; car il est aisé à Dieu de rendre à chacun au jour de sa mort selon ses voyes. Le mal présent fait oublier les plus grands plaisirs, et à la mort de l'homme toutes ses œuvres seront découvertes.

Troisième Méditation

1. Si nous voyions quelque homme du commun tomber dans le feu, et y demeurer sans se pouvoir secourir luy-même, avec quelle promptitude irion nous à luy, et tacherions-nous de luy donner du secours ? Mais nous serions encore bien plus empressés, et plus pénétrés de compassion et de douleur, si nous reconnoissions que celui qui est ainsi tombé et qui brule est notre frère et une personne de grand mérite. Les âmes du Purgatoire sont en cet état ; elles sont nos sœurs, et leur mérite passe celui de tous les hommes vivants, puisque leur sainteté est assurée. Ô quel objet de compassion ! et avec quelle promptitude de charité devons-nous donc les secourir !

2. La foy ne nous décide rien d'absolu sur la qualité des flammes du Purgatoire ; et si c'est un feu qui agisse sur ces saintes âmes, de même que celui de l'enfer agit sur les damnés. Mais il nous suffit d'entendre S. Paul, qui nous dit qu'elles seront sauvées, et que ce ne sera néanmoins qu'après avoir été purifiées comme par le feu. L'effet est certain ; il a du rapport à celui du feu ; la douleur est grande ; elle mérite un prompt secours de charité. Voudrions-nous user de quelque retardement, ou de quelque négligence à leur donner ce secours selon notre possible ?

3. Si nous voyions que cet homme tombé ainsi dans les flammes, au lieu de s'impatienter, souffre en bénissant Dieu, et en gémissant d'une manière pleine de charité envers luy, en se soumettant à la justice de notre Père céleste, avec ces sentiments de Job : *Quand bien il me tûroit, je ne cesseray point d'espérer en luy*. Ô quelle seroit l'admiration, et l'estime qui se joindroit à notre compassion ! Ces saintes âmes sont en cet état, et elles nous prêchent par leur exemple, faites pénitence ; souffrez avec patience et aimez Dieu, qui est l'unique aimable, aussi bien quand il nous châtie, que quand il nous console.

4. Il y a quelque chose de plus relevé que tout cela dans leur état ; c'est l'amour qu'elles ont pour Dieu, qui est la cause de leur plus grande peine, et le reste n'est rien en comparaison. Le désir qu'elles ont de jouir de Dieu qu'elles connoissent et qu'elles aiment, et le retardement de cette jouissance font leur plus grand supplice. Ô que de respect méritent donc des âmes si saintes, et combien de raisons avons-nous de les secourir de toutes nos forces !

Affections

Seigneur, votre nature n'est que bonté ; votre volonté est la puissance, et votre ouvrage est la miséricorde. Faites-en ressentir les effets à ces chères âmes pour lesquelles je vous prie, etc. Représentez à Dieu les œuvres de miséricorde qu'il recommande tant, etc. Dites-luy que vous luy offrez les gémissements de la compassion de votre âme sur les flammes qui brûlent ces chères âmes, etc. Dites que vos larmes ne sont rien ; mais que vous recourez au Sang de Jésus-Christ, qui a de la vertu surabondante, pour éteindre ce feu, et pour les délivrer. Offrez à Dieu ce Sang de son Fils tout coulant de ses playes, et spécialement celui qui coule de son côté, qui vient du Cœur. Priez-le par la charité du Cœur de Jésus-Christ qu'il les délivre, etc.

Invitez Dieu de considérer leur patience et leur amour ; et dites pour elles ces paroles de David : *Regardez mon humilité et mon travail, et remettez-moy tous mes pechez*, etc. Ô source de charité, pourrez-vous voir longtemps ces saintes âmes languir d'amour pour vous sans les consoler, sans les délivrer promptement de leurs peines ? Ô cela n'est point possible. Montrez-leur seulement votre face, et elles seront sauvées. Car leur plus grand tourment c'est le retardement de la voir, etc. Ô Seigneur, étant indigne de rien obtenir de vous pour moy-même, j'ay recours à votre Fils bien-aimé. Présentez-luy l'offrande que luy en fit sa sainte Mère au jour de sa Purification. Offrez-luy celle que luy fit alors Jésus-Christ de soy-même par l'entremise du Prêtre ; les larmes de dévotion de S. Siméon, et d'Anne la prophétesse.

Implorez le secours de la sainte Vierge, et de S. Joseph, en les faisant souvenir des consolations qu'ils receurent, la sainte Vierge en offrant son Fils, et satisfaisant à la loi de la purification ; et S. Joseph en rachetant le Fils de Dieu ; et dites-leur ce que vous attendez de leur intercession pour ces saintes âmes, etc.

Allez en esprit à ces saintes âmes du Purgatoire pour leur témoigner votre compassion, votre admiration de leur patience, et votre congratulation de leur charité. Ô saintes âmes, je voudrois bien vous pouvoir secourir beaucoup ; mais je vous offre ce que je puis. Dites-leur ces paroles de Joseph : *Souvenez-vous de moy quand vous serez dans votre céleste prospérité ; suggérez à Dieu qu'il me tienne sous la protection de sa sainte grâce*. Dites-leur ce que la dévotion vous suggérera pour obtenir de Dieu l'imitation de leur patience et de leur charité.

Prière

Ô Dieu qui estes notre Père et notre Protecteur, daignez nous regarder en pitié, et jetez les yeux sur la face de Jésus-Christ votre Fils. Souvenez-vous de l'agréable offrande que la sainte Vierge et St Joseph vous en firent au jour de la Purification, et de celle qu'il vous a faite de luy-même en odeur de suavité. Il a voulu être racheté luy-même avant que d'achever l'œuvre de notre Rédemption, et il a voulu ainsi payer pour nous en toutes manières. Recevez le prix de sa Rédemption, que je vous offre pour le soulagement des âmes du Purgatoire, et spécialement pour celle de N. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne etc.

De profundis, Pater, Ave, avec l'oraison convenable.

Ecclésiastique, chap. 14.

Souvenez-vous de la mort, qui ne tarde point, et de cet arrest qui vous a été prononcé, que vous devez aller au tombeau. Car c'est là l'arrest qui enveloppe tout le monde, que tout homme mourra très certainement

Ne vous privez point des avantages du jour heureux, et ne laissez perdre aucune partie d'un précieux don de Dieu.

Cela veut dire, servez-vous bien de ses grâces et de ses bienfaits.

Quatrième Méditation

1. Si les souffrances des âmes du Purgatoire sont grandes, ces saintes âmes sont aussi dignes d'une grande vénération. Ce sont des âmes d'élite, et des vaisseaux destinés pour la gloire de Dieu, sur lesquels sa main travaille pour en ôter toute la rouille, et pour les rendre plus beaux et plus conformes à sa Sainteté. Ce sont des justes qui doivent luire comme des soleils dans le royaume de leur Père. Ce sont des captifs de l'amour de Dieu, qui ne les tient en cet état, que pour les disposer à jouir avec lui de son royaume. Enfin ils sont du nombre des plus chers enfants du Père céleste qui les purifie. Voilà bien des titres et des qualités qui les rendent vénérables.

2. Mais les désirs et les demandes de ces saintes âmes n'ont rien que de divin et de céleste. Elles ne soupirent qu'après Dieu, et c'est à elles qu'appartiennent les paroles du Cantique des cantiques. Elles en sont dans la pratique ; toute leur occupation ne tend qu'à obtenir le baiser de sa bouche ; elles cherchent le bien-aimé, et ne le trouvant point, elles s'adressent à tout ce qui se rencontre pour apprendre où est le bien-aimé de leur âme. Elles se plaignent amoureusement qu'il a passé, qu'il ne leur répond point, et qu'il se cache. Elles savent néanmoins et assurément qu'il est tout à elles, comme elles sont toutes à lui. Considérez tout ce qui est dit dans ce cantique de l'amour céleste, et soyez persuadées qu'il leur convient parfaitement. Qu'est-ce que ne méritent point de vous de si nobles et de si saintes épouses ?

3. Leur souffrance et leur privation augmente leur désir, et leur amour se purifie par les saints regrets qu'elles ont de s'être endormies lors qu'il falloit veiller ; de ne s'être point tenues assez propres aux yeux de ce saint Epoux, dont le cœur a été blessé par quelque cheveu mal en ordre sur leur col, par quelque regard de travers d'affection envers les créatures, ou d'attache au préjudice de l'amour de ce divin Epoux, qui s'appelle un Dieu jaloux ; ou pour n'avoir point été assez promptes à ouvrir la porte de leurs âmes à ses inspirations. C'est dans ces saintes angoisses que leur amour travaille pour devenir épuré et parfait. Combien un si saint amour mérite-t-il d'avoir part au vôtre !

4. Vous ne devez point douter que leur céleste Epoux n'ait autant d'amour pour elles qu'elles en ont pour lui. Toutes les paroles de l'Epoux du cantique leur conviennent. Que pouvez-vous donc faire de plus agréable au céleste Epoux, de qui vous attendez votre salut, que de prendre à cœur de secourir et servir ces saintes épouses en tout ce que vous pourrez ? Et que ne devez-vous point attendre de sa libérale générosité, s'il vous voit zélées, et fidèles à prendre les intérêts de ses bien-aimées ?

Affections

Pensez que ces saintes âmes vous adressent ces paroles du Cantique : *Je vous conjure, Fille de Jérusalem, que si vous trouvez mon bien-aimé, vous lui fassiez savoir que je languis d'amour pour lui.* Allez à Dieu en esprit de confiance. Ô Seigneur, je ne mérite point d'être estimée du nombre de ces filles de la céleste Jérusalem ; mais je viens pour obéir à vos épouses, qui m'envoient vous remontrer leur peine ; vous demander pour elles, etc.

Dites que vous ne méritez point de n'en obtenir de lui ; mais que la qualité et la charité ses épouses méritent tout, etc.

Seigneur, c'est vous qui voulez qu'on vous prie pour elles. Ô je viens le faire de tout mon cœur, etc.

Demandez-lui la permission de lui dire ces paroles de David : *Levez-vous, Seigneur, hé, pourquoi vous endormez-vous ? Vous vous oubliez de nos afflictions et de nos peines.* Confessez que vous méritez bien qu'il oublie les vôtres ; car votre peu d'amour et de fidélité vous en rendent dignes ; mais pour ces bonnes âmes, Seigneur, est-il possible que vous fassiez semblant de les oublier ? cela ne vous convient point, etc. Elles vous demandent, elles vous cherchent, elles languissent d'amour pour vous ; et je viens vous chercher, et me jeter à vos pieds de leur part pour vous l'annoncer, et vous supplier de les tirer de peine, etc.

Dites-lui que sa parole est engagée de se laisser trouver à ceux qui le cherchent. Ô Seigneur, je vous tiendray, et je ne vous quitteray point que vous ne m'ayiez écoutée, et donné votre bénédiction pour ces bonnes âmes.

Recourez à Jésus-Christ, et faites-le souvenir de la peine qu'il causa à sa sainte Mère lors qu'il se cacha d'elle

pour rester en Jérusalem. Ô Seigneur, l'absence de son cher et bien-aimé ne dura que trois jours ; et il n'y a que vous qui sçachiez bien ce quelle souffrit pendant ce temps-là, etc. Priez-le par la compassion qu'il eut d'elle alors, en reconnoissant ce qu'elle souffroit, qu'il lui plaise d'abrèger ce que souffrent ces bonnes âmes de se voir privées de luy. Ô Seigneur, il y a déjà assez longtemps qu'elles souffrent. Prononcez que c'est assez, et délivrez-les, etc.

Recourez à la sainte Vierge, en la faisant ressouvenir de ce qu'elle souffroit en se voyant privée de la veüe de son bien-aimé. Dites-luy sur cela tout ce que la dévotion vous suggérera, pour la porter à avoir compassion de ces saintes âmes, et d'employer son crédit pour leur prompte délivrance.

Recourez à S. Joseph, qui étoit affligé pour l'absence du Fils, pour la Mère désolée, et pour luy-même ; et conjurez-le par tout ce que vous pourrez de plus affectif, et de plus tendre, d'exercer sa charitable compassion envers ces chères âmes.

Parlez enfin de l'abondance de votre cœur aux bonnes âmes du Purgatoire ; congratulez-les de l'heureuse consommation de leurs jours dans la charité et de leur félicité prochaine ; et Priez-les de se souvenir de vous quand elles seront dans la jouissance de leur céleste Epoux.

Prière

Ô Dieu, qui estes notre Père et notre Protecteur, daignez nous regarder en pitié, et jetez les yeux sur la face de votre Fils Jésus-Christ. Souvenez-vous de l'honneur et de la gloire qu'il vous rendit en quittant sa chère Mère, pour commencer à enseigner aux docteurs de la loy votre doctrine céleste. Recevez ce qu'il a fait et souffert dans cette occasion ; les soins et les larmes de sa sainte Mère, et les travaux de S. Joseph son cher Père nourricier, que je vous offre pour le soulagement des âmes du Purgatoire, et principalement pour celle de *N.* Par le même Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne, etc.

De profundis, Pater, Ave. Avec l'oraison convenable.

Instruction et avis pour vous-même

Ecclésiastique, chap. 14

Faites des œuvres de justice avant votre mort, parce qu'on ne trouve point de quoy se nourrir lors qu'on est dans le tombeau.

Ecclésiastique, chap. 18

Que rien ne vous empêche de prier en tout temps, et ne cessez point de vous avancer dans la justice jusqu'à la mort, parce que la récompense de Dieu demeure éternellement.

Cinquième Méditation

1. Nous devons tenir à grand honneur que Dieu veuille bien que nos suffrages et nos œuvres puissent être utiles à ces saintes âmes. Hé qu'y a-t-il dans nous qui puisse mériter cet honneur, puisque nous sommes si peu méritants pour nous-mêmes ? Mais la charité que Dieu se plaît de nous voir exercer les uns envers les autres, est ce qui contente sa bonté, et qui attire les effets de sa miséricorde. Combien devons-nous donc estimer cette charité pratiquée ?

2. La foy nous enseigne que nous sommes faits les membres de Jésus-Christ par le Baptême ; et la communion des Saints qui en fait un article, ne veut dire autre chose que l'union et la participation de l'un à l'autre, qui est entre tous les membres du corps de l'Eglise, dont Jésus-Christ est le chef. Les bienheureux qui sont au ciel demeurent donc unis à nous, et ils sont les plus nobles membres de ce corps ; les âmes du Purgatoire les suivent de près ; et nous sommes les moindres membres. Nous ne pouvons servir de rien aux bienheureux ; mais nous devons nous faire un sujet de gloire de pouvoir servir de quelque chose aux saintes âmes du Purgatoire. Nous le devons faire avec joie comme des membres moins nobles, qui servent les plus nobles de notre corps.

3. C'est pour ces saintes âmes aussi bien que pour nous que Jésus-Christ a institué le saint Sacrifice de la Messe, puis qu'il a voulu qu'on l'offrit dans son Eglise pour les morts aussi bien que pour les vivans : mais il a voulu laisser le soin de son application à notre dévotion. Hé, pourquoi pensez-vous qu'il en ait ainsi disposé, si ce n'est pour nous procurer l'avantage de servir ces saintes âmes ; et faire qu'en gagnant ses bonnes grâces, nous gagnassions aussi les leurs par l'industrie et l'exercice de notre charité ?

4. Nous devons donc considérer la prière et la pénitence pour les morts comme une matière de négoce que Dieu nous a mise entre les mains, afin que nous en puissions tirer une double usure, par le plaisir que nous faisons à Dieu en servant ces saintes âmes qui sont ses épouses bien-aimées, et par le service que nous leur rendons, qui engage et anime de plus en plus leur charité à nous vouloir du bien, et à conserver la mémoire de celui que nous leur faisons.

Affections

Humiliez-vous devant Dieu en reconnoissant votre rien misérable. C'est moy, mon Dieu, qui l'ay rendu misérable par mes péchez, etc. Produisez-en quelque acte de contrition.

Dites-luy que votre humiliation devant luy, pour grande qu'elle puisse être, n'est rien : mais que vous luy présentez celle de Jésus-Christ. Remontez-luy cette forme de serviteur qu'il a prise, luy qui étoit Dieu ; qu'il ne s'est point seulement humilié mais anéanti, etc.

Dites à Dieu que son S. Esprit a dit que la prière de celui qui s'humilie pénètre les cieus, et qu'elle ne se retire point qu'elle n'ait été exaucée. J'espère donc, Seigneur, qu'en me présentant devant vous avec un cœur contrit et humilié revêtu de l'humiliation et de l'anéantissement de votre Fils bien-aimé que je vous offre, vous m'accorderez la prière que je vous fais pour les saintes âmes du Purgatoire.

Remontez à Dieu que c'est luy qui a témoigné par la bouche de son Fils qu'il se plaisoit d'être prié par des pécheurs, et même pour d'autres pécheurs semblables à eux ; que c'est luy qui nous dit, *priez pour ceux qui vous calomnient, et qui vous persécutent*, etc. Si vous vous plaisez, ô mon Dieu, à écouter nos prières pour des méchants, vous écouterez encore plus volontiers celles que nous vous ferons pour les bons. Que vos oreilles deviennent donc attentives à la voix de ma prière pour ces âmes souffrantes qui sont si bonnes et qui vous aiment tant, etc. Dites à Dieu que sa vérité est infaillible, que la foy est fondée sur sa vérité et quelle nous enseigne à rendre service à ces bonnes âmes ; que vous estes pleine du désir de le faire ; que vous vous présentez devant luy pour satisfaire à sa volonté, etc.

Je n'ay rien, mon Dieu, qui mérite de vous être présenté ; mais je vous offre le trésor inépuisable des mérites de Jésus-Christ, celui de la sainte Vierge, et de tous les Saints.

Offrez spécifiquement la prière de Jésus-Christ au jardin, son agonie, sa sueur de sang ; et priez-le par la compassion que mérite la détresse où étoit alors son propre Fils, d'envoyer son Ange qui conforte ces saintes âmes qui souffrent avec tant de résignation à sa sainte volonté, à l'imitation de son Fils.

Adressez-vous à la sainte Vierge pour la conjurer par toute la tendresse de compassion qu'elle eut lors qu'elle apprit la prise de son Fils dans ce même jardin, de vouloir s'intéresser pour la délivrance de ces bonnes âmes, etc.

Dites-luy qu'elle ne fit que dire une parole aux noces de Cana, et que son propre Fils ne put luy refuser de convertir aussi tost l'eau en vin ; et que vous estes persuadée qu'une de ces paroles sera suffisante pour faire convertir les larmes de ces saintes âmes en ce vin délicieux, dont les Bienheureux sont enyvrez.

Prière

Ô Dieu, qui estes notre Père et notre Protecteur, daignez nous regarder en pitié, et jetez les yeux sur la face de votre Fils Jésus-Christ. Souvenez-vous de ce qu'il a souffert au jardin des Olives, de sa tristesse mortelle, de son agonie, et de sa sueur de sang, et recevez l'état d'affliction où il étoit pour lors, sa charité, sa résignation à votre sainte volonté, et toutes les merveilles de patience et de vertu qu'il pratiqua dans cette occasion, que je vous offre pour le soulagement des saintes âmes du Purgatoire et spécialement pour celle de N. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur, etc.

De profundis, Pater, Ave, avec l'oraison convenable.

Instruction et avis pour vous-même

Ecclesiastique, chap. 38.

Souvenez-vous du jugement de Dieu sur moy, car le votre viendra de même. Hier à moy, aujourd'huy à vous.

Que la paix où le mort est entré, appaise dans vous le regret que vous avez de sa mort et consolez-vous de ce que son esprit est sorty et dégagé de son corps.

Sixième Méditation

1. Plus une personne est éclairée, charitable et vertueuse, plus elle est sensible aux services qu'on luy rend, et en garde de reconnaissance. Que devons-nous donc penser de ces saintes âmes, qui étant dépouillées de tout ce qui est grossier dans l'humanité, ne sont plus qu'esprit, et que comme une pure flamme de charité et de vertu ? Si elles conçoivent des sentiments de reconnaissance envers ceux qu'elles voyent occuper à les secourir, qui surpassent de beaucoup les nôtres ; elles reçoivent aussi une grande consolation par la pure charité qu'elles ont pour Dieu et pour nous, en nous voyant entrer dans les intentions de Dieu par la charité que nous pratiquons envers elles. Il y va donc icy de notre intérêt aussi bien que du leur ; et en nous étudiant à augmenter en cela leur consolation, nous nous attirerons la complaisance de Dieu et leur reconnaissance.

2. La prière des justes qui est persévérante et fervente, est d'un grand mérite devant Dieu. La sainte Ecriture nous l'enseigne, et l'exemple d'Elie nous le prouve aussi bien que celui des amis de Job, que Dieu renvoie à son serviteur Job, afin qu'il reçoive de luy des prières, et qu'on sçeut que c'étoit par son entremise qu'il pardonnoit à ses amis. Que ne devons-nous donc point attendre de celles de ces saintes âmes, qui seront sans cesse et sans fin devant la face de Dieu, remplies de charité et de reconnaissance pour les petits secours que nous aurons taché de leur donner ? Ce que nous faisons ne peut être que peu de chose ; mais ce qu'elles nous rendront est bien grand.

3. Jésus-Christ prend un si grand plaisir à voir secourir les nécessiteux, qu'il est venu du ciel pour se mettre sous la forme d'un lépreux, afin de donner occasion au saint religieux Martyrius de le charger sur ses épaules, et de le reporter en sa maison, ainsi que nous le rapporte saint Gregoire. Quel plaisir prendra donc Jésus-Christ, s'il nous voit empressés au service de ces saintes âmes, comme pour les charger sur nos épaules, et les porter dans leur maison, qui est son Paradis ?

4. Ces saintes âmes sont ses fidèles amantes et ses écolières, qui imitent et mettent en pratique tout ce qu'il a fait ; et s'il rend le centuple à ceux qui ont quitté quelque chose pour luy ; nous devons donc être persuadés, que leur charité et leur reconnaissance généreuse passera tout ce que nous pouvons attendre pour nous faire rendre au centuple ce que nous aurons fait pour elles. Prions donc, et travaillons pour elles ; puisqu'en le faisant, c'est aussi pour nous que nous prions, et que nous travaillons.

Affections

Dites à Dieu ces paroles de David : *Je vous chanteray, Seigneur, la miséricorde et le jugement*. Considérez que tout ce qu'il fait, est fait par un jugement véritable, qui n'a rien que de très juste : *Vous estes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable*. Adorez ses jugements, etc. Remontez-luy que ses miséricordes doivent importer sur le jugement à l'égard de ces bonnes âmes, puisque ce sont ses miséricordes qui ont fait éclater ses bontés, et qui l'ont fait connoître par l'endroit le plus admirable et le plus aimable. Ce sont elles, Seigneur, qui vous ont fait livrer votre Fils pour le salut des hommes : ce sont elles qui ont engagé Jésus-Christ à mourir pour nous. Après avoir fait cela, que ne devons-nous point attendre d'elles, etc. Ressouvenez-vous de vos grandes miséricordes, et faites-en ressentir les effets à ces âmes saintes pour lesquelles je vous prie, etc. Permettez-moy Seigneur, de vous dire avec Job : *Voulez-vous montrer votre puissance en l'exerçant contre une feuille que le vent emporte, et en poursuivant une paille sèche ?*

Remontez-luy que sa puissance et sa justice sont bien employées contre les âmes arrogantes, déréglées, et révoltées contre luy. Il est bien juste qu'il leur montre, qu'il est le Grand par excellence, et qu'il sçait mettre en poussière les superbes en exerçant sur eux l'une et l'autre. Mais, Seigneur, ces bonnes âmes sont humbles, contrites, soumises à vos châtiments, et pleines de reconnaissance et d'amour pour vous. Elles vous bénissent dans leurs souffrances. Ecoutez donc leurs gémissements, et mettez une prompte fin à leur peine, etc.

Recevez la contrition et l'humiliation de mon cœur, que je joins à leurs larmes, et prononcez-nous le grand mot de consolation de leur délivrance, etc.

Présentez à Dieu les mérites de la Passion et de la mort de son Fils bien-aimé. Representez-luy et offrez-luy ce qu'il a souffert dans sa flagellation, dans son couronnement d'épines, dans sa crucifixion ; et sur tout, les larmes et les cris qu'il poussa sur la Croix en faisant le sacrifice de notre Rédemption. Ô mon Dieu, je vous offre toutes ces merveilles de la charité de mon Seigneur Jésus-Christ, pour la satisfaction que doivent faire à votre justice ces bonnes âmes, et pour celles que je luy dois aussi, etc.

Remontez à Dieu que tout ce Sang répandu de son Fils, est bien d'une autre force que celui d'Abel, et qu'il crie de la terre bien plus efficacement pour attirer sa miséricorde que vous implorez pour ces bonnes âmes, etc.

Priez la sainte Vierge par la tendresse de sa compassion, S. Jean l'apôtre bien-aimé, sainte Magdelaine, et les autres saintes Dames qui assistoient à ce Sacrifice, de vous assister de leur intercession pour la délivrance de ces saintes âmes du Purgatoire.

Prière

Ô Dieu qui estes notre Père et notre Protecteur, daignez nous regarder en pitié, et jetez les yeux sur la face de votre Fils Jésus-Christ. Souvenez-vous de tout ce qu'il a souffert dans sa douloureuse Passion, de sa flagellation, de son

couronnement d'épines, de ses opprobres, de sa mort sur la Croix, de son délaissement, et de la prière qu'il fist pour ceux qui le crucifioient. Je vous offre toutes ces merveilles de sa charité pour le soulagement des saintes âmes du Purgatoire, et spécialement pour celle de *N.* Par le même Jésus-Christ notre Seigneur qui vit et règne avec vous, etc.
De profundis, Pater, Ave Maria, avec l'oraison convenable.

Instructions et avis pour vous-même

Ecclésiastique, chap. 41

Ne craignez point l'arrêt de la mort, souvenez-vous de ceux qui ont été avant vous, et de tous ceux qui viendront après vous. C'est l'arrêt que le Seigneur a prononcé contre toute chair ; que craignez-vous, puis qu'il ne vous peut arriver que ce qu'il plaira au Très-Haut ? Qu'un homme vive dix ans, cent ans, mille ans, on ne compte point les années de la vie parmi les morts.

Septième Méditation

1. On pourroit penser que les prières pour les morts ne sont point nécessaires, puisque leur délivrance dépend de Dieu seul, et qu'il en est le Maître. Dieu pourroit tirer tous les pauvres de l'indigence ; mais il veut les y laisser, et il nous recommande de les assister. Dieu pouvoit racheter le monde par une seule parole ; mais il a voulu que ce fût son propre Fils qui le racheta au prix de son Sang et de sa vie. Faut-il donc s'étonner s'il veut que les peines des âmes du Purgatoire soient secourues par notre assistance ? Si sa justice soutient ses droits, c'est pour donner occasion à la charité de s'exercer, et de triompher de tout.

2. Il promet de nous mesurer à la même mesure que nous aurons mesuré les autres. Il nous est donc facile de nous amasser des trésors de sa miséricorde et de sa charité. La miséricorde et la charité que nous pouvons exercer envers notre prochain sont peu de chose ; mais celles de Dieu sont infinies. Qu'y a-t-il donc à gagner pour nous en l'exerçant envers ces âmes justes, souffrantes et amies de Dieu ? Beaucoup plus sans doute que si nous donnions des morceaux de verre pour recevoir des diamants, ou de la paille pour recevoir de l'or.

3. Il se plaît qu'on fasse du bien aux hommes bons et mauvais, tout de même qu'il fait lever son soleil sur les uns et sur les autres. Mais il dit par ses oracles sacrez de l'Ecriture, que celui qui fera du bien au juste, trouvera une grande récompense. L'honneur de plaire à Dieu en faisant ce qui luy est agréable est préférable à toutes les récompenses. Mais puisque la grande récompense qu'il promet est une preuve que ce qu'il recommande luy est plus agréable, faisons donc avec joye et promptitude tout ce que nous pourrons pour ces saintes âmes, qui sont justes et consommées dans la justice.

4. Écoutons la voix de ces saintes âmes dans les paroles de Job, que l'Eglise nous prononce de leur part dans les Offices qu'elle a instituez pour eux. Appliquons-nous ces lamentables paroles, comme si nous les entendions de leur bouche : *Ayez pitié de moy, ayez pitié de moy, vous qui estes mes amis, parce que la main du Seigneur m'a frappée.* Souvenons-nous que nous serons quelque jour au même état qu'elles. Mettons-nous-y par avance, et faisons pour elles ce que nous voudrions qu'on fit pour nous ; et par ce moyen la parole de Dieu étant indubitablement vraie, nous trouverons grâce et miséricorde dans le ciel, et il nous pourvoira de secours sur la terre, en inspirant à nos survivans de faire pour nous ce que nous aurons fait pour les autres, et en nous faisant mesurer, suivant sa parole, à la même mesure que nous aurons mesuré les autres.

Affections

Dites à Dieu ces paroles du Prophète : Si nos iniquitez font résistance contre nous, et nous empêchent ainsi de recevoir les effets de votre miséricorde, faites-la-nous pour la gloire de votre Nom. Ô Seigneur, si ces empêchements se rencontrent dans moy, ils ne se rencontrent point dans les bonnes âmes pour lesquelles je vous prie. Elles sont saintes, etc. Ô si je ne le suis pas, je le voudrois bien être, etc.

Produisez quelque acte de contrition, etc. et remontez à Dieu qu'il est écrit dans ses divins Livres, que dès que Job eut témoigné son regret d'avoir parlé trop légèrement, Dieu se convertit à la pénitence de Job. De sévère il devint doux, pardonnant, bienfaisant, comblant de récompenses.

Permettez-moy, mon Dieu, de vous dire avec votre Prophète : *Convertissez-vous tant soit peu, ô Seigneur, et rendez-vous exorable aux prières de vos serviteurs ?* Ces saintes âmes du Purgatoire ne sont plus du nombre de ces serviteurs infidèles qui promettent et qui manquent à leur parole ; qui se convertissent, et qui retombent. Mais elles sont confirmées en grâce, unies à vous par un nœud indissoluble de charité.

Offrez à Dieu le Sang coulant des playes de Jésus-Christ mort sur la Croix, et spécialement de celle de son côté, en luy remontrant que ce Sang précieux est capable de racheter une infinité de mondes, et le priant d'en éteindre cet esprit d'ardeur et de jugement dont il se sert pour laver les taches des Filles de Sion, ainsi que parle le Prophète.

Représentez-luy le corps mort de Jésus-Christ couvert de sang et de meurtrissures : et que voilà ce qu'il a souffert pour les péchez de son peuple ; et priez-le par ce spectacle digne de la compassion et des larmes des Anges d'avoir pitié des âmes souffrantes dans le Purgatoire.

Adressez-vous à la sainte Vierge, en la conjurant par ce qui luy a coûté si cher, par ce glaive de douleur qui luy a transpercé l'âme en voyant mourir son Fils, et qui fist dans elle-même une mort spirituelle, qu'il luy plaise d'exercer sa tendresse envers son Fils pour ces saintes âmes du Purgatoire. Dites-luy ces belles paroles de son hymne, *Ave maris Stella* : Montrez que vous estes Mère en offrant vos prières pour nous à celui qui a voulu être votre Fils pour l'amour de nous.

Adressez-vous à toutes les saintes âmes qui assistoient aux funérailles de Jésus-Christ, et dites-leur ce que la dévotion vous inspirera.

Prière

Ô Dieu qui estes notre Père et notre Protecteur, daignez nous regarder en pitié, et jetez les yeux sur la face de votre Fils Jésus-Christ. Souvenez-vous de l'état où vous l'avez veû après être expiré sur la croix, qui n'avoit plus de beauté, ny de traits de visage d'homme ; mais qui ressembloit plutôt à un lépreux frappé de votre main. C'est la

discipline de notre paix que vous luy avez imposée qui l'a réduit en cet état. Ressouvenez-vous de vos miséricordes après avoir fait passer votre cher Fils par une si sévère justice pour l'amour de nous ; et permettez que je vous offre toute la gloire et les satisfactions qu'il vous a rendues dans sa mort et Passion, et que je vous supplie d'en faire une application singulière aux saintes âmes du Purgatoire, et principalement à celles de *N.* et *N.* Par le même Jésus-Christ notre Seigneur qui vit et règne avec vous en l'unité du S. Esprit par tons les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

De profundis, Pater, Ave Maria, avec l'oraison convenable.

Instruction et avis pour vous-même

Proverbes, chap. 3.

Ne rejetez point la correction du Seigneur; et ne vous abbatez point lors qu'il vous châtie ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il trouve-en luy son plaisir, comme un père dans son fils.

Sagesse, ch. 3.

Les âmes des justes sont dans les mains de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point ; ils ont paru morts aux yeux des insensez, leur sortie du monde a passé pour un comble d'affliction, leur séparation de la vie pour une entière ruine ; mais cependant ils sont en paix.

Fin des Méditations

Ce qui me reste à dire icy au sujet de vos retraites, c'est que si quelqu'une de vous a plus d'attrait de la faire au temps que nous ayons coûtume de demander la prière pour l'anniversaire de notre Profession, la mère Prieure pourra luy permettre comme elle le jugera à propos.

Mais comme en ce temps-là celle qui fera sa retraite sera seule, la mère Prieure ou la mère Spûprieure auront soin de luy tenir compagnie au temps de la récréation, ou en cas d'empêchement de luy députer quelqu'autre avec qui elle puisse s'entretenir de bonnes choses.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	3
Chapitre Premier	
Sur la Charité.....	7
Chapitre Deuxième	
sur la manière de vaquer à l'unique nécessaire, à l'exemple de la Très Sainte Vierge.....	13
Chapitre Troisième	
sur les avantages de la solitude, à laquelle notre état nous engage,	
et les moyens qu'elle fournit pour ben vaquer à l'unique nécessaire.....	19
Pour les choses purement raisonnables – Pour les choses qui appartiennent au salut – Pour parvenir à	
l'union avec Dieu – La solitude du cœur – La solitude de L'Esprit – La solitude de l'âme.	
Chapitre Quatrième	
Sur l'estime et la pratique que nous devons faire de ces paroles de Jésus-Christ,	
de se renoncer soy-même, de porter sa croix, et de le suivre.....	31
Se renoncer soy-même – Qu'il porte sa croix – Et qu'il me suive	
Chapitre Cinquième	
sur les paroles et les vœux de notre profession.....	37
Chapitre Sixième	
Sur les obligations et les usages de la pauvreté,	
tels que nous devons les observer en conformité des statuts de l'Ordre.....	41
Chapitre Septième.....	47
Sur le bon usage de la liberté, sur les livres qui sont ouverts sans cesse devant nos yeux,	
et sur l'amour de la correction.....	47
Sur la liberté – Sur les livres ouverts – Sur l'amour de la Correction	
Chapitre Huitième	
Sur la renaissance à laquelle notre Institut dispose les religieux de l'ordre pour représenter,	
chacun dans leur employ, l'enfance, la jeunesse, et l'âge parfait de Jésus-Christ.....	55
Son Enfance – La jeunesse – L'âge parfait	
Chapitre Neuvième	
Sur la cérémonie de la consécration des vierges, et sur les dispositions qu'on y doit apporter.....	62
Dans le Baptême – Dans votre Profession – Dans votre Consécration	
Chapitre Dixième	
sur l'état des âmes du Purgatoire.....	70
Première Méditation.....	70
Seconde Méditation.....	72
Troisième Méditation	73
Quatrième Méditation.....	75
Cinquième Méditation.....	77
Sixième Méditation	79
Septième Méditation.....	81
Fin des Méditations.....	83

Édition numérique
salettensis@gmail.com

disponible sur
<http://www.chartreux.org>

et sur
<http://www.scribd.com/doc/37583035/Direction-Sujets-de-Meditation-Dom-Innocent-Le-Masson>